




COLLECTION HETZEL.

# LES COMPAGNONS DE JÉHU

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

II

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE.

BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUG. SCHNÉE ET COMP^ie^, ÉDITEURS,
1, RUE VILLA-HERMOSA

1857

HISTOIRE — VOYAGES — POÉSIES

# LES COMPAGNONS DE JÉHU.

BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,
RUE DU JARDIN D'IDALIE, 5 (*nouveau*).



# LES

# COMPAGNONS DE JÉHU

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

II

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite en France.

BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUG. SCHNÉE ET COMP[ie], ÉDITEURS,
1, RUE VILLA-HERMOSA.

1857

*ERRATUM.*

Dernière ligne du premier volume,
*au lieu de :* le frère d'amitié,
*lisez :* le frère d'Amélie.

## I

— Le château des Noires-Fontaines. —

Le château des Noires-Fontaines, où nous venons de conduire deux des principaux personnages de cette histoire, était situé dans une des plus charmantes situations de la vallée où s'élève la ville de Bourg.

Son parc, de cinq ou six arpents, planté d'arbres centenaires, était fermé de trois côtés par des murailles de grès, ouvertes sur le devant de toute la largeur d'une belle grille de fer travaillée au marteau, et façonnée du temps et à la

manière de Louis XV, et du quatrième côté par la petite rivière de la Reyssousse, charmant ruisseau qui prend sa source à Journaud, c'est-à-dire au bas des premières rampes jurassiques, et qui, coulant du midi au nord d'un cours presque insensible, va se jeter dans la Saône au pont de Fleurville, en face de Pont-de-Vaux, patrie de Joubert, lequel, un mois avant l'époque où nous sommes arrivés, venait d'être tué à la fatale bataille de Novi.

Au delà de la Reyssousse et sur ses rives s'étendaient, à droite et à gauche du château des Noires-Fontaines, les villages de Montagnat et de Saint-Just, dominés par celui de Ceyzeriat.

Derrière ce dernier bourg se dessinent les gracieuses silhouettes des collines du Jura, au-dessus de la crête desquelles on distingue la cime bleuâtre des montagnes du Bugey, qui semblent se hausser pour regarder curieusement par-dessus l'épaule de leurs sœurs cadettes ce qui se passe dans la vallée de l'Ain.

Ce fut en face de ce ravissant paysage que se réveilla sir John.

Pour la première fois de sa vie peut-être, le morose et taciturne Anglais souriait à la nature; il lui semblait être dans une de ces belles vallées de la Thessalie, célébrées par Virgile, ou près

de ces douces rives du Lignon, chantées par d'Urfé, dont la maison natale, quoi qu'en disent les biographes, tombait en ruine à trois quarts de lieue du château des Noires-Fontaines.

Il fut tiré de sa contemplation par trois coups légèrement frappés à sa porte : c'était son hôte Roland qui venait s'informer de quelle façon il avait passé la nuit.

Il le trouva radieux comme le soleil qui se jouait sur les feuilles déjà jaunies des marronniers et des tilleuls.

— Oh ! oh ! sir John, dit-il, permettez-moi de vous féliciter ; je m'attendais à voir un homme triste comme ces pauvres chartreux aux longues robes blanches qui m'effrayaient tant dans ma jeunesse, quoique, à vrai dire, je n'aie jamais été facile à la peur ; et, pas du tout, je vous trouve, au milieu de notre triste mois d'octobre, souriant comme une matinée de mai.

— Mon cher Roland, répondit sir John, je suis presque orphelin ; j'ai perdu ma mère le jour de ma naissance, mon père à douze ans. A l'âge où l'on met les enfants au collége, j'étais maître d'une fortune de plus d'un million de rente ; mais j'étais seul en ce monde, sans personne que j'aimasse, sans personne qui m'aimât ; les douces joies de la famille me sont donc complétement inconnues. De douze ans à dix-huit

ans, j'ai étudié à l'université de Cambridge ; mon caractère taciturne, un peu hautain peut-être, m'isolait au milieu de mes jeunes compagnons. A dix-huit ans, je voyageai. Voyageur armé qui parcourez le monde à l'ombre de votre drapeau, c'est-à-dire à l'ombre de la patrie ; qui avez tous les jours les émotions de la lutte et les orgueils de la gloire, vous ne vous doutez point quelle chose lamentable c'est que de traverser les villes, les provinces, les États, les royaumes, pour visiter tout simplement une église ici, un château là ; de quitter le lit à quatre heures du matin à la voix du guide impitoyable, pour voir le soleil se lever du haut du Righi ou de l'Etna ; de passer, comme un fantôme déjà mort, au milieu de ces ombres vivantes que l'on appelle les hommes ; de ne savoir où s'arrêter ; de n'avoir pas une terre où prendre racine, pas un bras où s'appuyer, pas un cœur où verser son cœur ! Eh bien, hier au soir, mon cher Roland, tout à coup, en un instant, en une seconde, ce vide de ma vie a été comblé ; j'ai vécu en vous ; les joies que je cherche, je vous les ai vu éprouver ; cette famille que j'ignore, je l'ai vue s'épanouir florissante autour de vous ; en regardant votre mère, je me suis dit : Ma mère était ainsi, j'en suis certain. En regardant votre sœur, je me suis dit : Si j'avais eu une sœur, je ne l'aurais pas voulue

autrement. En embrassant votre frère, je me suis dit que je pourrais, à la rigueur, avoir un enfant de cet âge-là, et laisser ainsi quelque chose après moi dans ce monde ; tandis qu'avec le caractère dont je me connais, je mourrai comme j'aurai vécu, triste, maussade aux autres et importun à moi-même. Ah! vous êtes heureux, Roland! vous avez la famille, vous avez la gloire, vous avez la jeunesse, vous avez — ce qui ne gâte rien même chez un homme — vous avez la beauté. Aucune joie ne vous manque, aucun bonheur ne vous fait défaut; je vous le répète, Roland, vous êtes un homme heureux, bien heureux!

— Bon! dit Roland, et vous oubliez mon anévrisme, milord.

Sir John regarda le jeune homme d'un air d'incrédulité. En effet, Roland paraissait jouir d'une santé formidable.

— Votre anévrisme contre mon million de rente, Roland, dit avec un sentiment de profonde tristesse lord Tanlay, pourvu qu'avec votre anévrisme vous me donniez cette mère qui pleure de joie en vous revoyant, cette sœur qui se trouve mal de bonheur à votre retour, cet enfant qui se pend à votre cou comme un jeune et beau fruit à un arbre jeune et beau; pourvu qu'avec tout cela encore vous me donniez ce château aux frais

ombrages, cette rivière aux rives gazonneuses et fleuries, ces lointains bleuâtres, où blanchissent, comme des troupes de cygnes, de jolis villages avec leurs clochers bourdonnants; votre anévrisme, Roland, la mort dans trois ans, dans deux ans, dans un an, dans six mois; mais six mois de votre vie si pleine, si agitée, si douce, si accidentée, si glorieuse! et je me regarderai comme un homme heureux.

Roland éclata de rire, de ce rire nerveux qui lui était particulier.

— Ah! dit-il, que voilà bien le touriste, le voyageur superficiel, le juif errant de la civilisation, qui, ne s'arrêtant nulle part, ne peut rien apprécier, rien approfondir, juge chaque chose par la sensation qu'elle lui apporte, et dit, sans ouvrir la porte de ces cabanes où sont renfermés ces fous qu'on appelle des hommes : Derrière cette muraille, on est heureux! Eh bien, mon cher, vous voyez bien cette charmante rivière, n'est-ce pas? ces beaux gazons fleuris, ces jolis villages? c'est l'image de la paix, de l'innocence, de la fraternité; c'est le siècle de Saturne; c'est l'âge d'or; c'est l'Éden; c'est le paradis. Eh bien, tout cela est peuplé de gens qui s'égorgent les uns les autres; les jungles de Calcutta, les roseaux du Bengale ne sont pas peuplés de tigres plus féroces et de panthères plus cruelles que ces

jolis villages, que ces frais gazons, que les bords de cette charmante rivière. Après avoir fait des fêtes funéraires au bon, au grand, à l'immortel Marat, qu'on a fini, Dieu merci! par jeter à la voirie comme une charogne qu'il était, et même qu'il avait toujours été; après avoir fait des fêtes funéraires dans lesquelles chacun apportait une urne où il versait toutes les larmes de son corps, voilà que nos bons Bressans, nos doux Bressans, nos engraisseurs de poulardes, se sont avisés que les républicains étaient tous des assassins, et qu'ils les ont assassinés par charretées, pour les corriger de ce vilain défaut qu'a l'homme sauvage ou civilisé de tuer son semblable. Vous doutez? Oh! mon cher, sur la route de Lons-le-Saulnier, si vous êtes curieux, on vous montrera la place où, voilà six mois à peine, il s'est organisé une tuerie qui ferait lever le cœur aux plus féroces sabreurs de nos champs de bataille. Imaginez-vous une charrette chargée de prisonniers que l'on conduisait à Lons-le-Saulnier, une charrette à ridelles, une de ces immenses charrettes sur lesquelles on conduit les veaux à la boucherie; dans cette charrette, une trentaine d'hommes dont tout le crime était une folle exaltation de pensées et de paroles menaçantes; tout cela lié, garrotté, la tête pendante et bosselée par les cahots, la poitrine haletante de soif, de désespoir

et de terreur; des malheureux qui n'ont pas même, comme au temps de Néron et de Commode, la lutte du cirque, la discussion à main armée avec la mort; que le massacre surprend impuissants et immobiles; qu'on égorge dans leurs liens et qu'on frappe non-seulement pendant leur vie, mais jusqu'au fond de la mort; sur le corps desquels, — quand dans ces corps le cœur a cessé de battre, — sur le corps desquels l'assommoir retentit sourd et mat, pliant les chairs, broyant les os, et des femmes regardant ce massacre paisibles et joyeuses, soulevant au-dessus de leurs têtes leurs enfants battant des mains; des vieillards qui n'auraient plus dû penser qu'à faire une mort chrétienne, et qui contribuaient, par leurs cris et leurs excitations, à faire à ces malheureux une mort désespérée, et, au milieu de ces vieillards, un petit septuagénaire, bien coquet, bien poudré, chiquenaudant son jabot de dentelle pour le moindre grain de poussière, prenant son tabac d'Espagne dans une tabatière d'or avec un chiffre en diamants, mangeant ses pastilles à l'ambre dans une bonbonnière de Sèvres qui lui a été donnée par madame du Barry, bonbonnière ornée du portrait de la donatrice, ce septuagénaire — voyez le tableau, mon cher! — piétinant avec ses escarpins sur ces corps qui ne faisaient plus qu'un matelas de chair humaine,

et fatiguant son bras, appauvri par l'âge, à frapper avec un jonc à pomme de vermeil ceux de ces cadavres qui ne lui paraissaient pas suffisamment morts, convenablement passés au pilon... Pouah! mon cher, j'ai vu Montebello, j'ai vu Arcole, j'ai vu Rivoli, j'ai vu les Pyramides ; je croyais ne pouvoir rien voir de plus terrible. Eh bien, le simple récit de ma mère, hier, quand vous avez été rentré dans votre chambre, m'a fait dresser les cheveux ! Ma foi ! voilà qui explique les spasmes de ma pauvre sœur aussi clairement que mon anévrisme explique lés miens.

Sir John regardait et écoutait Roland avec cet étonnement curieux que lui causaient toujours les sorties misanthropiques de son jeune ami. En effet, Roland semblait embusqué au coin de la conversation pour tomber sur le genre humain à la moindre occasion qui s'en présenterait. Il s'aperçut du sentiment qu'il venait de faire pénétrer dans l'esprit de sir John et changea complétement de ton, substituant la raillerie amère à l'emportement philanthropique.

— Il est vrai, dit-il, qu'à part cet excellent aristocrate qui achevait ce que les massacreurs avaient commencé, et qui retrempait dans le sang ses talons rouges déteints, les gens qui font ces sortes d'exécutions sont des gens de bas étage, des bourgeois et des manants, comme disaient

nos aïeux en parlant de ceux qui les nourrissaient; les nobles s'y prennent plus élégamment. Vous avez vu, au reste, ce qui s'est passé à Avignon : on vous le raconterait, n'est-ce pas? que vous ne le croiriez pas. Ces messieurs les détrousseurs de diligences se piquent d'une délicatesse infinie; ils ont deux faces sans compter leur masque : ce sont tantôt des Cartouches et des Mandrins, tantôt des Amadis et des Galaors. On raconte des histoires fabuleuses de ces héros de grand chemin. Ma mère me disait hier qu'il y avait un nommé Laurent, — vous comprenez bien, mon cher, que Laurent est un nom de guerre qui sert à cacher le nom véritable, comme le masque cache le visage, — il y avait un nommé Laurent qui réunissait toutes les qualités d'un héros de roman, tous les accomplissements, comme vous dites, vous autres Anglais, qui, sous le prétexte que vous avez été Normands autrefois, vous permettez de temps en temps d'enrichir notre langue d'une expression pittoresque, d'un mot dont la gueuse demandait l'aumône à nos savants, qui se gardaient bien de la lui faire. Le susdit Laurent était donc beau jusqu'à l'idéalité; il faisait partie d'une bande de soixante et douze compagnons de Jéhu que l'on vient de juger à Yssengeaux : soixante et dix furent acquittés; lui et un de ses compagnons

furent seuls condamnés à mort; on renvoya les innocents séance tenante, et l'on garda Laurent et son compagnon pour la guillotine. Mais bast! maître Laurent avait une trop jolie tête pour que cette tête tombât sous l'ignoble couteau d'un exécuteur : les juges qui l'avaient jugé, les curieux qui s'attendaient à le voir exécuter, avaient oublié cette recommandation corporelle de la beauté, comme dit Montaigne. Il y avait une femme chez le geôlier d'Yssengeaux, sa fille, sa sœur, sa nièce; l'histoire — car c'est une histoire que je vous raconte et non un roman — l'histoire n'est pas fixée là-dessus; tant il y a que la femme, quelle qu'elle fût, devint amoureuse du beau condamné; si bien que, deux heures avant l'exécution, au moment où maître Laurent croyait voir entrer l'exécuteur, et dormait ou faisait semblant de dormir, comme il se pratique toujours en pareil cas, il vit entrer l'ange sauveur. Vous dire comment les mesures étaient prises, je n'en sais rien : les deux amants ne sont point entrés dans les détails, et pour cause; mais la vérité est — et je vous rappelle toujours, sir John, que c'est la vérité et non une fable — la vérité est que Laurent se trouva libre avec le regret de ne pouvoir sauver son camarade, qui était dans un autre cachot. Gensonné, en pareille circonstance, refusa de fuir et voulut

mourir avec ses compagnons les Girondins ; mais Gensonné n'avait pas la tête d'Antinoüs sur le corps d'Apollon : plus la tête est belle, vous comprenez, plus on y tient. Laurent accepta donc l'offre qui lui était faite et s'enfuit ; un cheval l'attendait au prochain village ; la jeune fille, qui eût pu retarder ou embarrasser sa fuite, devait l'y rejoindre au point du jour. Le jour parut, mais n'amena point l'ange sauveur ; il paraît que notre chevalier tenait plus à sa maîtresse qu'à son compagnon : il avait fui sans son compagnon, il ne voulut pas fuir sans sa maîtresse. Il était six heures du matin, l'heure juste de l'exécution ; l'impatience le gagnait. Il avait, depuis quatre heures, tourné trois fois la tête de son cheval vers la ville et chaque fois s'en était approché davantage. Une idée, à cette troisième fois, lui passa par l'esprit : c'est que sa maîtresse est prise et va payer pour lui ; il était venu jusqu'aux premières maisons, il pique son cheval, rentre dans la ville, traverse à visage découvert et au milieu de gens qui le nomment par son nom, tout étonnés de le voir libre et à cheval, quand ils s'attendaient à le voir garrotté et en charrette, traverse la place de l'exécution, où le bourreau vient d'apprendre qu'un de ses patients a disparu, aperçoit sa libératrice qui fendait à grand'peine la foule, non pas pour voir

l'exécution, elle, mais pour aller le rejoindre. A sa vue, il enlève son cheval, bondit vers elle, renverse trois ou quatre badauds en les heurtant du poitrail de son Bayard, parvient jusqu'à elle, la jette sur l'arçon de sa selle, pousse un cri de joie et disparaît en brandissant son chapeau, comme M. de Condé à la bataille de Lens; et le peuple d'applaudir et les femmes de trouver l'action héroïque et de devenir amoureuses du héros.

Roland s'arrêta, et, voyant que sir John gardait le silence, il l'interrogea du regard.

— Allez toujours, répondit l'Anglais, je vous écoute, et, comme je suis sûr que vous ne me dites tout cela que pour arriver à un point qui vous reste à dire, j'attends.

— Eh bien, reprit en riant Roland, vous avez raison, très-cher, et vous me connaissez, ma parole, comme si nous étions amis de collége. Eh bien, savez-vous l'idée qui m'a, toute la nuit, trotté dans l'esprit? C'est de voir de près ce que c'est que ces messieurs de Jéhu.

— Ah! oui, je comprends, vous n'avez pas pu vous faire tuer par M. de Barjols, vous allez essayer de vous faire tuer par M. Morgan.

— Ou un autre, mon cher sir John, répondit tranquillement le jeune officier; car je vous déclare que je n'ai rien particulièrement contre

M. Morgan, au contraire, quoique ma première pensée, quand il est entré dans la salle et a fait son petit *speech*, — n'est-ce pas un *speech* que vous appelez cela ?

Sir John fit de la tête un signe affirmatif.

— Bien que ma première pensée, — reprit Roland, ait été de lui sauter au cou et de l'étrangler d'une main, tandis que, de l'autre, je lui eusse arraché son masque.

— Maintenant que je vous connais, mon cher Roland, je me demande, en effet, comment vous n'avez pas mis un si beau projet à exécution.

— Ce n'est pas ma faute, je vous le jure ! j'étais parti, mon compagnon m'a retenu.

— Il y a donc des gens qui vous retiennent?

— Pas beaucoup, mais celui-là.

— De sorte que vous en êtes aux regrets?

— Non pas, en vérité ; ce brave détrousseur de diligences a fait sa petite affaire avec une crânerie qui m'a plu : j'aime instinctivement les gens braves ; si je n'avais pas tué M. de Barjols, j'aurais voulu être son ami. Il est vrai que je ne pouvais savoir combien il était brave qu'en le tuant. Mais parlons d'autre chose. C'est un de mes mauvais souvenirs que ce duel. Pourquoi étais-je donc monté ? A coup sûr, ce n'était point pour vous parler des compagnons de Jéhu, ni des exploits de M. Laurent... Ah ! c'était pour

m'entendre avec vous sur ce que vous comptez faire ici. Je me mettrai en quatre pour vous amuser, mon cher hôte ; mais j'ai deux chances contre moi : mon pays, qui n'est guère amusant; votre nation, qui n'est guère amusable.

— Je vous ai déjà dit, Roland, répliqua lord Tanlay en tendant la main au jeune homme, que je tenais le château des Noires-Fontaines pour un paradis.

— D'accord ; mais, pourtant, dans la crainte que vous ne trouviez bientôt votre paradis monotone, je ferai de mon mieux pour vous distraire. Aimez-vous l'archéologie, Westminster, Cantorbéry ? Nous avons l'église de Brou, une merveille, de la dentelle sculptée par maître Colomban ; il y a une légende là-dessus, je vous la dirai un soir que vous aurez le sommeil difficile. Vous verrez les tombeaux de Marguerite de Bourbon, de Philippe le Beau et de Marguerite d'Autriche ; nous vous poserons le grand problème de sa devise : « Fortune, infortune, fortune, » que j'ai la prétention d'avoir résolu par cette version latinisée : *Fortuna, infortuna, forti una*. Aimez-vous la pêche, mon cher hôte? vous avez la Reyssousse au bout de votre pied ; à l'extrémité de votre main une collection de lignes et d'hameçons appartenant à Édouard, une collection de filets appartenant à Michel.

Quant aux poissons, vous savez que c'est la dernière chose dont on s'occupe. Aimez-vous la chasse? nous avons la forêt de Seillon à cent pas de nous ; pas la chasse à courre, par exemple, il faut y renoncer, mais la chasse à tir. Il paraît que les bois de mes anciens croquemitaines les chartreux foisonnent de sangliers, de chevreuils, de lièvres et de renards. Personne n'y chasse, par la raison que c'est au gouvernement, et que le gouvernement, dans ce moment-ci, c'est personne. En ma qualité d'aide de camp du général Bonaparte, je remplirai la lacune, et nous verrons si quelqu'un ose trouver mauvais qu'après avoir chassé les Autrichiens sur l'Adige et les mameluks sur le Nil, je chasse les sangliers, les daims, les chevreuils, les renards et les lièvres sur la Reyssousse. Un jour d'archéologie, un jour de pêche et un jour de chasse. Voilà déjà trois jours; vous voyez, mon cher hôte, nous n'avons plus à avoir d'inquiétude que pour quinze ou seize.

— Mon cher Roland, dit sir John avec une profonde tristesse et sans répondre à la verbeuse improvisation du jeune officier, ne me direz-vous jamais quelle fièvre vous brûle, quel chagrin vous mine?

— Ah! par exemple, fit Roland avec un éclat de rire strident et douloureux, je n'ai jamais été

si gai que ce matin; c'est vous qui avez le spleen, milord, et qui voyez tout en noir.

— Un jour, je serai réellement votre ami, répondit sérieusement sir John; ce jour-là, vous me ferez vos confidences; ce jour-là, je porterai une part de vos peines.

— Et la moitié de mon anévrisme... Avez-vous faim, milord?

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— C'est que j'entends dans l'escalier le pas d'Édouard, qui vient nous dire que le déjeuner est servi.

En effet, Roland n'avait pas prononcé le dernier mot, que la porte s'ouvrait et que l'enfant disait :

— Grand frère Roland, mère et sœur Amélie attendent pour déjeuner milord et toi.

Puis, s'attachant à la main droite de l'Anglais, il lui regarda attentivement la première phalange du pouce, de l'index et de l'annulaire.

— Que regardez-vous, mon jeune ami? demanda sir John.

— Je regarde si vous avez de l'encre aux doigts.

— Et si j'avais de l'encre aux doigts, que voudrait dire cette encre?

— Que vous auriez écrit en Angleterre. Vous auriez demandé mes pistolets et mon sabre.

— Non, je n'ai pas écrit, dit sir John; mais j'écrirai aujourd'hui.

— Tu entends, grand frère Roland? j'aurai dans quinze jours mes pistolets et mon sabre!

Et l'enfant, tout joyeux, présenta ses joues roses et fermes au baiser de sir John, qui l'embrassa aussi tendrement que l'eût fait un père.

Puis tous trois descendirent dans la salle à manger, où les attendaient Amélie et madame de Montrevel.

---

## II

### — Les plaisirs de la province. —

Le même jour, Roland mit une partie du projet arrêté à exécution : il emmena sir John voir l'église de Brou.

Ceux qui ont vu la charmante petite chapelle de Brou savent que c'est une des cent merveilles de la renaissance; ceux qui ne l'ont pas vue l'ont entendu dire.

Roland, qui comptait faire à sir John les hon-

neurs de son bijou historique, et qui ne l'avait pas vu depuis sept ou huit ans, fut fort désappointé quand, en arrivant devant la façade, il trouva les niches des saints vides et les figurines du portail décapitées.

Il demanda le sacristain; on lui rit au nez : il n'y avait plus de sacristain.

Il s'informa à qui il devait s'adresser pour avoir les clefs : on lui répondit que c'était au capitaine de la gendarmerie.

Le capitaine de la gendarmerie n'était pas loin : le cloître attenant à l'église avait été converti en caserne.

Roland monta à la chambre du capitaine, se fit reconnaître pour aide de camp de Bonaparte. Le capitaine, avec l'obéissance passive d'un inférieur pour son supérieur, lui remit les clefs et le suivit par derrière.

Sir John attendait devant le porche, admirant, malgré les mutilations qu'ils avaient subies, les admirables détails de la façade.

Roland ouvrit la porte et recula d'étonnement : l'église était littéralement bourrée de foin, comme un canon chargé jusqu'à la gueule.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il au capitaine de gendarmerie.

— Mon officier, c'est une précaution de la municipalité.

— Comment! une précaution de la municipalité?

— Oui.

— Dans quel but?

— Celui de sauvegarder l'église. On allait la démolir; mais le maire a décrété qu'en expiation du culte d'erreur auquel elle avait servi, elle serait convertie en magasin à fourrages.

Roland éclata de rire, et, se retournant vers sir John :

— Mon cher lord, dit-il, l'église était curieuse à voir; mais je crois que ce que monsieur vous raconte là est non moins curieux. Vous trouverez toujours, soit à Strasbourg, soit à Cologne, soit à Milan, une église ou un dôme qui vaudront la chapelle de Bourg; mais vous ne trouverez pas toujours des administrateurs assez bêtes pour vouloir démolir un chef-d'œuvre, et un maire assez spirituel pour en faire une église à fourrages. Mille remercîments, capitaine; voilà vos clefs.

— Comme je le disais à Avignon, la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, mon cher Roland, répliqua sir John, c'est un peuple bien amusant que le peuple français.

— Cette fois, milord, vous êtes trop poli, répondit Roland : c'est bien idiot qu'il faut dire; écoutez : je comprends les cataclysmes politiques

qui ont bouleversé notre société depuis mille ans; je comprends les communes, les pastoureaux, la Jacquerie, les maillotins, la Saint-Barthélemy, la Ligue, la Fronde, les dragonnades, la Révolution; je comprends le 14 juillet, les 5 et 6 octobre, le 20 juin, le 10 août, les 2 et 3 septembre, le 21 janvier, le 31 mai, les 30 octobre et 9 thermidor; je comprends la torche des guerres civiles avec son feu grégeois qui se rallume dans le sang au lieu de s'y éteindre; je comprends la marée des révolutions qui monte toujours avec son flux que rien n'arrête, et son reflux qui roule les débris des institutions que son flux a renversées; je comprends tout cela, mais lance contre lance, épée contre épée, hommes contre hommes, peuple contre peuple! Je comprends la colère mortelle des vainqueurs, je comprends les réactions sanglantes des vaincus; je comprends les volcans politiques qui grondent dans les entrailles du globe, qui secouent la terre, qui renversent les trônes, qui culbutent les monarchies, qui font rouler têtes et couronnes sur les échafauds... mais ce que je ne comprends pas, c'est la mutilation du granit, la mise hors la loi des monuments, la destruction des choses inanimées qui n'appartiennent ni à ceux qui les détruisent ni à l'époque qui les détruit; c'est la mise au pilon de cette bibliothèque gigantesque où l'antiquaire peut

lire l'histoire archéologique d'un pays. Oh ! les vandales et les barbares ! mieux que tout cela, les idiots ! qui se vengent sur des pierres des crimes de Borgia et des débauches de Louis XV ! Qu'ils connaissaient bien l'homme pour l'animal le plus pervers, le plus destructif, le plus malfaisant de tous, ces Pharaons, ces Ménès, ces Chéops, ces Osymandias qui faisaient bâtir des pyramides, non pas avec des rinceaux de guipure et des jubés de dentelle, mais avec des blocs de granit de cinquante pieds de long ! Ils ont bien dû rire au fond de leurs sépulcres quand ils ont vu le temps y user sa faux et les pachas y retourner leurs ongles. Bâtissons des pyramides, mon cher lord : ce n'est pas difficile comme architecture, ce n'est pas beau comme art ; mais c'est solide, et cela permet à un général de dire au bout de quatre mille ans : « Soldats, du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent ! » Tenez, ma parole d'honneur, mon cher lord, je voudrais rencontrer dans ce moment-ci un moulin à vent pour lui chercher querelle.

Et Roland, éclatant de son rire habituel, entraîna sir John dans la direction du château.

Sir John l'arrêta.

— Oh ! dit-il, n'y avait-il donc à voir dans toute la ville que l'église de Brou ?

— Autrefois, mon cher lord, répondit Roland,

avant qu'elle fût convertie en magasin à fourrages, je vous eusse offert de descendre avec moi dans les caveaux des ducs de Savoie; nous eussions cherché ensemble un passage souterrain qu'on dit exister, qui a près d'une lieue de long, et qui communique, à ce que l'on assure, avec la grotte de Ceyzerial : — remarquez bien que je n'aurais pas proposé une pareille partie de plaisir à un autre qu'un Anglais; — c'était rentrer dans les *Mystères d'Udolphe*, de la célèbre Anne Radcliffe; mais vous voyez que c'est impossible. Allons, il faut en faire notre deuil, venez.

— Et où allons-nous ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; il y a dix ans, je vous eusse mené vers les établissements où l'on engraissait les poulardes. Les poulardes de Bresse, vous le savez, avaient une réputation européenne; Bourg était une succursale de la grande mue de Strasbourg. Mais, pendant la Terreur, vous comprenez bien que les engraisseurs ont fermé boutique; on était réputé aristocrate pour avoir mangé une poularde, et vous connaissez le refrain fraternel : *Ah! ça ira, ça ira, ça ira, les aristocrat's à la lanterne !* Après la chute de Robespierre, ils ont rouvert; mais, depuis le 18 fructidor, il y a eu en France ordre de maigrir, même pour la volaille. N'importe, venez toujours; à défaut de poulardes, je vous ferai

voir autre chose : la place où l'on exécutait ceux qui en mangeaient, par exemple. En outre, depuis que je ne suis venu en ville, nos rues ont changé de nom; je connais toujours les sacs, mais je ne connais plus les étiquettes.

— Ah çà ! demanda sir John, vous n'êtes donc pas républicain?

— Moi, pas républicain? allons donc! je me crois un excellent républicain, au contraire, et je suis capable de me laisser brûler le poignet comme Mucius Scévola, ou de me jeter dans un gouffre comme Curtius, pour sauver la république; mais j'ai le malheur d'avoir l'esprit trop bien fait : le ridicule me prend malgré moi aux côtes et me chatouille à me faire crever de rire. J'accepte volontiers la constitution de 1791; mais, quand le pauvre Hérault de Séchelles écrivait au directeur de la bibliothèque nationale de lui envoyer les lois de Minos afin qu'il pût faire une constitution sur le modèle de celle de l'île de Crète, je trouvais que c'était aller chercher un modèle un peu loin et que nous pouvions nous contenter de celle de Lycurgue. Je trouve que janvier, février et mars, tout mythologiques qu'ils étaient, valaient bien nivôse, pluviôse et ventôse. Je ne comprends pas pourquoi, lorsqu'on s'appelait Antoine ou Chrysostome en 1789, on s'appelle Brutus ou Cassius en 1793.

Ainsi, tenez, milord, voilà une honnête rue qui s'appelait la rue des Halles ; cela n'avait rien d'indécent ni d'aristocrate, n'est-ce pas ? Eh bien, elle s'appelle aujourd'hui... attendez (Roland regarda l'inscription) : elle s'appelle aujourd'hui la *rue de la Révolution*. En voilà une autre qui s'appelait la rue Notre-Dame et qui s'appelle la *rue du Temple*. Pourquoi la rue du Temple ? Pour éterniser probablement le souvenir l'endroit où l'infâme Simon a essayé d'apprendre l'état de savetier à l'héritier de soixante-trois rois ; — je me trompe d'un ou deux, ne me faites pas une querelle pour cela. Enfin, voyez cette troisième : elle s'appelait la rue Crèvecœur, un nom illustre en Bresse, en Bourgogne et dans les Flandres ; elle s'appelle la *rue de la Fédération*. La Fédération est une belle chose, mais Crèvecœur était un beau nom. Et puis, voyez-vous, elle conduit tout droit aujourd'hui à la place de la Guillotine ; ce qui est un tort, à mon avis. Je voudrais qu'il n'y eût point de rues pour conduire à ces places-là. Celle-ci a un avantage : elle est à cent pas de la prison ; ce qui économisait et ce qui économise même encore une charrette et un cheval à M. *de Bourg*. Remarquez que le bourreau est resté noble, lui. Au surplus, la place est admirablement bien disposée pour les spectateurs, et mon aïeul Montrevel, dont elle porte le nom, a, dans la pré-

voyance sans doute de sa destination, résolu ce grand problème, encore à résoudre dans les théâtres : c'est qu'on voit bien de partout. Si jamais on m'y coupe la tête, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire par les temps où nous vivons, je n'aurais qu'un regret : celui d'être moins bien placé et de voir plus mal que les autres. La, main tenant montons cette petite rampe; nous voilà sur la place *des Lices*. Nos révolutionnaires lui ont laissé son nom parce que, selon toute probabilité, ils ne savent pas ce que cela veut dire; je ne le sais guère mieux qu'eux, mais je crois me rappeler qu'un sire d'Estavayer a défié je ne sais quel comte flamand, et que le combat a eu lieu sur cette place. Maintenant, mon cher lord, quant à la prison, c'est un bâtiment qui vous donnera une idée des vicissitudes humaines; Gil Blas n'a pas plus souvent changé d'état que ce monument de destination. Avant l'arrivée de César, c'était un temple gaulois; César en fit une forteresse romaine; un architecte inconnu le transforma en un ouvrage militaire du moyen âge; les sires de Baye, à l'exemple de César, refirent forteresse. Les princes de Savoie y ont eu une résidence; c'était là que demeurait la tante de Charles-Quint quand elle visitait son église de Brou, qu'elle ne devait pas avoir la satisfaction de voir terminée. Enfin, après le traité de

Lyon, quand la Bresse fit retour à la France, on en tira à la fois une prison et un palais de justice. Attendez-moi là, milord, si vous n'aimez pas le cri des grilles et le grincement des verrous. J'ai une visite à rendre à certain cachot.

— Le grincement des verrous et le cri des grilles ne sont pas un bruit fort récréatif, mais n'importe! puisque vous voulez bien vous charger de mon éducation, conduisez-moi à votre cachot.

— Eh bien, alors, entrons vite; il me semble que je vois une foule de gens qui ont l'air d'avoir envie de me parler.

Et, en effet, peu à peu une espèce de rumeur semblait se répandre dans la ville; on sortait des maisons, on formait des groupes dans la rue, et ces groupes se montraient Roland avec curiosité.

Roland sonna à la grille, située à cette époque à l'endroit où elle est encore aujourd'hui, mais s'ouvrant sur le préau de la prison.

Un guichetier vint ouvrir.

— Ah! ah! c'est toujours vous, père Courtois? demanda le jeune homme.

Puis, se retournant vers sir John :

— Un beau nom de geôlier, n'est-ce pas, milord?

Le geôlier regarda le jeune homme avec étonnement.

— Comment se fait-il, demanda-t-il à travers la

grille, que vous sachiez mon nom et que je ne sache pas le vôtre?

— Bon! je sais non-seulement votre nom, mais encore votre opinion; vous êtes un vieux royaliste, père Courtois!

— Monsieur, dit le geôlier tout effrayé, pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît, et dites ce que vous désirez.

— Eh bien, mon brave père Courtois, je désirerais visiter le cachot où l'on a mis ma mère et ma sœur, madame et mademoiselle de Montrevel.

— Ah! s'écria le concierge, comment! c'est vous, monsieur Louis? Ah bien, vous aviez raison de dire que je ne connaissais que vous. Savez-vous que vous voilà devenu fièrement beau garçon?

— Vous trouvez, père Courtois?

— Eh bien, je vous rends la pareille, votre fille Charlotte est, par ma foi, une belle fille. — Charlotte est la femme de chambre de ma sœur, milord.

— Et elle en est bien heureuse; elle se trouve mieux qu'ici, monsieur Roland. Est-ce vrai que vous êtes aide de camp du général Bonaparte?

— Hélas! Courtois, j'ai cet honneur. Tu aimerais mieux que je fusse aide de camp de M. le comte d'Artois ou de M. le duc d'Angoulême?

— Mais taisez-vous donc, monsieur Louis!

Puis, s'approchant de l'oreille du jeune homme :

— Dites donc, fit-il, est-ce que c'est positif?

— Quoi, père Courtois?

— Que le général Bonaparte soit passé hier à Lyon?

— Il paraît qu'il y a quelque chose de vrai dans cette nouvelle, car voilà deux fois que je l'entends répéter. Ah! je comprends maintenant ces braves gens qui me regardaient avec curiosité et qui avaient l'air de vouloir me faire des questions. Ils sont comme vous, père Courtois : ils désirent savoir à quoi s'en tenir sur cette arrivée du général Bonaparte.

— Vous ne savez pas ce qu'on dit encore, monsieur Louis?

— On dit donc encore autre chose, père Courtois?

— Je crois bien qu'on dit encore autre chose, mais tout bas.

— Quoi donc?

— On dit qu'il vient réclamer au Directoire le trône de Sa Majesté Louis XVIII pour le faire monter dessus, et que, si le citoyen Gohier ne veut pas, en sa qualité de président, le lui rendre de bonne volonté, il le lui rendra de force.

— Ah bah! fit le jeune officier avec un air de doute qui allait jusqu'à la raillerie.

Mais le père Courtois insista par un signe de tête affirmatif.

— C'est possible, dit le jeune homme; mais, quant à cela, ce n'est pas la seconde nouvelle, c'est la première; et, maintenant que vous me connaissez, voulez-vous m'ouvrir?

— Vous ouvrir! je crois bien; que diable fais-je donc?

Et le geôlier ouvrit la porte avec autant d'empressement qu'il avait paru d'abord y mettre de répugnance.

Le jeune homme entra; sir John le suivit.

Le geôlier referma la grille avec soin et marcha le premier; Roland le suivit, l'Anglais suivit Roland.

Il commençait à s'habituer au caractère fantasque de son jeune ami.

Le spleen, c'est la misanthropie moins les boutades de Timon et l'esprit d'Alceste.

Le geôlier traversa tout le préau, séparé du palais de justice par une muraille de quinze pieds de hauteur, faisant vers son milieu retour en arrière de quelques pieds, sur la partie antérieure de laquelle on avait scellé, pour donner passage aux prisonniers sans que ceux-ci eussent besoin de tourner par la rue, une porte de chêne massif. Le geôlier, disons-nous, traversa tout le préau et gagna dans l'angle gauche de la cour un

escalier tournant qui conduisait à l'intérieur de la prison.

Si nous insistons sur ces détails, c'est que nous aurons à revenir un jour sur ces localités, et que, par conséquent, nous désirons qu'arrivé à ce moment-là de notre récit, elles ne soient point complétement étrangères à nos lecteurs.

L'escalier conduisait d'abord à l'antichambre de la prison, c'est-à-dire à la chambre du concierge du présidial; puis, de cette chambre, par un escalier de dix marches, on descendait dans une première cour séparée de celle des prisonniers par une muraille dans le genre de celle que nous avons décrite, mais percée de trois portes; à l'extrémité de cette cour, un couloir conduisait à la chambre du geôlier, laquelle donnait de plain-pied, à l'aide d'un second couloir, dans des cachots pittoresquement appelés cages.

Le geôlier s'arrêta à la première de ces cages, et, frappant sur la porte :

— C'est ici, dit-il; j'avais mis là madame votre mère et mademoiselle votre sœur, afin que, si les chères dames avaient besoin de moi ou de Charlotte, elles n'eussent qu'à frapper.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le cachot?

— Personne.

— Eh bien, faites-moi la grâce de m'en ouvrir la porte; voici mon ami, lord Tanlay, un An-

glais philanthrope, qui voyage pour savoir si l'on est mieux dans les prisons de France que dans celles d'Angleterre. Entrez, milord, entrez.

Et, le père Courtois ayant ouvert la porte, Roland poussa sir John dans un cachot formant un carré parfait de dix à douze pieds sur toutes les faces.

— Oh ! oh ! fit sir John, l'endroit est lugubre.

— Vous trouvez? Eh bien, mon cher lord, voilà l'endroit où ma mère, la plus digne femme qu'il y ait au monde, et ma sœur, vous la connaissez, ont passé six semaines, avec la perspective de n'en sortir que pour aller faire un tour sur la place du Bastion ; remarquez bien qu'il y a cinq ans de cela ; ma sœur en avait, par conséquent, douze à peine.

— Mais quel crime avaient-elles donc commis?

— Oh ! un crime énorme : dans la fête anniversaire que la ville de Bourg a cru devoir consacrer à la mort de l'Ami du peuple, ma mère a refusé de laisser faire à ma sœur une des vierges qui portaient les urnes contenant les larmes de la France. Que voulez-vous ! pauvre femme, elle avait cru avoir assez fait pour la patrie en lui offrant le sang de son fils et de son mari, qui coulait pour l'un, en Italie, pour l'autre, en Allemagne : elle se trompait. La patrie, à ce

qu'il paraît, réclamait encore les larmes de sa fille ; pour le coup, elle a trouvé que c'était trop, du moment surtout où ces larmes coulaient pour le citoyen Marat. Il en résulta que, le soir même de la fête, au milieu de l'enthousiasme que cette fête avait excité, ma mère fut décrétée d'accusation. Par bonheur, Bourg n'était pas à la hauteur de Paris sous le rapport de la célérité. Un ami que nous avions au greffe fit traîner l'affaire, et, un beau jour, on apprit tout à la fois la chute et la mort de Robespierre. Cela interrompit beaucoup de choses, et entre autres les guillotinades; notre ami du greffe fit comprendre au tribunal que le vent qui venait de Paris était à la clémence; on attendit huit jours, on attendit quinze jours, et, le seizième, on vint dire à ma mère et à ma sœur qu'elles étaient libres; de sorte que, mon cher, vous comprenez, — et cela fait faire les plus hautes réflexions philosophiques, — de sorteque, si mademoiselle Térésa Cabarrus n'était pas venue d'Espagne en France ; que si elle n'avait pas épousé M. Fontenay, conseiller au parlement ; que si elle n'avait pas été arrêtée et conduite devant le proconsul Tallien, fils du maître d'hôtel du marquis de Bercy, ex-clerc de procureur, ex-prote d'imprimerie, ex-commis expéditionnaire, ex-secrétaire de la commune de Paris, pour le moment en

mission à Bordeaux; que si l'ex-proconsul ne fût pas devenu amoureux d'elle, que si elle n'eût pas été emprisonnée, que si, le 9 thermidor, elle ne lui avait pas fait passer un poignard avec ces mots : « Si le tyran ne meurt pas aujourd'hui, je meurs demain; » que si Saint-Just n'avait pas été arrêté au milieu de son discours, que si Robespierre n'avait pas eu, ce jour-là, un chat dans la gorge; que si Garnier (de l'Aube) ne lui avait pas crié : « C'est le sang de Danton qui t'étouffe! » que si Louchet n'avait pas demandé son arrestation; que s'il n'avait pas été arrêté, délivré par la Commune, repris sur elle, eu la mâchoire cassée d'un coup de pistolet, été exécuté le lendemain, — ma mère avait, selon toute probabilité, le cou coupé pour n'avoir pas permis que sa fille pleurât le citoyen Marat dans une des douze urnes que la ville de Bourg devait remplir de ses larmes. Adieu, Courtois, tu es un brave homme; tu as donné à ma mère et à ma sœur un peu d'eau pour mettre avec leur vin, un peu de viande pour mettre sur leur pain, un peu d'espérance à mettre sur leur cœur; tu leur as prêté ta fille pour qu'elles ne balayassent pas leur cachot elles-mêmes : cela vaudrait une fortune; malheureusement, je ne suis pas riche : j'ai cinquante louis sur moi, les voilà. — Venez, milord.

Et le jeune homme entraîna sir John avant que

le geôlier fût revenu de sa surprise et eût eu le temps de remercier Roland ou de refuser les cinquante louis; ce qui, il faut le dire, eût été une bien grande preuve de désintéressement pour un geôlier, surtout quand ce geôlier était d'une opinion contraire au gouvernement qu'il servait.

En sortant de la prison, Roland et sir John trouvèrent la place des Lices encombrée de gens qui avaient appris le retour du général Bonaparte en France et qui criaient : *Vive Bonaparte !* à tue-tête, les uns parce qu'ils étaient effectivement les admirateurs du vainqueur d'Arcole, de Rivoli et des Pyramides, les autres parce qu'on leur avait dit, comme au père Courtois, que ce même vainqueur n'avait vaincu qu'au profit de Sa Majesté Louis XVIII.

Cette fois, comme Roland et sir John avaient visité tout ce que la ville de Bourg offrait de curieux, ils reprirent le chemin du château des Noires-Fontaines, où ils arrivèrent sans que rien les arrêtât davantage.

Madame de Montrevel et Amélie étaient sorties. Roland installa sir John dans un fauteuil en le priant d'attendre cinq minutes.

Au bout de cinq minutes, il revint tenant à la main une espèce de brochure en papier gris assez mal imprimée.

— Mon cher hôte, dit-il, vous m'avez paru élever quelques doutes sur l'authenticité de la fête dont je vous parlais tout à l'heure, et qui a failli coûter la vie à ma mère et à ma sœur; je vous en apporte le programme : lisez-moi cela, et, pendant ce temps, j'irai voir ce que l'on a fait de mes chiens; car je présume que vous me tenez quitte de la journée de pêche et que nous passerons tout de suite à la chasse.

Et il sortit, laissant entre les mains de sir John l'arrêté de la municipalité de la ville de Bourg touchant la fête funèbre à célébrer en l'honneur de Marat, le jour anniversaire de sa mort.

---

## III

### — Le ragot. —

Sir John achevait la lecture de cette pièce intéressante, lorsque madame de Montrevel et sa fille rentrèrent.

Amélie, qui ne savait point qu'il eût été si fort

question d'elle entre Roland et sir John, fut étonnée de l'expression avec laquelle le gentleman fixa son regard sur elle.

Amélie semblait à celui-ci plus ravissante que jamais.

Il comprenait bien cette mère qui, au péril de sa vie, n'avait point voulu que cette charmante créature profanât sa jeunesse et sa beauté en servant de comparse à une fête dont Marat était le dieu.

Il se rappelait ce cachot froid et humide qu'il avait visité une heure auparavant, et il frissonnait à l'idée que cette blanche et délicate hermine, qu'il avait sous les yeux, y était restée six semaines enfermée sans air et sans soleil.

Il regardait ce cou un peu trop long peut-être, mais, comme celui du cygne, plein de mollesse et de grâce dans son exagération, et il se rappelait ce mot si mélancolique de la pauvre princesse de Lamballe, passant la main sur le sien : « Il ne donnera pas grand mal au bourreau ! »

Les pensées qui se succédaient dans l'esprit de sir John donnaient à sa physionomie une expression si différente de celle qu'elle avait habituellement, que madame de Montrevel ne put s'empêcher de lui demander ce qu'il avait.

Sir John alors raconta à madame de Montrevel sa visite à la prison et le pieux pèlerinage

de Roland au cachot qui avait enfermé sa mère et sa sœur.

Au moment où sir John terminait son récit, une fanfare de chasse sonnant le *bien aller* se fit entendre, et Roland entra son cor à la bouche.

Mais, le détachant presque aussitôt de ses lèvres :

— Mon cher hôte, dit-il, remerciez ma mère : grâce à elle, nous ferons demain une chasse magnifique.

— Grâce à moi ? demanda madame de Montrevel.

— Comment cela ? dit sir John.

— Je vous ai quitté pour aller voir ce que l'on avait fait de mes chiens, n'est-ce pas ?

— Vous me l'avez dit, du moins.

— J'en avais deux, Barbichon et Ravaude, deux excellentes bêtes, le mâle et la femelle.

— Oh ! fit sir John, seraient-elles mortes ?

— Ah bien, oui ! imaginez-vous que cette excellente mère que voilà ( et il prit madame de Montrevel par la tête et l'embrassa sur les deux joues ) n'a pas voulu qu'on jetât à l'eau un seul des petits qu'ils ont faits, sous le prétexte que c'étaient les chiens de mes chiens ; de sorte, mon cher lord, que les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants de Barbichon et Ravaude sont aussi nombreux aujourd'hui que les descen-

dants d'Ismaël, et que ce n'est plus une paire de chiens que j'ai, mais toute une meute, vingt-cinq bêtes chassant du même pied; tout cela noir comme une bande de taupes, avec les pattes blanches, du feu aux yeux et au poitrail, et un régiment de queues en trompette qui vous fera plaisir à voir.

Et, là-dessus, Roland sonna une nouvelle fanfare qui fit accourir son jeune frère.

— Oh ! s'écria celui-ci en entrant, tu vas demain à la chasse, frère Roland; j'y vais aussi, j'y vais aussi, j'y vais aussi !

— Bon ! fit Roland, mais sais-tu à quelle chasse nous allons ?

— Non ; je sais seulement que j'y vais.

— Nous allons à la chasse au sanglier.

— Oh ! quel bonheur ! fit l'enfant en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre.

— Mais tu es fou ! dit madame de Montrevel en pâlissant.

— Pourquoi cela, madame maman, s'il vous plaît?

— Parce que la chasse au sanglier est une chasse fort dangereuse.

— Pas si dangereuse que la chasse aux hommes; tu vois bien que mon frère est revenu de celle-là, je reviendrai bien de l'autre.

— Roland, fit madame de Montrevel tandis

qu'Amélie, plongée dans une rêverie profonde, ne prenait aucune part à la discussion, Roland, fais donc entendre raison à Édouard, et dis-lui donc qu'il n'a pas le sens commun.

Mais Roland, qui se revoyait enfant et qui se reconnaissait dans son jeune frère, au lieu de le blâmer, souriait à ce courage enfantin.

— Ce serait bien volontiers que je t'emmènerais, dit-il à l'enfant ; mais, pour aller à la chasse, il faut au moins savoir ce que c'est qu'un fusil.

— Oh ! monsieur Roland, fit Édouard, venez un peu dans le jardin, et mettez votre chapeau à cent pas, et je vous montrerai ce que c'est qu'un fusil.

— Malheureux enfant ! s'écria madame de Montrevel toute tremblante ; mais où l'as-tu appris ?

— Tiens, chez l'armurier de Montagnat, où sont les fusils de papa et de frère Roland. Tu me demandes quelquefois ce que je fais de mon argent, n'est-ce pas ? Eh bien, j'en achète de la poudre et des balles, et j'apprends à tuer les Autrichiens et les Arabes, comme fait mon frère Roland.

Madame de Montrevel leva les mains au ciel.

— Que voulez-vous, ma mère ! dit Roland, bon chien chasse de race ; il ne se peut pas qu'un

Montrevel ait peur de la poudre. Tu viendras avec nous demain, Édouard.

L'enfant sauta au cou de son frère.

— Et moi, dit sir John, je me charge de vous armer aujourd'hui chasseur, comme on armait autrefois chevalier. J'ai une charmante petite carabine que je vous donnerai et qui vous fera prendre patience pour attendre vos pistolets et votre sabre.

— Eh bien, demanda Roland, es-tu content, Édouard?

— Oui; mais quand me la donnerez-vous? S'il faut écrire en Angleterre, je vous préviens que je n'y crois pas.

— Non, mon jeune ami: il ne faut que monter à ma chambre et ouvrir ma boîte à fusil; vous voyez que cela sera bientôt fait.

— Alors, montons-y tout de suite, à votre chambre.

— Venez, fit sir John.

Et il sortit suivi d'Édouard.

Un instant après, Amélie, toujours rêveuse, se leva et sortit à son tour.

Ni madame de Montrevel ni Roland ne firent attention à sa sortie; ils étaient engagés dans une grave discussion.

Madame de Montrevel tâchait d'obtenir de Roland qu'il n'emmenât point, le lendemain, son

jeune frère à la chasse, et Roland lui expliquait comme quoi Édouard, destiné à être soldat comme son père et son frère, ne pouvait que gagner à faire le plus tôt possible ses premières armes et à se familiariser avec la poudre et le plomb.

La discussion n'était pas encore finie lorsque Édouard rentra avec sa carabine en bandoulière.

— Tiens, frère, dit-il en se tournant vers Roland, vois donc le beau cadeau que milord m'a fait.

Et il remerciait du regard sir John, qui se tenait sur la porte cherchant des yeux, mais inutilement, Amélie.

C'était, en effet, un magnifique cadeau : l'arme, exécutée avec cette sobriété d'ornements et cette simplicité de forme particulière aux armes anglaises, était du plus précieux fini; comme les pistolets, dont Roland avait pu apprécier la justesse, elle sortait des ateliers de Menthon et portait une balle du calibre 24. Elle avait dû être faite pour une femme : c'était facile à voir au peu de longueur de la crosse et au coussin de velours dont était garnie la couche; cette destination primitive en faisait une arme parfaitement appropriée à la taille d'un enfant de douze ans.

Roland enleva la carabine des épaules du petit Édouard, la regarda en amateur, en fit jouer les

batteries, la mit en joue, la jeta d'une main dans l'autre, et, la rendant à Édouard :

— Remercie encore une fois milord, dit-il : tu as là une carabine qui a été faite pour un fils de roi ; allons l'essayer.

Et tous trois sortirent pour essayer la carabine de sir John, laissant madame de Montrevel triste comme Thétis lorsqu'elle vit Achille, sous sa robe de femme, tirer du fourreau l'épée d'Ulysse.

Un quart d'heure après, Édouard rentrait triomphant ; il rapportait à sa mère un carton de la grandeur d'un rond de chapeau dans lequel, à cinquante pas, il avait mis dix balles sur douze.

Les deux hommes étaient restés à causer et à se promener dans le parc.

Madame de Montrevel écouta sur ses prouesses le récit légèrement gascon d'Édouard ; puis elle le regarda avec cette longue et sainte tristesse des mères pour lesquelles la gloire n'est pas une compassion du sang qu'elle fait répandre.

Oh ! bien ingrat l'enfant qui a vu ce regard se fixer sur lui, et qui ne se rappelle pas éternellement ce regard !

Puis, au bout de quelques secondes de cette contemplation douloureuse, serrant son second fils contre son cœur :

— Et toi aussi, murmura-t-elle en éclatant en

sanglots, toi aussi, un jour tu abandonneras donc ta mère?

— Oui, ma mère, dit l'enfant, mais pour devenir général comme mon père, ou aide de camp comme mon frère.

— Et pour te faire tuer comme s'est fait tuer ton père, et comme se fera tuer ton frère, peut-être.

Car ce changement étrange qui s'était fait dans le caractère de Roland n'avait point échappé à madame de Montrevel, et c'était une inquiétude de plus à ajouter à ses autres inquiétudes.

Au nombre de ces dernières, il fallait ranger cette rêverie et cette pâleur d'Amélie.

Amélie atteignait dix-sept ans; sa jeunesse avait été celle d'une enfant rieuse, pleine de joie et de santé.

La mort de son père était venue jeter un voile noir sur sa jeunesse et sur sa gaieté; mais ces orages du printemps passent vite : le sourire, ce beau soleil de l'aube de la vie, était revenu, et, comme celui de la nature, il avait brillé à travers cette rosée du cœur qu'on appelle les larmes.

Puis, un jour, — il y avait six mois de cela, à peu près, — le front d'Amélie s'était attristé, ses joues avaient pâli, et, de même que les oiseaux voyageurs s'éloignent à l'approche des

temps brumeux, les rires enfantins qui s'échappent des lèvres entr'ouvertes et des dents blanches, s'étaient envolés de la bouche d'Amélie, mais pour ne pas revenir.

Madame de Montrevel avait interrogé sa fille; mais Amélie avait prétendu être toujours la même : elle avait fait un effort pour sourire; puis, comme une pierre jetée dans un lac y crée des cercles mouvants qui s'effacent peu à peu, les cercles créés par les inquiétudes maternelles s'étaient peu à peu effacés du visage d'Amélie.

Avec cet instinct admirable des mères, madame de Montrevel avait songé à l'amour; mais qui pouvait aimer Amélie? on ne recevait personne au château des Noires-Fontaines; les troubles politiques avaient détruit la société, et Amélie ne sortait jamais seule.

Madame de Montrevel avait donc été forcée d'en rester aux conjectures.

Le retour de Roland lui avait un instant rendu l'espoir; mais cet espoir avait bientôt disparu lorsqu'elle avait vu l'impression produite sur Amélie par ce retour.

Ce n'était point une sœur, c'était un spectre, on se le rappelle, qui était venu au-devant de lui.

Depuis l'arrivée de son fils, madame de Montrevel n'avait pas perdu de vue Amélie, et, avec

un étonnement douloureux, elle s'était aperçue de l'effet que causait sur sa sœur la présence du jeune officier; c'était presque de l'effroi : elle dont les yeux, lorsqu'ils se fixaient autrefois sur Roland, étaient si pleins d'amour, semblait ne le plus regarder qu'avec une certaine terreur.

Il n'y avait qu'un instant encore, Amélie n'avait-elle pas profité du premier moment de liberté qui s'était offert à elle pour remonter dans sa chambre, seul endroit du château où elle parût se trouver à peu près bien et où elle passait, depuis six mois, la plus grande partie de son temps?

La cloche du dîner avait eu seule le pouvoir de la faire descendre, et encore n'était-ce qu'au second coup qu'elle était entrée dans la salle à manger.

La journée s'était passée pour Roland et pour sir John à visiter Bourg, comme nous l'avons dit, et à faire les préparatifs de la chasse du lendemain.

Du matin à midi, on devait faire une battue; de midi au soir, on devait chasser à courre. Michel, braconnier enragé, retenu sur sa chaise par une entorse, comme l'avait raconté le petit Édouard à son frère, s'était senti soulagé dès qu'il s'était agi de chasse, et s'était hissé sur un petit cheval qui servait à faire les courses de la

maison, pour aller retenir des rabatteurs à Saint-Just et à Montagnat.

Lui, qui ne pouvait ni rabattre ni courir, se tiendrait avec la meute, les chevaux de sir John et de Roland et le poney d'Édouard, au centre à peu près de la forêt, percée seulement d'une grande route et de deux sentiers praticables.

Les rabatteurs, qui ne pouvaient suivre une chasse à courre, reviendraient au château avec le gibier tué.

Le lendemain, à six heures du matin, les rabatteurs étaient à la porte.

Michel ne devait partir avec les chiens et les chevaux qu'à onze heures.

Le château des Noires-Fontaines touchait à la forêt même de Seillon; on pouvait donc se mettre en chasse immédiatement après la sortie de la grille.

Comme la battue promettait surtout des daims, des chevreuils et des lièvres, elle devait se faire à plomb. Roland donna à Édouard un fusil simple qui lui avait servi à lui-même quand il était enfant, et avec lequel il avait fait ses premières armes; il n'avait point encore assez de confiance dans la prudence de l'enfant pour lui confier un fusil à deux coups.

Quant à la carabine que sir John lui avait donnée la veille, c'était un canon rayé qui ne

pouvait porter que la balle. Elle avait donc été remise aux mains de Michel, et devait, dans le cas où on lancerait un sanglier, être remise à l'enfant pour la seconde partie de la chasse.

Pour cette seconde partie de la chasse, Roland et sir John changeraient aussi de fusils et seraient armés de carabines à deux coups et de couteaux de chasse pointus comme des poignards, affilés comme des rasoirs, qui faisaient partie de l'arsenal de sir John, et qui pouvaient indifférement se pendre au côté ou se visser au bout du canon, en guise de baïonnette.

Dès la première battue, il fut facile de voir que la chasse serait bonne : on tua un chevreuil et deux lièvres.

A midi, trois daims, sept chevreuils et deux renards avaient été tués : on avait vu deux sangliers; mais, aux coups de gros plomb qu'ils avaient reçus, ils s'étaient contentés de répondre en secouant la peau et avaient disparu.

Édouard était au comble de la joie : il avait tué un chevreuil!

Comme il était convenu, les rabatteurs, bien récompensés de la fatigue qu'il avaient prise, avaient été envoyés au château avec le gibier.

On sonna d'une espèce de cornet pour savoir où était Michel; Michel répondit.

En moins de dix minutes, les trois chasseurs fu-

rent réunis au jardinier, à la meute et aux chevaux.

Michel avait eu connaissance d'un ragot; il l'avait fait détourner par l'aîné de ses fils : il était dans une enceinte, à cent pas des chasseurs.

Jacques — c'était l'aîné des fils de Michel — foula l'enceinte avec sa tête de meute, Barbichon et Ravaude; au bout de cinq minutes, le sanglier tenait à la bauge.

On eût pu le tuer tout de suite, ou du moins le tirer, mais la chasse eût été trop tôt finie; on lâcha toute la meute sur l'animal, qui, voyant ce troupeau de pygmées fondre sur lui, partit au petit trot.

Il traversa la route; Roland sonna la vue, et, comme l'animal prenait son parti du côté de la chartreuse de Seillon, les trois cavaliers enfilèrent le sentier qui coupait le bois dans toute sa longueur.

L'animal se fit battre jusqu'à cinq heures du soir, revenant sur ses voies et ne pouvant pas se décider à quitter une forêt si bien fourrée.

Enfin, vers cinq heures, on comprit, à la violence et à l'intensité des abois, que l'animal tenait aux chiens.

C'était à une centaine de pas du pavillon dépendant de la chartreuse, à l'un des endroits les plus difficiles de la forêt. Il était impossible de

pénétrer à cheval jusqu'à la bête. On mit pied à terre.

Les abois des chiens guidaient les chasseurs, de manière à ce qu'ils ne déviassent du chemin qu'autant que les difficultés du terrain les empêchaient de suivre la ligne droite.

De temps en temps, des cris de douleur indiquaient qu'un des assaillants s'était hasardé à attaquer l'animal de trop près et avait reçu le prix de sa témérité.

A vingt pas de l'endroit où se passait le drame cynégétique, on commençait d'apercevoir les personnages qui en composaient l'action.

Le ragot s'était acculé à un rocher, de façon à ne pouvoir être attaqué par derrière; arc-bouté sur ses deux pattes de devant, il présentait aux chiens sa tête aux yeux sanglants, armée de deux énormes défenses.

Les chiens flottaient devant lui, autour de lui, sur lui-même, comme un tapis mouvant.

Cinq ou six, blessés plus ou moins grièvement, tachaient de sang le champ de bataille, mais n'en continuaient pas moins à assaillir le sanglier avec un acharnement qui eût pu servir d'exemple de courage aux hommes les plus courageux.

Chacun des chasseurs était arrivé en face de ce spectacle dans les conditions de son âge, de son caractère et de sa nation.

Édouard, le plus imprudent et en même temps le plus petit, éprouvant moins d'obstacle à cause de sa taille, y était arrivé le premier.

Roland, insoucieux du danger, quel qu'il fût, le cherchant plutôt qu'il ne le fuyait, l'y avait suivi.

Enfin, sir John, plus lent, plus grave, plus réfléchi, y était arrivé le troisième.

Au moment où le sanglier avait aperçu les chasseurs, il n'avait plus paru faire aucune attention aux chiens.

Ses yeux s'étaient arrêtés, fixes et sanglants, sur eux, et le seul mouvement qu'il indiquât était un mouvement de ses mâchoires, qui, en se rapprochant violemment l'une contre l'autre, faisaient un bruit menaçant.

Roland regarda un instant ce spectacle, éprouvant évidemment le désir de se jeter, son couteau de chasse à la main, au milieu du groupe et d'égorger le sanglier, comme un boucher fait d'un veau, ou un charcutier d'un cochon ordinaire.

Ce mouvement était si visible, que sir John le retint par un bras, tandis que le petit Édouard disait :

— Oh! mon frère, laisse-moi tirer le sanglier!

Roland se retint.

— Eh bien, oui, dit-il en posant son fusil contre un arbre et en restant armé seulement de son couteau de chasse, qu'il tira du fourreau, — tire-le : attention !

— Oh ! sois tranquille, dit l'enfant les dents serrées, le visage pâle mais résolu, et levant le canon de sa carabine à la hauteur de l'animal.

— S'il le manque ou ne fait que le blesser, fit observer sir John, vous savez que l'animal sera sur nous avant que nous ayons le temps de le voir ?

— Je le sais, milord ; mais je suis habitué à cette chasse-là, répondit Roland, les narines dilatées, l'œil ardent, les lèvres entr'ouvertes. Feu, Édouard !

Le coup partit aussitôt le commandement ; mais aussitôt le coup, en même temps que le coup, avant peut-être, l'animal, rapide comme l'éclair, avait foncé sur l'enfant.

On entendit un second coup de fusil ; puis, au milieu de la fumée, on vit briller les yeux sanglants de l'animal.

Mais, sur son passage, il rencontra Roland un genou en terre et le couteau de chasse à la main.

Un instant, un groupe confus et informe roula sur le sol, l'homme lié au sanglier, le sanglier lié à l'homme.

Puis un troisième coup de fusil se fit entendre, suivi d'un éclat de rire de Roland.

— Eh ! milord, dit le jeune officier, c'est de la poudre et une balle perdues; ne voyez-vous pas que l'animal est éventré ? Seulement, débarrassez-moi de son corps ; le drôle pèse quatre cents et m'étouffe.

Mais, avant que sir John se fût baissé, Roland d'un vigoureux mouvement d'épaule, avait fait rouler de côté le cadavre de l'animal, et se relevait couvert de sang, mais sans la moindre égratignure.

Le petit Édouard, soit défaut de temps, soit courage, n'avait pas reculé d'un pas. Il est vrai qu'il était complétement protégé par le corps de son frère, qui s'était jeté devant lui.

Sir John avait fait un saut de côté pour avoir l'animal en travers, et il regardait Roland se secouant après ce second duel, avec le même étonnement qu'il l'avait regardé après le premier.

Les chiens — ceux qui restaient, et il en restait une vingtaine — avaient suivi le sanglier et s'étaient rués sur son cadavre, essayant, mais inutilement, d'entamer cette peau aux soies hérissées, presque aussi impénétrable que le fer.

— Vous allez voir, dit Roland en essuyant, avec un mouchoir de fine batiste, ses mains et

son visage, couverts de sang, vous allez voir qu'ils vont le manger et votre couteau avec, milord.

— En effet, demanda sir John, le couteau ?

— Il est dans sa gaîne, dit Roland.

— Ah ! fit l'enfant, il n'y a plus que le manche qui sorte.

Et, s'élançant sur l'animal, il arracha le poignard, enfoncé en effet, comme l'avait dit l'enfant, au défaut de l'épaule, et jusqu'au manche.

La pointe aiguë, dirigée par un œil calme, maintenue par une main vigoureuse, avait pénétré droit au cœur.

On voyait sur le corps du sanglier trois autres blessures.

La première, qui était causée par la balle de l'enfant, était indiquée par un sillon sanglant tracé au-dessus de l'œil, la balle étant trop faible pour briser l'os frontal.

La seconde venait du premier coup de sir John ; la balle avait pris l'animal en biais et avait glissé sur sa cuirasse.

La troisième, reçue à bout portant, lui traversait le corps, mais lui avait été faite, comme avait dit Roland, lorsqu'il était déjà mort.

---

# IV

## — Une mauvaise commission. —

La chasse était finie, la nuit tombait; il s'agissait de regagner le château.

Les chevaux n'étaient qu'à cinquante pas, à peu près; on les entendait hennir d'impatience; ils semblaient demander si l'on doutait de leur courage en ne les faisant point participer au drame qui venait de s'accomplir.

Édouard voulait absolument traîner le sanglier jusqu'à eux, le charger en croupe et le rapporter au château; mais Roland lui fit observer qu'il était bien plus simple d'envoyer pour le chercher deux hommes avec un brancard. Ce fut aussi l'avis de sir John, et force fut à Édouard, — qui ne cessait de dire, en montrant la blessure de la tête : « Voilà mon coup, à moi; je le visais là ! » — force fut, disons-nous, à Édouard de se rendre à l'avis de la majorité.

Les trois chasseurs regagnèrent la place où étaient attachés les chevaux, se remirent en selle,

et, en moins de dix minutes, furent arrivés au château des Noires-Fontaines.

Madame de Montrevel les attendait sur le perron; il y avait déjà plus d'une heure que la pauvre mère était là, tremblant qu'il ne fût arrivé malheur à l'un ou à l'autre de ses fils.

Du plus loin qu'Édouard la vit, il mit son poney au galop, criant à travers la grille :

— Mère! mère! nous avons tué un sanglier gros comme le baudet; moi, je le visais à la tête: tu verras le trou de ma balle; Roland lui a fourré son couteau de chasse dans le ventre jusqu'à la garde; milord lui a tiré deux coups de fusil. Vite! vite! des hommes pour l'aller chercher. N'ayez pas peur en voyant Roland couvert de sang, mère : c'est le sang de l'animal; mais Roland n'a pas une égratignure.

Tout cela se disait avec la volubilité habituelle à Édouard, tandis que madame de Montrevel franchissait l'espace qui se trouvait entre le perron et la route, et ouvrait la grille.

Elle voulut recevoir Édouard dans ses bras; mais celui-ci sauta à terre, et, de terre, se jeta à son cou.

Roland et sir John arrivaient en ce moment; en ce moment aussi, Amélie paraissait à son tour sur le perron.

Édouard laissa sa mère s'inquiéter auprès de

Roland, qui, tout couvert de sang, était effrayant à voir, et courut faire à sa sœur le même récit qu'il avait débité à sa mère.

Amélie l'écouta d'une façon distraite qui sans doute blessa l'amour-propre d'Édouard; car celui-ci se précipita dans les cuisines pour raconter l'événement à Michel, par lequel il était bien sûr d'être écouté.

En effet, cela intéressait Michel au plus haut degré; seulement, quand Édouard, après avoir dit l'endroit où gisait le sanglier, lui intima, de la part de Roland, l'ordre de trouver des hommes pour aller chercher l'animal, il secoua la tête.

— Eh bien, quoi! demanda Édouard, vas-tu refuser d'obéir à mon frère?

— Dieu m'en garde, monsieur Édouard, et Jacques va partir à l'instant même pour Montagnat.

— Tu as peur qu'il ne trouve personne?

— Bon! il trouvera dix hommes pour un; mais c'est à cause de l'heure qu'il est, et de l'endroit de l'hallali. Vous dites que c'est près du pavillon de la chartreuse?

— A vingt pas.

— J'aimerais mieux que c'en fût à une lieue, répondit Michel en se grattant la tête; mais n'importe : on va toujours les envoyer chercher sans leur dire ni pourquoi ni comment. Une fois ici,

eh bien, dame, ce sera à votre frère à les décider.

— C'est bien ! c'est bien ! qu'ils viennent, je les déciderai, moi.

— Oh ! fit Michel, si je n'avais pas ma gueuse d'entorse, j'irais moi-même; mais la journée d'aujourd'hui lui a fait drôlement du bien. Jacques ! Jacques !

Jacques arriva.

Édouard resta non-seulement jusqu'à ce que l'ordre fût donné au jeune homme de partir pour Montagnat, mais jusqu'à ce qu'il fût parti.

Puis il remonta pour faire ce que faisaient sir John et Roland, c'est-à-dire pour faire sa toilette.

Il ne fut, comme on le comprend bien, question à table que des prouesses de la journée. Édouard ne demandait pas mieux que d'en parler, et sir John, émerveillé de ce courage, de cette adresse et de ce bonheur de Roland, renchérissait sur le récit de l'enfant.

Madame de Montrevel frémissait à chaque détail, et cependant elle se faisait redire chaque détail vingt fois.

Ce qui lui parut le plus clair à la fin de tout cela, c'est que Roland avait sauvé la vie à Édouard.

— L'as-tu bien remercié, au moins? demanda-t-elle à l'enfant.

— Qui cela?

— Le grand frère.

— Pourquoi donc le remercier? dit Édouard. Est-ce que je n'aurais pas fait comme lui?

— Que voulez-vous, madame! dit sir John, vous êtes une gazelle qui, sans vous en douter, avez mis au jour une race de lions.

Amélie avait, de son côté, accordé une grande attention au récit; mais c'était surtout quand elle avait vu les chasseurs se rapprocher de la chartreuse.

A partir de ce moment, elle avait écouté, l'œil inquiet, et n'avait paru respirer que lorsque les trois chasseurs, n'ayant, après l'hallali, aucun motif de poursuivre leur course dans le bois, étaient remontés à cheval.

A la fin du dîner, on vint annoncer que Jacques était de retour avec deux paysans de Montagnat; les paysans demandaient des renseignements précis sur l'endroit où les chasseurs avaient laissé l'animal.

Roland se leva pour aller les donner; mais madame de Montrevel, qui ne voyait jamais assez son fils, se tournant vers le messager :

— Faites entrer ces braves gens, dit-elle; il est inutile que Roland se dérange pour cela.

Cinq minutes après, les deux paysans entrèrent, roulant leurs chapeaux entre leurs doigts.

— Mes enfants, dit Roland, il s'agit d'aller chercher dans la forêt de Seillon un sanglier que nous y avons tué.

— Ça peut se faire, répondit un des paysans.

Et il consulta son compagnon du regard.

— Ça peut se faire tout de même, dit l'autre.

— Soyez tranquilles, continua Roland, vous ne perdrez pas votre peine.

— Oh! nous sommes tranquilles, fit un des paysans; on vous connaît, monsieur de Montrevel.

— Oui, répondit l'autre, on sait que vous n'avez pas plus que votre père, le général, l'habitude de faire travailler les gens pour rien. Oh! si tous les aristocrates avaient été comme vous, il n'y aurait pas eu de révolution, monsieur Louis.

— Mais non, qu'il n'y en aurait pas eu, dit l'autre, qui semblait venu là pour être l'écho affirmatif de ce que disait son compagnon.

— Reste seulement à savoir où est l'animal, demanda le premier paysan.

— Oui, répéta le second, reste à savoir où il est.

— Oh! il ne sera pas difficile à trouver.

— Tant mieux, fit le paysan.

— Vous connaissez bien le pavillon de la forêt?

— Lequel?

— Oui, lequel?

— Le pavillon qui dépend de la chartreuse de Seillon.

Les deux paysans se regardèrent.

— Eh bien, vous le trouverez à vingt pas de la façade du côté du bois de Genoud.

Les deux paysans se regardèrent encore.

— Hum! fit l'un.

— Hum! répéta l'autre, fidèle écho de son compagnon.

— Eh bien, quoi, hum? demanda Roland.

— Dame...

— Voyons, expliquez-vous; qu'y a-t-il?

— Il y a que nous aimerions mieux que ce fût à l'autre extrémité de la forêt.

— Comment! à l'autre extrémité de la forêt?

— Ça est un fait, dit le second paysan.

— Mais pourquoi à l'autre extrémité de la forêt? reprit Roland avec impatience; il y a trois lieues d'ici à l'autre extrémité de la forêt, tandis que vous avez une lieue à peine d'ici à l'endroit où est le sanglier.

— Oui, dit le premier paysan, c'est que l'endroit où est le sanglier...

Et il s'arrêta en se grattant la tête.

— Justement, voilà! dit le second.

— Voilà quoi?

— C'est un peu trop près de la chartreuse.

— Pas de la chartreuse, je vous ai dit du pavillon.

— C'est tout un ; vous savez bien, monsieur Louis, qu'on dit qu'il y a un passage souterrain qui va du pavillon à la chartreuse.

— Oh ! il y en a un, c'est sûr, dit le second paysan.

— Eh bien, fit Roland, qu'ont de commun la chartreuse, le pavillon et le passage souterrain avec notre sanglier ?

— Cela a de commun que l'animal est dans un mauvais endroit ; voilà.

— Oh ! oui, un mauvais endroit, répéta le second paysan.

— Ah çà ! vous expliquerez-vous, drôles ? s'écria Roland, qui commençait à se fâcher, tandis que sa mère s'inquiétait et qu'Amélie pâlissait visiblement.

— Pardon, monsieur Louis, dit le paysan, nous ne sommes pas des drôles : nous sommes des gens craignant Dieu ; voilà tout.

— Eh ! mille tonnerres ! dit Roland, moi aussi je crains Dieu ! Après ?

— Ce qui fait que nous ne nous soucions pas d'avoir des démêlés avec le diable.

— Non, non, non, dit le second paysan.

— Avec son semblable, continua le premier paysan, un homme vaut un homme.

— Quelquefois même il en vaut deux, dit le second, bâti en Hercule.

— Mais avec des êtres surnaturels, des fan tômes, des spectres, non, merci ! continua le premier paysan.

— Merci ! répéta le second.

— Ah çà, ma mère ; ah çà, ma sœur, demanda Roland s'adressant aux deux femmes, comprenez-vous, au nom du ciel ! quelque chose à ce que disent ces deux imbéciles ?

— Imbécile ! fit le premier paysan, c'est possible ; mais il n'en est pas moins vrai que Pierre Marey, pour avoir voulu regarder seulement par-dessus le mur de la chartreuse, a eu le cou tordu ; il est vrai que c'était un samedi, jour de sabbat.

— Et qu'on n'a jamais pu le lui redresser, affirma le second paysan ; de sorte qu'on a été obligé de l'enterrer le visage à l'envers et regardant ce qui se passe derrière lui.

— Oh ! oh ! fit sir John, voilà qui devient intéressant ; j'aime fort les histoires de fantômes.

— Bon ! dit Édouard, ce n'est point comme ma sœur Amélie, milord, à ce qu'il paraît.

— Pourquoi cela ?

— Regarde donc, frère Roland, comme elle est pâle.

— En effet, dit sir John, mademoiselle semble près de se trouver mal.

— Moi? pas du tout, fit Amélie ; seulement, ne trouvez-vous pas qu'il fait un peu chaud ici, ma mère?

Et Amélie essuya son front couvert de sueur.

— Non, dit madame de Montrevel.

— Cependant, insista Amélie, si je ne craignais pas de vous incommoder, madame, je vous demanderais la permission d'ouvrir une fenêtre.

— Fais, mon enfant.

Amélie se leva vivement pour mettre à profit la permission reçue, et, tout en chancelant, alla ouvrir une fenêtre donnant sur le jardin.

La fenêtre ouverte, elle resta debout adossée à la barre d'appui, et à moitié cachée par les rideaux.

— Ah! dit-elle, ici, au moins, on respire.

Sir John se leva pour lui offrir son flacon de sels; mais vivement :

— Non, non, milord, dit Amélie, je vous remercie; cela va tout à fait mieux.

— Voyons, voyons, dit Roland, il ne s'agit pas de cela, mais de notre sanglier.

— Eh bien, votre sanglier, monsieur Louis, on l'ira chercher demain.

— C'est ça, dit le second paysan, demain matin, il fera jour.

— De sorte que, pour y aller ce soir ?...

— Oh ! pour y aller ce soir...

Le paysan regarda son camarade, et tous deux en même temps, secouant la tête :

— Pour y aller ce soir, ça ne se peut pas.

— Poltrons !

— Monsieur Louis, on n'est pas poltron pour avoir peur, dit le premier paysan.

— Que non, on n'est pas poltron pour ça, répondit le second.

— Ah ! fit Roland, je voudrais bien qu'un plus fort que vous me soutînt cette thèse, que l'on n'est pas poltron pour avoir peur.

— Dame, c'est selon la chose dont on a peur, monsieur Louis : qu'on me donne une bonne serpe ou un bon gourdin, je n'ai pas peur d'un loup ; qu'on me donne un bon fusil, je n'ai pas peur d'un homme, quand bien même je saurais que cet homme m'attend pour m'assassiner.

— Oui, dit Édouard; mais d'un fantôme, fût-ce d'un fantôme de moine, tu as peur?

— Mon petit monsieur Édouard, dit le paysan, laissez parler votre frère, M. Louis; vous n'êtes pas encore assez grand pour plaisanter avec ces choses-là, non.

— Non, ajouta l'autre paysan ; attendez que vous ayez de la barbe au menton, mon petit monsieur.

— Je n'ai pas de barbe au menton, répondit Édouard en se redressant; mais cela n'empêche point que, si j'étais assez fort pour porter le sanglier, je l'irais bien chercher tout seul, que ce fût le jour ou la nuit.

— Grand bien vous fasse, mon jeune monsieur; mais voilà mon camarade et moi qui vous disons que, pour un louis, nous n'irions pas.

— Mais pour deux, dit Roland, qui voulait les pousser à bout.

— Ni pour deux, ni pour quatre, ni pour dix, monsieur de Montrevel. C'est bon, dix louis; mais qu'est-ce que je ferais de vos dix louis quand j'aurais le cou tordu?

— Oui, le cou tordu comme Pierre Marey, dit le second paysan.

— Ce n'est pas vos dix louis qui donneront du pain à ma femme et à mes enfants pour le restant de leurs jours, n'est-ce pas?

— Et encore, quand tu dis dix louis, reprit le second paysan, cela ne serait que cinq, puisqu'il y en aurait cinq pour moi.

— Alors, il revient des fantômes dans le pavillon? demanda Roland.

— Je ne dis pas dans le pavillon, — dans le pavillon, je n'en suis pas sûr, — mais dans la chartreuse...

— Dans la chartreuse, tu en es sûr?

— Oh ! oui, là, bien certainement.

— Tu les as vus?

— Pas moi ; mais il y a des gens qui les ont vus.

— Ton camarade ? demanda le jeune officier en se tournant vers le second paysan.

— Je ne les ai pas vus; mais j'ai vu des flammes, et Claude Philippon a entendu des chaînes.

— Ah ! il y a des flammes et des chaînes? demanda Roland.

— Oui ! et, quant aux flammes, dit le premier paysan, je les ai vues, moi.

— Et Claude Philippon a entendu les chaînes, répéta le premier.

— Très-bien, mes amis, très-bien, reprit Roland d'un ton goguenard; donc, à aucun prix, vous n'irez ce soir?

— A aucun prix.

— Pas pour tout l'or du monde.

— Et vous irez demain au jour?

— Oh ! monsieur Louis, avant que vous soyez levé, le sanglier sera ici.

— Il y sera que vous ne serez pas levé, répondit l'écho.

— Eh bien, fit Roland, venez me revoir après-demain.

— Volontiers, monsieur Louis; pourquoi faire?

— Venez toujours.

— Oh ! nous viendrons.

— C'est-à-dire que, du moment où vous nous dites : « Venez ! » vous pouvez être sûr que nous n'y manquerons pas, monsieur Louis.

— Eh bien, moi, je vous en donnerai des nouvelles, et des nouvelles sûres.

— De qui?

— Des fantômes.

Amélie jeta un cri étouffé; madame de Montrevel seule entendit ce cri. Louis prenait de la main congé des deux paysans, qui se cognaient à la porte, où ils voulaient passer tous les deux en même temps.

Il ne fut plus question, pendant tout le reste de la soirée, ni de la chartreuse, ni du pavillon, ni des hôtes surnaturels, spectres ou fantômes, qui les hantaient.

## III

— L'esprit fort. —

A dix heures sonnantes, tout le monde était couché au château des Noires-Fontaines, ou tout au moins chacun était retiré dans sa chambre.

Deux ou trois fois, pendant la soirée, Amélie s'était approchée de Roland, comme si elle eût eu quelque chose à lui dire; mais toujours la parole avait expiré sur ses lèvres.

Quand on avait quitté le salon, elle s'était appuyée à son bras, et, quoique la chambre de Roland fût située un étage au-dessus de la sienne, elle avait accompagné Roland jusqu'à la porte de sa chambre.

Roland l'avait embrassée, avait fermé sa porte, en lui souhaitant une bonne nuit et en se déclarant très-fatigué.

Cependant, malgré cette déclaration, Roland, rentré chez lui, n'avait point procédé à sa toilette de nuit; il était allé à son trophée d'armes, en avait tiré une magnifique paire de pistolets

d'honneur, de la manufacture de Versailles, donnée à son père par la Convention, en avait fait jouer les chiens, et avait soufflé dans les canons pour voir s'ils n'étaient pas vieux chargés.

Les pistolets étaient en excellent état.

Après quoi, il les avait posés côte à côte sur la table, était allé ouvrir doucement la porte de la chambre, regardant du côté de l'escalier pour savoir si personne ne l'épiait, et, voyant que corridor et escalier étaient solitaires, il était allé frapper à la porte de sir John.

— Entrez, dit l'Anglais.

Sir John, lui non plus, n'avait pas encore commencé sa toilette de nuit.

— J'ai compris, à un signe que vous m'avez fait, que vous aviez quelque chose à me dire, fit sir John, et, vous le voyez, je vous attendais.

— Certainement que j'ai quelque chose à vous dire, répondit Roland en s'étendant joyeusement dans un fauteuil.

— Mon cher hôte, répliqua l'Anglais, je commence à vous connaître; de sorte que, quand je vous vois aussi gai que cela, je suis comme vos paysans, j'ai peur.

— Vous avez entendu ce qu'ils ont dit ?

— C'est-à-dire qu'ils ont raconté une magnifique histoire de fantômes. J'ai un château en Angleterre, où il en revient, des fantômes.

— Vous les avez vus, milord?

— Oui, quand j'étais petit; par malheur, depuis que je suis grand, ils ont disparu.

— C'est comme cela, les fantômes, dit gaiement Roland, ça va, ça vient; quelle chance, hein! que je sois revenu justement à l'heure où il y a des fantômes à la chartreuse de Seillon!

— Oui, fit sir John, c'est bien heureux; seulement, êtes-vous sûr qu'il y en ait?

— Non; mais, après-demain, je saurai à quoi m'en tenir là-dessus.

— Comment cela?

— Je compte passer là-bas la nuit de demain.

— Oh! dit l'Anglais, voulez-vous, moi, que j'aille avec vous?

— Ce serait avec plaisir, milord; mais, par malheur, la chose est impossible.

— Impossible, oh!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon cher hôte.

— Impossible! pourquoi?

— Connaissez-vous les mœurs des fantômes, milord? demanda gravement Roland.

— Non.

— Eh bien, je les connais, moi: les fantômes ne se montrent que dans certaines conditions.

— Expliquez-moi cela.

— Ainsi, par exemple, tenez, milord, en

Italie, en Espagne, pays des plus superstitieux, eh bien, il n'y a pas de fantômes, ou, s'il y en a, dame, dame, c'est tous les dix ans, c'est tous les vingt ans, c'est tous les siècles.

— Et à quoi attribuez-vous cette absence de fantômes?

— Au défaut de brouillards, milord.

— Ah! ah!

— Sans doute; vous comprenez bien : l'atmosphère des fantômes, c'est le brouillard; en Écosse, en Danemark, en Angleterre, pays de brouillards, on regorge de fantômes: on a le spectre du père d'Hamlet, le spectre de Banquo, les ombres des victimes de Richard III. En Italie, vous n'avez qu'un spectre, celui de César; et encore où apparaît-il à Brutus? A Philippes en Macédoine, en Thrace, c'est-à-dire dans le Danemark de la Grèce, dans l'Écosse de l'Orient, où le brouillard a trouvé moyen de rendre Ovide mélancolique à ce point qu'il a intitulé *Tristes* les vers qu'il y a faits. Pourquoi Virgile fait-il apparaître l'ombre d'Anchise à Énée? Parce que Virgile est de Mantoue. Connaissez-vous Mantoue? un pays de marais, une vraie grenouillère, une fabrique de rhumatismes, une atmosphère de vapeurs, par conséquent, un nid de fantômes!

— Allez toujours, je vous écoute.

— Vous avez vu les bords du Rhin ?

— Oui.

— L'Allemagne, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Encore un pays de fées, d'ondines, de sylphes et, par conséquent, de fantômes (qui peut le plus, peut le moins), tout cela à cause du brouillard toujours ; mais, en Italie, en Espagne, où diable voulez-vous que les fantômes se réfugient? Pas la plus petite vapeur. Aussi, si j'étais en Espagne ou en Italie, je ne tenterais même pas l'aventure de demain.

— Tout cela ne me dit point pourquoi vous refusez ma compagnie, insista sir John.

— Attendez donc : je vous ai déjà expliqué comment les fantômes ne se hasardent pas dans certains pays, parce qu'ils n'y trouvent pas certaines conditions atmosphériques; laissez-moi vous expliquer les chances qu'il faut se ménager quand on désire en voir.

— Expliquez ! expliquez ! dit sir John ; en vérité, vous êtes l'homme que j'aime le mieux entendre parler, Roland.

Et sir John s'étendit à son tour dans un fauteuil, s'apprêtant à écouter avec délices les improvisations de cet esprit fantasque, qu'il avait déjà vu sous tant de faces depuis cinq ou six jours à peine qu'il le connaissait.

Roland s'inclina en signe de remercîment.

— Eh bien, voici donc l'affaire, et vous allez comprendre cela, milord : j'ai tant entendu parler fantômes dans ma vie, que je connais ces gaillards-là comme si je les avais faits. Pourquoi les fantômes se montrent-ils?

— Vous me demandez cela? fit sir John.

— Oui, je vous le demande.

— Je vous avoue que, n'ayant pas étudié les fantômes comme vous, je ne saurais vous faire une réponse positive.

— Vous voyez bien! Les fantômes se montrent, mon cher lord, pour faire peur à celui auquel ils apparaissent.

— C'est incontestable.

— Parbleu! s'ils ne font pas peur à celui à qui ils apparaissent, c'est celui à qui ils apparaissent qui leur fait peur : témoin M. de Turenne, dont les fantômes se sont trouvés être des faux monnayeurs. Connaissez-vous cette histoire-là?

— Non.

— Je vous la raconterai un autre jour; ne nous embrouillons pas. Voilà pourquoi, lorsqu'ils se décident à apparaître — ce qui est rare — voilà pourquoi les fantômes choisissent les nuits orageuses, où il fait des éclairs, du tonnerre, du vent : c'est leur mise en scène.

— Je suis forcé d'avouer que tout cela est on ne peut pas plus juste.

— Attendez! il y a certaines secondes où l'homme le plus brave sent un frisson courir dans ses veines; du temps où je n'avais pas un anévrisme, cela m'est arrivé dix fois, quand je voyais briller sur ma tête l'éclair des sabres et gronder à mes oreilles le tonnerre des canons. Il est vrai que, depuis que j'ai un anévrisme, je cours où l'éclair brille, où le tonnerre gronde; mais j'ai une chance : c'est que les fantômes ne sachent pas cela, c'est que les fantômes croient que je puis avoir peur.

— Tandis que c'est impossible, n'est-ce pas? demanda sir John.

— Que voulez-vous! quand, au lieu d'avoir peur de la mort, on croit, à tort ou à raison, avoir un motif de chercher la mort, je ne sais pas de quoi l'on aurait peur; mais, je vous le répète, il est possible que les fantômes, qui savent beaueoup de choses cependant, ne sachent point cela. Seulement, ils savent ceci : c'est que le sentiment de la peur s'augmente ou diminue par la vue et par l'audition des objets extérieurs. Ainsi, par exemple, où les fantômes apparaissent-ils de préférence? dans les lieux obscurs, dans les cimetières, dans les vieux cloîtres, dans les ruines, dans les souterrains, parce que déjà

l'aspect des localités a disposé l'âme à la peur. Après quoi apparaissent-ils? après des bruits de chaînes, des gémissements, des soupirs, parce que tout cela n'a rien de bien récréatif; ils n'ont garde de venir au milieu d'une grande lumière ou après un air de contredanse; non, la peur est un abîme où l'on descend marche à marche, jusqu'à ce que le vertige vous prenne, jusqu'à ce que le pied vous glisse, jusqu'à ce que vous tombiez les yeux fermés jusqu'au fond du précipice. Ainsi, lisez le récit de toutes les apparitions, voici comment les fantômes procèdent : d'abord le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, le vent siffle, les fenêtres et les portes crient, la lampe, s'il y a une lampe dans la chambre de celui à qui ils tiennent à faire peur, la lampe pétille, pâlit et s'éteint; obscurité complète! alors, dans l'obscurité, on entend des plaintes, des gémissements, des bruits de chaînes, enfin la porte s'ouvre et le fantôme apparaît. Je dois dire que toutes les apparitions que j'ai, non pas vues, mais lues, se sont produites dans des circonstances pareilles. Voyons, est-ce bien cela, sir John?

— Parfaitement.

— Et avez-vous jamais vu qu'un fantôme ait apparu à deux personnes à la fois?

— En effet, je ne l'ai jamais ni lu, ni entendu dire.

— C'est tout simple, mon cher lord : à deux, vous comprenez, on n'a pas peur ; la peur, c'est une chose mystérieuse, étrange, indépendante de la volonté, pour laquelle il faut l'isolement, les ténèbres, la solitude. Un fantôme n'est pas plus dangereux qu'un boulet de canon. Eh bien, est-ce qu'un soldat a peur d'un boulet de canon, le jour, quand il est en compagnie de ses camarades, quand il sent les coudes à gauche ? Non, il va droit à la pièce, il est tué ou il tue : c'est ce que ne veulent pas les fantômes ; c'est ce qui fait qu'ils n'apparaissent pas à deux personnes à la fois ; c'est ce qui fait que je veux aller seul à la chartreuse, milord ; votre présence empêcherait le fantôme le plus résolu de paraître. Si je n'ai rien vu, ou si j'ai vu quelque chose qui en vaille la peine, eh bien, ce sera votre tour après demain. Le marché vous convient-il ?

— A merveille ! mais pourquoi n'irais-je pas le premier ?

— Ah ! d'abord, parce que l'idée ne vous en est pas venue, et que c'est bien le moins que j'aie le bénéfice de mon idée ; ensuite, parce que je suis du pays, que j'étais lié avec tous ces bons moines de leur vivant, et qu'il y a dans cette liaison une chance de plus qu'ils m'apparaissent après leur mort ; enfin, parce que, connaissant les localités, s'il faut fuir ou poursuivre,

je me tirerai mieux que vous de l'agression ou de la retraite. Tout cela vous paraît-il juste, mon cher lord?

— On ne peut plus juste, oui; mais, moi, j'irai le lendemain?

— Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, toutes les nuits si vous voulez; ce à quoi je tiens, c'est à la primeur. Maintenant, continua Roland en se levant, c'est entre vous et moi, n'est-ce pas? Pas un mot à qui que ce soit au monde; les fantômes pourraient être prévenus et agir en conséquence. Il ne faut pas nous faire rouler par ces gaillards-là, ce serait trop grotesque.

— Soyez tranquille. Vous prendrez des armes, n'est-ce pas?

— Si je croyais n'avoir affaire qu'à des fantômes, j'irais les deux mains dans les poches, et rien dans les goussets; mais, comme je vous disais tout à l'heure, je me rappelle les faux monnayeurs de M. de Turenne, et je prendrai des pistolets.

— Voulez-vous les miens?

— Non, merci; ceux-là, quoiqu'ils soient bons, j'ai à peu près résolu de ne m'en servir jamais.

Puis, avec un sourire dont il serait impossible de rendre l'amertume :

— Ils me portent malheur, ajouta Roland. Bonne nuit, milord! Il faut que je dorme les poings fermés, cette nuit, pour ne pas avoir envie de dormir demain.

Et, après avoir secoué énergiquement la main de l'Anglais, il sortit de la chambre de celui-ci, et rentra dans la sienne.

Seulement, en rentrant dans la sienne, une chose le frappa : c'est qu'il retrouvait ouverte sa porte, qu'il était sûr d'avoir laissée fermée.

Mais il fut à peine entré, que la vue de sa sœur lui expliqua ce changement.

— Tiens! fit-il moitié étonné, moitié inquiet, c'est toi, Amélie?

— Oui, c'est moi, dit la jeune fille.

Puis, s'approchant de son frère et lui donnant son front à baiser :

— Tn n'iras pas, dit-elle d'un ton suppliant, n'est-ce pas, mon ami?

— Où cela? demanda Roland.

— A la chartreuse.

— Bon! et qui t'a dit que j'y allais?

— Oh! lorsque l'on te connaît, comme c'est difficile à deviner!

— Et pourquoi veux-tu que je n'aille pas à la chartreuse?

— Je crains qu'il ne t'arrive un malheur.

— Ah çà! tu crois donc aux fantômes, toi?

dit Roland en fixant son regard sur celui d'Amélie.

Amélie baissa les yeux, et Roland sentit la main de sa sœur trembler dans la sienne.

— Voyons, dit Roland, Amélie, celle qu'autrefois j'ai connue du moins, la fille du général de Montrevel, la sœur de Roland, est trop intelligente pour subir des terreurs vulgaires; il est impossible que tu croies à ces contes d'apparitions, de chaînes, de flammes, de spectres, de fantômes.

— Si j'y croyais, mon ami, mes craintes seraient moins grandes : si les fantômes existent, ce sont des âmes dépouillées de leur corps, et, par conséqnent, qui ne peuvent sortir du tombeau avec les haines de la matière; or, pourquoi un fantôme te haïrait-il, toi, Roland, qui n'as jamais fait de mal à personne?

—Bon ! tu oublies ceux que j'ai tués à l'armée ou en duel.

Amélie secoua la tête.

— Je ne crains pas ceux-là.

— Que crains-tu donc, alors?

La jeune fille leva sur Roland ses beaux yeux tout mouillés de larmes, et, se jetant dans les bras de son frère :

— Je ne sais, dit-elle, Roland; mais, que veux-tu! je crains!

Le jeune homme, par une légère violence, releva la tête qu'Amélie cachait dans sa poitrine, et, baisant doucement et tendrement ses longues paupières:

— Tu ne crois pas que ce soient des fantômes que j'aurai demain à combattre, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Mon frère, ne va pas à la chartreuse! insista Amélie d'un ton suppliant, en éludant la question.

— C'est notre mère qui t'a chargée de me demander cela : avoue-le, Amélie.

— Oh ! mon frère, non, ma mère ne m'en a pas dit un mot; c'est moi qui ai deviné que tu voulais y aller.

— Eh bien, si je voulais y aller, Amélie, dit Roland d'un ton ferme, tu dois savoir une chose, c'est que j'irais.

— Même si je t'en prie à mains jointes, mon frère? dit Amélie avec un accent presque douloureux, même si je t'en prie à genoux?

Et elle se laissa glisser aux pieds de son frère.

— Oh ! femmes! femmes! murmura Roland, inexplicables créatures dont les paroles sont un mystère, dont la bouche ne dit jamais les secrets du cœur, qui pleurent, qui prient, qui tremblent, pourquoi? Dieu le sait! mais nous autres

hommes, jamais! J'irai, Amélie, parce que j'ai résolu d'y aller, et que, quand j'ai pris une fois une résolution, nulle puissance au monde n'a le pouvoir de m'en faire changer. Maintenant, embrasse-moi, ne crains rien, et je te dirai tout bas un grand secret.

Amélie releva la tête, fixant sur Roland un regard à la fois interrogateur et désespéré.

— J'ai reconnu depuis plus d'un an, répondit le jeune homme, que j'ai le malheur de ne pouvoir mourir; rassure-toi donc et sois tranquille.

Roland prononça ces paroles d'un ton si douloureux, qu'Amélie, qui jusque-là était parvenue à retenir ses larmes, rentra chez elle en éclatant en sanglots.

Le jeune officier, après s'être assuré que sa sœur avait refermé sa porte, referma la sienne en murmurant :

— Nous verrons bien qui se lassera enfin, de moi ou de la destinée.

---

## V

— Le fantôme. —

Le lendemain, à l'heure à peu près à laquelle nous venons de quitter Roland, le jeune officier, après s'être assuré que tout le monde était couché au château des Noires-Fontaines, entr'ouvrit doucement sa porte, descendit l'escalier en retenant sa respiration, gagna le vestibule, tira sans bruit les verrous de la porte d'entrée, descendit le perron, se retourna pour s'assurer que tout était bien tranquille, et, rassuré par l'obscurité des fenêtres, il attaqua bravement la grille.

La grille, dont les gonds avaient, selon toute probabilité, été huilés dans la journée, tourna sans faire entendre le moindre grincement, et se referma comme elle s'était ouverte, après avoir donné passage à Roland, qui s'avança rapidement alors dans la direction du chemin de Pont-d'Ain à Bourg.

A peine eut-il fait cent pas, que la cloche de Saint-Just tinta un coup : celle de Montagnat lui répondit comme un écho de bronze; dix heures et demie sonnaient.

Au pas dont marchait le jeune homme, il lui fallait à peine vingt minutes pour atteindre la chartreuse de Seillon, surtout, si, au lieu de contourner le bois, il prenait le sentier qui conduisait droit au monastère.

Roland était trop familiarisé depuis sa jeunesse avec les moindres laies de la forêt de Seillon pour allonger inutilement son chemin de dix minutes. Il prit donc sans hésiter à travers bois, et, au bout de cinq minutes, il reparut de l'autre côté de la forêt.

Arrivé là, il n'avait plus à traverser qu'un bout de plaine pour être arrivé au mur du verger du cloître.

Ce fut l'affaire de cinq autres minutes à peine.

Au pied du mur, il s'arrêta, mais ce fut pour quelques secondes.

Il dégrafa son manteau, le roula en tampon et le jeta par-dessus le mur.

Son manteau ôté, il resta avec une redingote de velours, une culotte de peau blanche et des bottes à retroussis.

La redingote était serrée autour du corps par une ceinture dans laquelle étaient passés deux pistolets.

Un chapeau à larges bords couvrait son visage et le voilait d'ombre.

Avec la même rapidité qu'il s'était débarrassé

du vêtement qui pouvait le gêner pour franchir le mur, il se mit à l'escalader.

Son pied chercha une jointure qu'il n'eut pas de peine à trouver; il s'élança, saisit la crête du chaperon, et retomba de l'autre côté sans avoir même touché le faîte de ce mur, par-dessus lequel il avait bondi.

Il ramassa son manteau, le rejeta sur ses épaules, l'agrafa de nouveau, et, à travers le verger, gagna à grands pas une petite porte qui servait de communication entre le verger et le cloître.

Comme il franchissait le seuil de cette petite porte, onze heures sonnaient.

Roland s'arrêta, compta les coups, fit lentement le tour du cloître, regardant et écoutant.

Il ne vit rien, et n'entendit pas le moindre bruit.

Le monastère offrait l'image et de la désolation et de la solitude; toutes les portes étaient ouvertes : celles des cellules, celle de la chapelle, celle du réfectoire.

Dans le réfectoire, immense pièce où les tables étaient encore dressées, Roland vit voleter cinq ou six chauves-souris; une chouette effrayée s'échappa par une fenêtre brisée, se percha sur un arbre à quelques pas de là et fit entendre son cri funèbre.

— Bon ! dit tout haut Roland, je crois que c'est ici que je dois établir mon quartier général ; chauves-souris et chouettes sont l'avant-garde des fantômes.

Le son de cette voix humaine, s'élevant du milieu de cette solitude, de ces ténèbres et de cette désolation, avait quelque chose d'insolite et de lugubre qui eût fait frissonner celui-là même qui venait de parler, si Roland, comme il l'avait dit lui-même, n'avait pas eu une âme inaccessible à la peur.

Il chercha un point d'où il pût du regard embrasser toute la salle : une table isolée, placée sur une espèce d'estrade, à l'une des extrémités du réfectoire, et qui avait sans doute servi au supérieur du couvent, soit pour faire une lecture pieuse pendant le repas, soit pour prendre son repas séparé des autres frères, lui parut un lieu d'observation réunissant tous les avantages qu'il pouvait désirer.

Appuyé au mur, il ne pouvait être surpris par derrière, et, de là, son regard, lorsqu'il serait habitué aux ténèbres, dominerait tous les points de la salle.

Il chercha un siége quelconque et trouva renversé, à trois pas de la table, l'escabeau qui avait dû être celui du convive ou du lecteur isolé.

Il s'assit devant la table, détacha son manteau

pour avoir toute liberté dans ses mouvements, prit ses pistolets à sa ceinture, en disposa un devant lui, et, frappant trois coups sur la table avec la crosse de l'autre :

— La séance est ouverte, dit-il à haute voix, les fantômes peuvent venir.

Ceux qui, la nuit, traversant à deux des cimetières ou des églises, ont quelquefois éprouvé, sans s'en rendre compte, ce suprême besoin de parler bas et religieusement, qui s'attache à certaines localités, ceux-là seuls comprendront quelle étrange impression eût produite, sur celui qui l'eût entendue, cette voix railleuse et saccadée troublant la solitude et les ténèbres.

Elle vibra un instant dans l'obscurité, qu'elle fit en quelque sorte tressaillir ; puis elle s'éteignit et mourut sans écho, s'échappant à la fois par toutes ces ouvertures que les ailes du temps avaient faites sur son passage.

Comme il s'y était attendu, les yeux de Roland s'étaient habitués aux ténèbres, et maintenant, grâce à la pâle lumière de la lune, qui venait de se lever, et qui pénétrait dans le réfectoire en longs rayons blanchâtres, par les fenêtres brisées, il pouvait voir distinctement d'un bout à l'autre de l'immense chambre.

Quoique évidemment, à l'intérieur comme à l'extérieur, Roland fût sans crainte, il n'était pas

sans défiance, et son oreille percevait les moindres bruits.

Il entendit sonner la demie.

Malgré lui, le timbre le fit tressaillir ; il venait de l'église même du couvent.

Comment, dans cette ruine où tout était mort, l'horloge, cette pulsation du temps, était-elle demeurée vivante?

— Oh! oh! dit Roland, voilà qui m'indique que je verrai quelque chose.

Ces paroles furent presque un aparté; la majesté des lieux et du silence agissait sur ce cœur pétri d'un bronze aussi dur que celui qui venait de lui envoyer cet appel du temps contre l'éternité.

Les minutes s'écoulèrent les unes après les autres; sans doute un nuage passait entre la lune et la terre, car il semblait à Roland que les ténèbres s'épaississaient.

Puis il lui semblait, à mesure que minuit s'approchait, entendre mille bruits à peine perceptibles, confus et différents, qui, sans doute, venaient de ce monde nocturne qui s'éveille quand l'autre s'endort.

La nature n'a pas voulu qu'il y eût suspension dans la vie, même pour le repos; elle a fait son univers nocturne comme elle a fait son monde du jour, depuis le moustique bourdonnant au chevet

du dormeur, jusqu'au lion rôdant autour du douar de l'Arabe.

Mais, Roland, veilleur des camps, sentinelle perdue dans le désert, Roland chasseur, Roland soldat, connaissait tous ces bruits ; ces bruits ne le troublaient donc pas, lorsque, tout à coup, à ces bruits vint se mêler de nouveau le timbre de l'horloge vibrant pour la seconde fois au-dessus de sa tête.

Cette fois, c'était minuit; il compta les douze coups les uns après les autres.

Le dernier se fit entendre, frissonna dans l'air comme un oiseau aux ailes de bronze, puis s'éteignit lentement, tristement, douloureusement.

En même temps, il sembla au jeune homme qu'il entendait une plainte.

Roland tendit l'oreille du côté d'où venait le bruit.

La plainte se fit entendre plus rapprochée.

Il se leva, mais les mains appuyées sur la table et ayant sous la paume de chacune de ses mains la crosse d'un pistolet. Un frôlement pareil à celui d'un drap ou d'une robe qui traînerait sur l'herbe, se fit entendre à sa gauche, à dix pas de lui.

Il se redressa comme mû par un ressort.

Au même moment, une ombre apparut au seuil de la salle immense. Cette ombre ressemblait à

une de ces vieilles statues couchées sur les sépulcres; elle était enveloppée d'une immense linceul qui traînait derrière elle.

Roland douta un instant de lui-même. La préoccupation de son esprit lui faisait-elle voir ce qui n'était pas? était-il la dupe de ses sens, le jouet de ces hallucinations que la médecine constate, mais ne peut expliquer?

Une plainte poussée par le fantôme fit évanouir ses doutes.

— Ah! par ma foi! dit-il en éclatant de rire, à nous deux, ami spectre!

Le spectre s'arrêta et étendit la main vers le jeune officier.

— Roland! Roland, dit le spectre d'une voix sourde, ce serait une pitié que de ne pas poursuivre les morts dans le tombeau où tu les as fait descendre.

Et le spectre continua son chemin sans hâter le pas.

Roland, un instant étonné, descendit de son estrade et se mit résolûment à la poursuite du fantôme.

Le chemin était difficile, encombré qu'il se présentait de pierres, de bancs mis en travers, de tables renversées.

Et cependant on eût dit qu'à travers tous ces obstacles un sentier invisible était tracé pour le

spectre, qui marchait du même pas sans que rien l'arrêtât.

Chaque fois qu'il passait devant une fenêtre, la lumière extérieure, si faible qu'elle fût, se réfléchissait sur le linceul, et le fantôme dessinait ses contours, qui, la fenêtre franchie, se perdaient dans l'obscurité pour reparaître bientôt et se reperdre encore.

Roland, l'œil fixé sur celui qu'il poursuivait, craignant de le perdre de vue s'il en détachait un instant son regard, ne pouvait interroger du regard ce chemin qui semblait si facile au spectre et si hérissé d'obstacles pour lui.

A chaque pas, il trébuchait ; le fantôme gagnait sur lui.

Le fantôme arriva près de la porte opposée à celle par laquelle il était entré. Roland vit s'ouvrir l'entrée d'un corridor obscur ; il comprit que l'ombre allait lui échapper.

— Homme ou spectre, voleur ou moine, dit-il, arrête, ou je fais feu !

— On ne tue pas deux fois le même corps, et la mort, tu le sais bien, continua le fantôme d'une voix sourde, n'a pas de prise sur les âmes.

— Qui es-tu donc ? demanda Roland.

— Je suis le spectre de celui que tu as violemment arraché de ce monde.

Le jeune officier éclata de rire, de son rire strident et nerveux rendu plus effrayant encore dans les ténèbres.

— Par ma foi, dit-il, si tu n'as pas d'autre indication à me donner, je ne prendrai pas même la peine de chercher, je t'en préviens.

— Rappelle-toi la fontaine de Vaucluse, dit le fantôme avec un accent si faible, que cette phrase sembla sortir de sa bouche plutôt comme un soupir que comme des paroles articulées.

Un instant, Roland sentit, non pas son cœur faiblir, mais la sueur perler à son front ; par une réaction sur lui-même, il reprit sa force, et, d'une voix menaçante :

— Une dernière fois, apparition ou réalité, cria-t-il, je te préviens que, si tu ne m'attends pas, je fais feu !

Le spectre fut sourd et continua son chemin.

Roland s'arrêta une seconde pour viser : le spectre était à dix pas de lui : Roland avait la main sûre, c'était lui-même qui avait glissé la balle dans le pistolet, un instant auparavant; il venait de passer la baguette dans les canons pour s'assurer qu'ils étaient chargés.

Au moment où le spectre se dessinait de toute sa hauteur, blanc, sur la voûte sombre du corridor, Roland fit feu.

La flamme illumina comme un éclair le cor-

ridor, dans lequel continua de s'enfoncer le spectre, sans hâter ni ralentir le pas.

Puis tout rentra dans une obscurité d'autant plus profonde que la lumière avait été plus vive.

Le spectre avait disparu sous l'arcade sombre.

Roland s'y élança à sa poursuite, tout en faisant passer son second pistolet de sa main gauche dans sa main droite.

Mais, si court qu'eût été le temps d'arrêt, le fantôme avait gagné du chemin; Roland le vit au bout du corridor, se dessinant cette fois en vigueur sur l'atmosphère grise de la nuit.

Il doubla le pas et arriva à l'extrémité du corridor au moment où le spectre disparaissait derrière la porte de la citerne.

Roland redoubla de vitesse; arrivé sur le seuil de la porte, il lui sembla que le spectre s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

Cependant tout le torse était encore visible.

— Fusses-tu le démon, dit Roland, je te rejoindrai.

Et il lâcha son second coup de pistolet, qui emplit de flamme et de fumée le caveau dans lequel s'était englouti le spectre.

Quand la fumée fut dissipée, Roland chercha vainement; il était seul.

Roland se précipita dans le caveau en hurlant de rage; il sonda les murs de la crosse de ses

pistolets, il frappa le sol du pied : partout le sol et la pierre rendirent ce son mat des objets solides.

Il essaya de percer l'osbcurité du regard ; mais c'était chose impossible : le peu de lumière que laissait filtrer la lune s'arrêtait aux premières marches de la citerne.

— Oh ! s'écria Roland, une torche ! une torche !

Personne ne lui répondit ; le seul bruit qui se fit entendre était le murmure de la source coulant à trois pas de lui.

Il vit qu'une plus longue recherche serait inutile, sortit du caveau, tira de sa poche une poire à poudre, deux balles tout enveloppées dans du papier, et rechargea vivement ses pistolets.

Puis il reprit le chemin qu'il venait de suivre, retrouva le couloir sombre, au bout du couloir le réfectoire immense, et alla reprendre, à l'extrémité de la salle muette, la place qu'il avait quittée pour suivre le fantôme.

Là, il attendit.

Mais les heures de la nuit sonnèrent successivement jusqu'à ce qu'elles devinssent les heures matinales et que les premiers rayons du jour teignissent de leurs tons blafards les murailles du cloître.

— Allons, murmura Roland, c'est fini pour

cette nuit; peut-être une autre fois serai-je plus heureux.

Vingt minutes après, il rentrait au château des Noires-Fontaines.

---

# V

## — Perquisition. —

Deux personnes attendaient le retour de Roland, l'une avec angoisse, l'autre avec impatience.

Ces deux personnes étaient Amélie et sir John.

Ni l'une ni l'autre n'avaient dormi une seconde.

Amélie ne manifesta son angoisse que par le bruit de sa porte, qui se refermait au fur et à mesure que Roland montait l'escalier. Roland avait entendu ce bruit. Il n'eut point le courage de passer à deux pas de sa sœur sans la rassurer.

— Sois tranquille, Amélie, c'est-moi ! dit-il.

Il ne pouvait point se figurer que sa sœur craignît pour un autre que lui.

Amélie s'élança hors de sa chambre avec son peignoir de nuit.

Il était facile de voir, à la pâleur de son teint, au cercle de bistre s'étendant jusqu'à la moitié de sa joue, qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Il ne t'est rien arrivé, Roland? s'écria-t-elle en serrant son frère dans ses bras et en le tâtant avec inquiétude.

— Rien.

— Ni à toi ni à personne?

— Ni à moi ni à personne.

— Et tu n'as rien vu?

— Je ne dis pas cela, fit Roland.

— Qu'as-tu vu, mon Dieu?

— Je te raconterai cela plus tard; en attendant, tant tués que blessés, il n'y a personne de mort.

— Ah! je respire.

— Maintenant, si j'ai un conseil à te donner, petite sœur, c'est d'aller te mettre gentiment dans ton lit et de dormir, si tu peux, jusqu'à l'heure du déjeuner. J'en vais faire autant, et je te promets que l'on n'aura pas besoin de me bercer pour m'endormir: bonne nuit ou plutôt bon matin!

Roland embrassa tendrement sa sœur; et, en affectant de siffloter insoucieusement un air

de chasse, il monta l'escalier du second étage.

Sir John l'attendait franchement dans le corridor.

Il alla droit au jeune homme.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Eh bien, je n'ai point fait complétement buisson creux.

— Vous avez vu un fantôme?

— J'ai vu quelque chose, du moins, qui y ressemblait beaucoup.

— Vous allez me raconter cela.

— Oui, je comprends, vous ne dormiriez pas ou vous dormiriez mal; voici en deux mots la chose telle qu'elle s'est passée...

Et Roland fit un récit exact et circonstancié de l'aventure de la nuit.

— Bon! dit sir John quand Roland eut achevé; j'espère que vous en avez laissé pour moi?

— J'ai même peur, dit Roland, de vous avoir laissé le plus dur.

Puis, comme sir John insistait, revenant sur chaque détail, se faisant indiquer la disposition des localités :

— Écoutez, dit Roland; aujourd'hui, après déjeuner, nous irons faire à la chartreuse une visite de jour, ce qui ne vous empêchera point d'y faire votre station de nuit; au contraire, la

visite de jour vous servira à étudier les localités. Seulement, ne dites rien à personne.

— Oh ! fit sir John, ai-je donc l'air d'un bavard?

— Non, c'est vrai, dit Roland en riant ; ce n'est pas vous, milord, qui êtes un bavard, c'est moi qui suis un niais.

Et il rentra dans sa chambre.

Après le déjeuner, les deux hommes descendirent les pentes du jardin comme pour aller faire une promenade aux bords de la Ressousse; puis ils appuyèrent à gauche, remontèrent au bout de quatre cents pas, gagnèrent la grande route, traversèrent le bois et se trouvèrent au pied du mur de la chartreuse, à l'endroit même où la veille Roland l'avait escaladé.

— Milord, dit Roland, voici le chemin.

— Eh bien, fit sir John, prenons-le.

Et lentement, mais avec une admirable force de poignet qui indiquait un homme possédant à fond sa gymnastique, l'Anglais saisit le chaperon du mur, s'assit sur le faîte et se laissa retomber de l'autre côté.

Roland le suivit avec la prestesse d'un homme qui n'en était point à son coup d'essai.

Tous deux se trouvèrent de l'autre côté.

L'abandon était encore plus visible le jour que la nuit.

L'herbe avait poussé partout dans les allées et montait jusqu'aux genoux; les espaliers étaient envahis par des vignes devenues si épaisses, que le raisin n'y pouvait mûrir sous l'ombre des feuilles ; en plusieurs endroits, le mur était dégradé, et le lierre, ce parasite bien plus que cet ami des ruines, commençait à s'étendre de tous côtés.

Quant aux arbres en plein vent, pruniers, pêchers, abricotiers, ils avaient poussé avec la liberté des hêtres et des chênes de la forêt, dont ils semblaient envier la hauteur et l'épaisseur, et la séve, tout entière absorbée par les branches aux jets multiples et vigoureux, ne donnait que des fruits rares et mal venus.

Deux ou trois fois, au mouvement des longues sir John et Roland herbes agitées devant eux, devinèrent que la couleuvre, cette hôtesse rampante de la solitude, avait établi là son domicile et fuyait tout étonnée qu'on la dérangeât.

Roland conduisit son ami droit à la porte donnant du verger dans le cloître; mais, avant d'entrer dans le cloître, il jeta les yeux sur le cadran de l'horloge; l'horloge, qui marchait la nuit, était arrêtée le jour.

Du cloître, il passa dans le réfectoire. Là, le jour lui révéla sous leur véritable aspect les

objets que l'obscurité avait revêtus des formes fantastiquesde la nuit.

Roland montra à sir John l'escabeau renversé, la table rayée sous les batteries des pistolets, la porte par laquelle était entré le fantôme.

Il suivit, avec l'Anglais, le chemin qu'il avait suivi à la piste du fantôme ; il reconnut les obstacles qni l'avaient arrêté, mais qui étaient faciles à franchir pour quelqu'un qui d'avance aurait pris connaissance de la localité.

Arrivé à l'endroit où il avait fait feu, il retrouva les bourres, mais il chercha inutilement la balle.

Par la disposition du corridor, fuyant en biais, il était cependant impossible, si la balle n'avait pas laissé de traces sur la muraille, qu'elle n'eût point atteint le fantôme.

Et cependant, si le fantôme avait été atteint et présentait un corps solide, comment se faisait-il que ce corps fût resté debout ? comment, au moins, n'avait-il point été blessé ? et comment, ayant été blessé, ne trouvait-on sur le sol aucune trace de sang ?

Or, il n'y avait ni trace de sang ni trace de balle.

Lord Tanlay n'était pas loin d'admettre que son ami eût eu affaire à un spectre véritable.

— On est venu depuis moi, dit Roland, et l'on a ramassé la balle.

— Mais, si vous avez tiré sur un homme, comment la balle n'est-elle pas entrée?

— Oh! c'est bien simple, l'homme avait une cotte de maille sous son linceul.

C'était possible : cependant, sir John secoua la tête en signe de doute; il aimait mieux croire à un événement surnaturel, cela le fatiguait moins.

L'officier et lui continuèrent leur investigation.

On arriva au bout du corridor et l'on se trouva à l'autre extrémité du verger.

C'était là que Roland avait revu son spectre, un instant disparu sous la voûte sombre.

Il alla droit à la citerne; il semblait suivre encore le fantôme, tant il hésitait peu.

Là, il comprit l'obscurité de la nuit devenue plus intense encore par l'absence de tout reflet extérieur : à peine y voyait-on pendant le jour.

Roland tira de dessous son manteau deux torches d'un pied de long, prit un briquet, y alluma de l'amadou, et à l'amadou une allumette.

Les deux torches flambèrent.

Il s'agissait de découvrir le passage par où le fantôme avait disparu.

Roland et sir John approchèrent les torches du sol.

La citerne était pavée de grandes dalles de liais qui semblaient parfaitement jointes les unes aux autres.

Roland cherchait sa seconde balle avec autant de persistance qu'il avait cherché la première. Une pierre se trouvait sous ses pieds, il repoussa la pierre et aperçut un anneau scellé dans une des dalles.

Sans rien dire, Roland passa sa main dans l'anneau, s'arc-bouta sur ses pieds et tira à lui.

La dalle tourna sur son pivot avec une facilité qui indiquait qu'elle opérait souvent la même manœuvre.

En tournant, elle découvrit l'entrée du souterrain.

— Ah ! fit Roland, voici le passage de mon spectre.

Et il descendit dans l'ouverture béante.

Sir John le suivit.

Ils firent le même trajet qu'avait fait Morgan lorsqu'il était revenu rendre compte de son expédition ; au bout du souterrain, ils trouvèrent la grille donnant sur les caveaux funéraires.

Roland secoua la grille ; la grille n'était point fermée, elle céda.

Ils traversèrent le cimetière souterrain et

atteignirent l'autre grille; comme la première, elle était ouverte.

Roland marchant toujours le premier, ils montèrent quelques marches et se trouvèrent dans le chœur de la chapelle, où s'était passée la scène que nous avons racontée entre Morgan et les compagnons de Jéhu.

Seulement, les stalles étaient vides, le chœur était solitaire, et l'autel, dégradé par l'abandon du culte, n'avait plus ni ses cierges flamboyants, ni sa nappe sainte.

Il était évident pour Roland que là avait abouti la course du faux fantôme que sir John s'obstinait à croire véritable.

Mais, que le fantôme fût vrai ou faux, sir John avouait que c'était là en effet que sa course avait dû aboutir.

Il réfléchit un instant; puis, après cet instant de réflexion :

— Eh bien, dit l'Anglais, puisque c'est à mon tour à veiller ce soir, puisque j'ai le droit de choisir la place où je veillerai, je veillerai là, dit-il.

Et il montra une espèce de table formée au milieu du chœur par le pied de chêne qui supportait autrefois l'aigle du lutrin.

— En effet, dit Roland avec la même insouciance que s'il se fût agi de lui-même, vous ne

serez pas mal là ; seulement, comme ce soir vous pourriez trouver la pierre scellée et les deux grilles fermées, nous allons chercher une issue qui vous conduise directement ici.

Au bout de cinq minutes, l'issue était trouvée.

La porte d'une ancienne sacristie s'ouvrait sur le chœur, et, de cette sacristie, une fenêtre dégradée donnait passage dans la forêt.

Les deux hommes sortirent par la fenêtre et se trouvèrent dans le plus épais du bois, juste à vingt pas de l'endroit où ils avaient tué le sanglier.

— Voilà notre affaire, dit Roland ; seulement, mon cher lord, comme vous ne vous retrouveriez pas de nuit dans cette forêt où l'on a déjà assez de mal à se retrouver de jour, je vous accompagnerai jusqu'ici.

— Oui ; mais, moi entré, vous vous retirerez aussitôt, dit l'Anglais ; je me souviens de ce que vous m'avez dit touchant la susceptibilité des fantômes : vous sachant à quelques pas de moi, ils pourraient hésiter à apparaître, et, puisque vous en avez vu un, je veux aussi en voir un au moins.

— Je me retirerai, répondit Roland, soyez tranquille ; seulement, ajouta-t-il en riant, je n'ai qu'une peur.

— Laquelle ?

— C'est qu'en votre qualité d'Anglais et d'hérétique, ils ne soient mal à l'aise avec vous.

— Oh! dit sir John gravement, quel malheur que je n'aie pas le temps d'abjurer d'ici à ce soir!

Les deux amis avaient vu tout ce qu'ils avaient à voir : en conséquence, ils revinrent au château.

Personne, pas même Amélie, n'avait paru soupçonner dans leur promenade autre chose qu'une promenade ordinaire.

La journée se passa donc sans questions et même sans inquiétudes apparentes : d'ailleurs, au retour des deux amis, elle était déjà bien avancée.

On se mit à table, et, à la grande joie d'Édouard, on projeta une nouvelle chasse.

Cette chasse fit les frais de la conversation pendant le dîner et pendant une partie de la soirée.

A dix heures, comme d'habitude, chacun était rentré dans sa chambre; seulement, Roland était dans celle de sir John.

La différence des caractères éclatait visiblement dans les préparatifs : Roland avait fait les siens joyeusement, comme pour une partie de plaisir; sir John faisait les siens gravement, comme pour un duel.

Les pistolets furent chargés avec le plus grand soin et passés à la ceinture de l'Anglais, et, au lieu d'un manteau qui pouvait gêner ses mouvements, ce fut une grande redingote à collet qu'il endossa par-dessus son habit.

A dix heures et demie, tous deux sortirent avec les mêmes précautions que Roland avait prises pour lui tout seul.

A onze heures moins cinq minutes, ils étaient au pied de la fenêtre dégradée, mais à laquelle des pierres tombées de la voûte pouvaient servir de marchepied.

Là, ils devaient, selon leurs conventions, se séparer.

Sir John rappela ces conventions à Roland.

— Oui, dit le jeune homme, avec moi, milord, une fois pour toutes, ce qui est convenu est convenu ; seulement, à mon tour, une recommandation.

— Laquelle ?

— Je n'ai pas retrouvé les balles parce que l'on est venu les enlever ; on est venu les enlever pour que je ne visse pas l'empreinte qu'elles avaient conservée sans doute.

— Et, dans votre opinion, quelle empreinte eussent-elle conservée ?

— Celle des chaînons d'une cotte de mailles ; mon fantôme était un homme cuirassé.

— Tant pis, dit sir John, j'aimais fort le fantôme, moi.

Puis, après un moment de silence où un soupir de l'Anglais exprimait son regret profond d'être forcé de renoncer au spectre :

— Et votre recommandation ? dit-il.

— Tirez au visage.

L'Anglais fit un signe d'assentiment, serra la main du jeune officier, escalada les pierres, entra dans la sacristie et disparut.

— Bonne nuit ! lui cria Roland.

Et, avec cette insouciance du danger qu'en général un soldat a pour lui-même et pour ses compagnons, Roland, comme il l'avait promis à sir John, reprit le chemin du château des Noires-Fontaines.

---

## VIII

— Le jugement. —

Le lendemain, Roland, qui n'était parvenu à

s'endormir que vers deux heures du matin, s'éveilla à sept heures.

En s'éveillant, il réunit ses souvenirs épars, se rappela ce qui s'était passé, la veille, entre lui et sir John et s'étonna qu'à son retour l'Anglais ne l'eût point éveillé.

Il s'habilla vivement et alla, au risque de le réveiller au milieu de son premier sommeil, frapper à la porte de la chambre de sir John.

Mais sir John ne répondit point.

Roland frappa plus fort.

Même silence.

Cette fois, un peu d'inquiétude se mêlait à la curiosité de Roland.

La clef était en dehors; le jeune officier ouvrit la porte et plongea dans la chambre un regard rapide.

Sir John n'était point dans la chambre, sir John n'était point rentré.

Le lit était intact.

Qu'était-il donc arrivé?

Il n'y avait pas un instant à perdre, et, avec la rapidité de résolution que nous connaissons à Roland, on devine qu'il ne perdit pas un instant.

Il s'élança dans sa chambre, acheva de s'habiller, mit son couteau de chasse à sa ceinture, son fusil en bandoulière, et sortit.

Personne n'était encore éveillé, sinon la femme de chambre.

Roland la rencontra sur l'escalier.

— Vous direz à madame de Montrevel, dit-il, que je suis sorti pour faire un tour dans la forêt de Seillon avec mon fusil; qu'on ne soit pas inquiet si milord et moi ne rentrions pas précisément à l'heure du déjeuner.

Et Roland s'élança rapidement hors du château.

Dix minutes après, il était près de la fenêtre où, la veille, à onze heures du soir, il avait quitté lord Tanlay.

Il écouta : on n'entendait aucun bruit à l'intérieur; à l'extérieur seulement, l'oreille d'un chasseur pouvait reconnaître toutes ces rumeurs matinales que fait le gibier dans les bois.

Roland escalada la fenêtre avec son agilité ordinaire et s'élança de la sacristie dans le chœur.

Un regard lui suffit pour s'assurer que non-seulement le chœur, mais le vaisseau entier de la petite chapelle, était vide.

Les fantômes avaient-ils fait suivre à l'Anglais le chemin opposé à celui qu'il avait suivi lui-même?

C'était possible.

Roland passa rapidement derrière l'autel,

gagna la grille des caveaux ; la grille était ouverte.

Il s'engagea dans le cimetière souterrain.

L'obscurité l'empêchait de voir dans ses profondeurs. Il appela à trois reprises sir John; personne ne lui répondit.

Il gagna l'autre grille donnant dans le souterrain ; elle était ouverte comme la première.

Il s'engagea dans le passage voûté.

Seulement, là, comme il lui eût été impossible, au milieu des ténèbres, de se servir de son fusil, il le passa en bandoulière et mit le couteau de chasse à la main.

En tâtonnant, il s'enfonça toujours davantage sans rencontrer personne ; et, au fur et à mesure qu'il allait en avant, l'obscurité redoublait, ce qui indiquait que la dalle de la citerne était fermée.

Il arriva ainsi à la première marche de l'escalier, monta jusqu'à ce qu'il touchât la dalle tournante avec sa tête, fit un effort, la dalle tourna.

Roland revit le jour.

Il s'élança dans la citerne.

La porte qui donnait sur le verger était ouverte ; Roland sortit par cette porte, traversa la partie du verger qui se trouvait entre la citerne et le corridor, à l'autre extrémité duquel il avait fait feu sur son fantôme.

Il traversa le corridor et se trouva dans le réfectoire.

Le réfectoire était vide.

Comme il avait fait dans le souterrain funèbre, Roland appela trois fois sir John.

L'écho étonné, qui semblait avoir désappris les sons de la parole humaine, lui répondit seul en balbutiant.

Il n'était point probable que sir John fût venu de ce côté ; il fallait retourner au point de départ.

Roland repassa par le même chemin et se retrouva dans le chœur de la chapelle.

C'était là que sir John avait dû passer la nuit, c'était là qu'on devait retrouver sa trace.

Roland s'avança dans le chœur.

A peine y fut-il, qu'un cri s'échappa de sa poitrine.

Une large tache de sang s'étendait à ses pieds et tachait les dalles du chœur.

De l'autre côté du chœur, à quatre pas de celle qui rougissait le marbre à ses pieds, il y avait une seconde tache non moins large, non moins rouge, non moins récente, et qui semblait faire le pendant de la première.

Une de ces taches était à droite, l'autre à gauche de cette espèce de piédestal destiné, comme nous avons dit, à soutenir l'aigle du lutrin,

piédestal devant lequel milord avait dit qu'il établirait son domicile.

Roland s'approcha du piédestal; le piédestal était ruisselant de sang.

C'était là évidemment que le drame s'était passé.

Le drame, s'il fallait en croire les traces qu'il avait laissées, le drame avait été terrible.

Roland, en sa double qualité de chasseur et de soldat, devait être un habile chercheur de piste.

Il avait pu calculer ce qu'a répandu de sang un homme mort, ou ce qu'en répand un homme blessé.

Cette nuit avait vu tomber trois hommes morts ou blessés.

Maintenant, quelles étaient les probabilités?

Les deux taches de sang du chœur, celle de droite et celle de gauche, étaient probablement le sang de deux des antagonistes de sir John.

Le sang du piédestal était probablement le sien.

Attaqué de deux côtés, à droite et à gauche, il avait fait feu des deux mains et avait tué ou blessé un homme de chaque coup.

De là les deux taches de sang qui rougissaient le pavé.

Attaqué à son tour lui-même, il avait été frappé

près du piédestal, et sur le piédestal son sang avait rejailli.

Au bout de cinq secondes d'examen, Roland était aussi sûr de ce que nous venons de dire, que s'il avait vu la lutte de ses propres yeux.

Maintenant, qu'avait-on fait des deux autres corps et du corps de sir John?

Ce qu'on avait fait des deux autres corps, Roland s'en inquiétait assez peu.

Mais il tenait fort à savoir ce qu'était devenu celui de sir John.

Une trace de sang partait du piédestal et allait jusqu'à la porte.

Le corps de sir John avait été porté dehors.

Roland secoua la porte massive; elle n'était fermée qu'au pêne.

Sous son premier effort elle s'ouvrit : de l'autre côté du seuil, il retrouva les traces de sang.

Puis, à travers les broussailles, le chemin qu'avaient suivi les gens qui emportaient le corps.

Les branches brisées, les herbes foulées, conduisirent Roland jusqu'à la lisière de la forêt donnant sur le chemin de Pont-d'Ain à Bourg.

Là, vivant ou mort, le corps semblait avoir été déposé le long du talus du fossé.

Après quoi, plus rien.

Un homme passa, venant du côté du château des Noires-Fontaines ; Roland alla à lui.

— N'avez-vous rien vu sur le chemin ? n'avez-vous rencontré personne ? demanda-t-il.

— Si fait, répondit l'homme, j'ai vu deux paysans qui portaient un corps sur une civière.

— Ah ! s'écria Roland, et ce corps était celui d'un homme mort ou vivant ?

— L'homme était pâle et sans mouvement, et il avait bien l'air d'être mort.

— Le sang coulait-il ?

— J'en ai vu des gouttes sur le chemin.

— En ce cas, il vit.

Alors, tirant un louis de sa poche :

— Voilà un louis, dit-il ; cours chez le docteur Milliet, à Bourg ; dis-lui de monter à cheval et de se rendre à franc étrier au château des Noires-Fontaines ; ajoute qu'il y a un homme en danger de mort.

Et, tandis que le paysan, stimulé par la récompense reçue, pressait sa course vers Bourg, Roland, bondissant sur son jarret de fer, pressait la sienne vers le château.

Et, maintenant, comme notre lecteur est, selon toute probabilité, aussi curieux que Roland de savoir ce qui est arrivé à sir John, nous allons le mettre au courant des événements de la nuit.

Sir John, comme on l'a vu, était entré à onze heures moins quelques minutes dans ce que l'on avait coutume d'appeler la Correrie ou le pavillon de la chartreuse, et qui n'était rien autre chose qu'une chapelle élevée au milieu du bois.

De la sacristie, il avait passé dans le chœur.

Le chœur était vide et paraissait solitaire. Une lune assez brillante, mais qui cependant disparaissait de temps en temps voilée par les nuages, infiltrait son rayon bleuâtre à travers les fenêtres en ogive et les vitraux de couleur à moitié brisés de la chapelle.

Sir John pénétra jusqu'au milieu du chœur, s'arrêta devant le piédestal et s'y tint debout.

Les minutes s'écoulèrent ; mais, cette fois, ce ne fut point l'horloge de la chartreuse qui donna la mesure du temps, ce fut l'église de Péronnaz, c'est-à-dire du village le plus proche de la chapelle où sir John attendait.

Tout se passa, jusqu'à minuit, comme tout s'était passé pour Roland, c'est-à-dire que sir John ne fut distrait que par de vagues rumeurs et par des bruits passagers.

Minuit sonna : c'était le moment qu'attendait avec impatience sir John, car c'était celui où l'événement devait se produire, si un événement quelconque se produisait.

Au dernier coup, il lui sembla entendre des

pas souterrains et voir une lumière apparaître du côté de la grille qui communiquait aux tombeaux.

Toute son attention se porta donc de ce côté.

Un moine sortit du passage, son capuchon rabattu sur les yeux et tenant une torche à la main.

Il portait la robe des chartreux.

Un second le suivit, puis un troisième. Sir John en compta douze.

Ils se séparèrent devant l'autel. Il y avait douze stalles dans le chœur ; six à la droite de sir John, six à sa gauche.

Les douze moines prirent silencieusement place dans les douze stalles.

Chacun planta sa torche dans un trou pratiqué à cet effet dans les appuis du chêne, et attendit.

Un treizième parut et se plaça devant l'autel.

Aucun de ces moines n'affectait l'allure fantastique des fantômes ou des ombres ; tous appartenaient évidemment encore à la terre, tous étaient des hommes vivants.

Sir John, debout, un pistolet de chaque main, appuyé à son piédestal placé juste au milieu du chœur, regardait avec le plus grand flegme cette manœuvre qui tendait à l'envelopper.

Comme lui, les moines étaient debout et muets.

Le moine de l'autel rompit le silence.

— Frères, demanda-t-il, pourquoi les vengeurs sont-ils réunis?

— Pour juger un profane, répondirent les moines.

— Ce profane, reprit l'interrogateur, quel crime a-t-il commis?

— Il a tenté de pénétrer les secrets des compagnons de Jéhu.

— Quelle peine a-t-il méritée?

— La peine de mort.

Le moine de l'autel laissa, pour ainsi dire, à l'arrêt qui venait d'être rendu le temps de pénétrer jusqu'au cœur de celui qu'il atteignait.

Puis, se retournant vers l'Anglais, toujours aussi calme que s'il eût assisté à une comédie :

— Sir John Tanlay, lui dit-il, vous êtes étranger, vous êtes Anglais; c'était une double raison pour laisser tranquillement les compagnons de Jéhu débattre leurs affaires avec le gouvernement dont ils ont juré la perte. Vous n'avez point eu cette sagesse; vous avez cédé à une vaine curiosité; au lieu de vous en écarter, vous avez pénétré dans l'antre du lion, le lion vous déchirera.

Puis, après un instant de silence pendant lequel il sembla attendre la réponse de l'Anglais, voyant que celui-ci demeurait muet :

— Sir John Tanlay, ajouta-t-il, tu es condamné à mort; prépare-toi à mourir.

— Ah! ah! je vois que je suis tombé au milieu d'une bande de voleurs. S'il en est ainsi, on peut se racheter par une rançon.

Puis, se tournant vers le moine de l'autel :

— A combien la fixez-vous, capitaine?

Un murmure de menaces accueillit ces insolentes paroles.

Le moine de l'autel étendit la main.

— Tu te trompes, sir John : nous ne sommes pas une bande de voleurs, dit-il d'un ton qui pouvait lutter de calme et de sang-froid avec celui de l'Anglais, et la preuve, c'est que, si tu as quelque somme considérable ou quelques bijoux précieux sur toi, tu n'as qu'à donner tes instructions, et argent et bijoux seront remis, soit à ta famille, soit à la personne que tu désigneras.

— Et quel garant aurais-je que ma dernière volonté sera accomplie?

— Ma parole.

— La parole d'un chef d'assassins! je n'y crois pas.

— Cette fois comme l'autre, tu te trompes, sir John: je ne suis pas plus un chef d'assassins que je n'étais un capitaine de voleurs.

— Et qu'es-tu donc alors?

— Je suis l'élu de la vengeance céleste; je

suis l'envoyé de Jéhu, roi d'Israël, qui a été sacré par le prophète Élisée pour exterminer la maison d'Achab.

— Si vous êtes ce que vous dites, pourquoi vous voilez-vous le visage? pourquoi vous cuirassez-vous sous vos robes? Des élus frappent à découvert et risquent la mort en donnant la mort. Rabattez vos capuchons, montrez-moi vos poitrines nues, et je vous reconnaîtrai pour ce que vous prétendez être.

— Frères, vous avez entendu? dit le moine de l'autel.

Et, dépouillant sa robe, il ouvrit d'un seul coup son habit, son gilet et jusqu'à sa chemise.

Chaque moine en fit autant, et se trouva visage découvert et poitrine nue.

C'étaient tous de beaux jeunes gens dont le plus âgé ne paraissait pas avoir trente-cinq ans.

Leur mise indiquait l'élégance la plus parfaite; seulement, chose étrange, pas un seul n'était armé.

C'étaient bien des juges et pas autre chose.

— Sois content, sir John Tanlay, dit le moine de l'autel, tu vas mourir; mais, en mourant, comme tu en as exprimé le désir tout à l'heure, tu pourras reconnaître et tuer. Sir John, tu as cinq minutes pour recommander ton âme à Dieu.

Sir John, au lieu de profiter de la permission

accordée et de songer à son salut spirituel, souleva tranquillement la batterie de ses pistolets pour voir si l'amorce était en bon état, fit jouer les chiens pour s'assurer de la bonté des ressorts, et passa la baguette dans les canons pour être bien certain de l'immobilité des balles.

Puis, sans attendre les cinq minutes qui lui étaient accordées :

— Messieurs, dit-il, je suis prêt; l'êtes-vous?

Les jeunes gens se regardèrent; puis, sur un signe de leur chef, marchèrent droit à sir John, l'enveloppant de tous les côtés.

Le moine de l'autel resta seul immobile à sa place, dominant du regard la scène qui allait se passer.

Sir John n'avait que deux pistolets, par conséquent que deux hommes à tuer.

Il choisit ses victimes et fit feu.

Deux compagnons de Jéhu roulèrent sur les dalles, qu'ils rougirent de leur sang.

Les autres, comme si rien ne s'était passé, s'avancèrent du même pas, étendant la main sur sir John.

Sir John avait pris ses pistolets par le canon et s'en servait comme de deux marteaux.

Il était vigoureux, la lutte fut longue.

Pendant près de dix minutes, un groupe

confus s'agita au milieu du chœur ; puis, enfin, ce mouvement désordonné cessa, et les compagnons de Jéhu s'écartèrent à droite et à gauche, regagnant leurs stalles, et laissant sir John garrotté avec les cordes de leurs robes et couché sur le piédestal au milieu du chœur.

— As-tu recommandé ton âme à Dieu? demanda le moine de l'autel.

— Oui, assassin! répondit sir John ; tu peux frapper.

Le moine prit sur l'autel un poignard, s'avança le bras haut vers sir John, et, suspendant le poignard au-dessus de sa poitrine :

— Sir John Tanlay, lui dit-il, tu es brave, tu dois être loyal ; fais serment que pas un mot de ce que tu viens de voir ne sortira de ta bouche; jure que, dans quelque circonstance que ce soit, tu ne reconnaîtras aucun de nous, et nous te faisons grâce de la vie.

— Aussitôt sorti d'ici, répondit sir John, ce sera pour vous dénoncer; aussitôt libre, ce sera pour vous poursuivre.

— Jure! répéta une seconde fois le moine.

— Non, dit sir John.

— Jure! répéta une troisième fois le moine.

— Jamais ! répéta à son tour sir John.

— Eh bien, meurs donc, puisque tu le veux !

Et il enfonça son poignard jusqu'à la garde

dans la poitrine de sir John, qui, soit force de volonté, soit qu'il eût été tué sur le coup, ne poussa pas même un soupir.

Puis, d'une voix pleine, sonore, de la voix d'un homme qui a la conscience d'avoir accompli son devoir :

— Justice est faite! dit le moine.

Alors, remontant à l'autel en laissant le poignard dans la blessure :

— Frères, dit-il, vous savez que vous êtes invités à Paris, rue du Bac, nº 35, au bal des victimes, qui aura lieu le 21 janvier prochain, en mémoire de la mort du roi Louis XVI.

Puis, le premier, il rentra dans le souterrain, où le suivirent les dix moines restés debout, emportant chacun sa torche.

Deux torches restaient pour éclairer les trois cadavres.

Un instant après, à la lueur de ces deux torches, quatre frères servants entrèrent; ils commencèrent par prendre les deux cadavres gisant sur les dalles et les emportèrent dans le caveau.

Puis ils rentrèrent, soulevèrent le corps de sir John, le posèrent sur un brancard et l'emportèrent hors de la chapelle, par la grande porte d'entrée, qu'ils refermèrent derrière eux.

Les deux moines qui marchaient devant le

brancard avaient pris les deux dernières torches.

Et maintenant, si nos lecteurs nous demandent pourquoi cette différence entre les événements arrivés à Roland et ceux arrivés à sir John ; pourquoi cette mansuétude envers l'un, et pourquoi cette rigueur envers l'autre, nous leur répondrons :

Souvenez-vous que Morgan avait sauvegardé le frère d'Amélie, et que, sauvegardé ainsi, Roland, dans aucun cas, ne pouvait mourir de la main d'un compagnon de Jéhu.

---

## IX

### — La petite maison de la rue de la Victoire. —

Tandis que l'on transporte au château des Noires-Fontaines le corps de sir John Tanlay ; tandis que Roland s'élance dans la direction qui lui a été indiquée ; tandis que le paysan dépêché par lui court à Bourg prévenir le docteur Milliet de la catastrophe qui rend sa présence nécessaire

chez madame de Montrevel, franchissons l'espace qui sépare Bourg de Paris et le temps qui s'est écoulé entre le 16 octobre et le 7 novembre, c'est-à-dire entre le 24 vendémiaire et le 16 brumaire, et pénétrons, vers les quatre heures de l'après-midi, dans cette petite maison de la rue de la Victoire rendue historique par la fameuse conspiration du 18 brumaire, qui en sortit tout armée.

C'est la même qui semble étonnée de présenter encore aujourd'hui, après tant de changements successifs de gouvernements, les faisceaux consulaires sur chaque battant de sa double porte de chêne et qui s'offre — située au côté droit de la rue, sous le nº 60 — à la curiosité des passants.

Suivons la longue et étroite allée de tilleuls qui conduit de la porte de la rue à la porte de la maison ; entrons dans l'antichambre; prenons le couloir à droite, et montons les vingt marches qui conduisent à un cabinet de travail tendu de papier vert et meublé de rideaux, de chaises, de fauteuils et de canapés de la même couleur.

Ses murailles sont couvertes de cartes géographiques et de plans de villes ; une double bibliothèque en bois d'érable s'étend aux deux côtés de la cheminée, qu'elle emboîte; les chaises, les fauteuils, les canapés, les tables et les bureaux

sont surchargés de livres ; à peine y a-t-il place sur les siéges pour s'asseoir, et sur les tables et les bureaux pour écrire.

Au milieu d'un encombrement de rapports, de lettres, de brochures et de livres où il s'est ménagé une place, un homme est assis, et essaye, en s'arrachant de temps en temps les cheveux d'impatience, de déchiffrer une page de notes près desquelles les hiéroglyphes de l'obélisque de Louqsor sont intelligibles jusqu'à la transparence.

Au moment où l'impatience du secrétaire approchait du désespoir, la porte s'ouvrit, et un jeune officier entra en costume d'aide de camp.

Le secrétaire leva la tête et une vive expression de joie se réfléchit sur son visage.

— Oh ! mon cher Roland, dit-il, c'est vous, enfin ! Je suis enchanté de vous voir pour trois raisons : la première, parce que je m'ennuyais de vous à en mourir ; la seconde, parce que le général vous attend avec impatience et vous demande à cor et à cri ; la troisième parce que vous allez m'aider à lire ce mot-là, sur lequel je pâlis depuis dix minutes... Mais, d'abord, et avant tout, embrassez-moi.

Le secrétaire et l'aide de camp s'embrassèrent.

— Eh bien, voyons, dit ce dernier, quel est

ce mot qui vous embarrasse tant, mon cher Bourrienne?

— Ah! mon cher, quelle écriture! il m'en vient un cheveu blanc par page que je déchiffre, et j'en suis à ma troisième page d'aujourd'hui! Tenez, lisez si vous pouvez.

Roland prit la page des mains du secrétaire et, fixant son regard à l'endroit indiqué, il lut assez couramment :

— « *Paragraphe XI.* Le Nil, depuis Assouan jusqu'à trois lieues au nord du Caire, coule dans une seule branche... » Eh bien, mais, fit-il en s'interrompant, cela va tout seul. Que disiez-vous donc? Le général s'est appliqué au contraire.

— Continuez, continuez, dit Bourrienne.

Le jeune homme reprit :

— « De ce point que l'on appelle... » Ah! ah!

— Nous y sommes, qu'en dites-vous?

Roland répéta :

— « Que l'on appelle... » Diable! « Que l'on appelle... »

— Oui, que l'on appelle, après?

— Que me donnerez-vous, Bourrienne, s'écria Roland, si je le tiens?

— Je vous donnerai le premier brevet de colonel que je trouverai signé en blanc.

— Par ma foi, non, je ne veux pas quitter le

général; j'aime mieux avoir un bon père que cinq cents mauvais enfants. Je vais donc vous donner vos trois mots pour rien.

— Comment! il y a trois mots là?

— Qui n'ont pas l'air d'en faire tout à fait deux, j'en conviens. Écoutez et inclinez-vous : « De ce point, que l'on appelle *Ventre della Vacca.* »

— Ah! *Ventre de la Vache!...* Pardieu! c'est déjà illisible en français : s'il va se mettre dans l'imagination d'écrire en italien, et en patois d'Ajaccio encore! je croyais ne courir que le risque de devenir fou, je deviendrai stupide!... C'est cela.

Et il répéta la phrase tout entière :

— « Le Nil, depuis Assouan jusqu'à trois lieues au nord du Caire, coule dans une seule branche; de ce point, que l'on appelle *Ventre de la Vache,* il forme les branches de Rosette et de Damiette. » Merci, Roland.

Et il se mit en devoir d'écrire la fin du paragraphe, dont le commencement était déjà jeté sur le papier.

— Ah çà! demanda Roland, il a donc toujours son dada, notre général : coloniser l'Égypte?

— Oui, oui; et puis, par contre-coup, un petit peu gouverner la France; nous coloniserons... à distance.

— Eh bien, voyons, mon cher Bourrienne, mettez-moi au courant de l'air du pays, que je n'aie point l'air d'arriver du Monomotapa.

— D'abord, revenez-vous de vous-même, ou êtes-vous rappelé?

— Rappelé, tout ce qu'il y a de plus rappelé!

— Par qui?

— Mais par le général lui-même.

— Dépêche particulière?

— De sa main; voyez!

Le jeune homme tira de sa poche un papier contenant deux lignes non signées, de cette même écriture dont Bourrienne avait tout un cahier sous les yeux.

Ces deux lignes disaient :

« Pars, et sois à Paris le 16 brumaire; j'ai besoin de toi. »

— Oui, fit Bourrienne, je crois que ce sera pour le 18.

— Pour le 18, quoi?

— Ah! par ma foi, vous m'en demandez plus que je n'en sais, Roland. L'homme, vous ne l'ignorez pas, n'est point communicatif. Qu'y aura-t-il le 18 brumaire? Je n'en sais rien encore; cependant, je répondrais qu'il y aura quelque chose.

— Oh ! vous avez bien un léger doute?

— Je crois qu'il veut se faire directeur à la place de Sieyès, peut-être président à la place de Gohier.

— Bon ! et la constitution de l'an III ?

— Comment ! la constitution de l'an III?

— Eh bien, oui, il fautquarante ans pour être directeur, et il s'en faut juste de dix ans que le général n'en ait quarante.

— Dame, tant pis pour la Constitution : on la violera.

— Elle est bien jeune encore, Bourrienne; on ne viole guère les enfants de sept ans.

— Entre les mains du citoyen Barras, mon cher, on grandit vite : la petite fille de sept ans est déjà une vieille courtisane.

Roland secoua la tête.

— Eh bien, quoi? demanda Bourrienne.

— Eh bien, je ne crois pas que notre général se fasse simple directeur avec quatre collègues; juge donc, mon cher, cinq rois de France, ce n'est plus un dictatoriat, c'est un attelage.

— En tout cas, jusqu'à présent, il n'a laissé apercevoir que cela ; mais, vous savez, cher ami, avec notre général, quand on veut savoir, il faut deviner...

— Ah ! ma foi, je suis trop paresseux pour prendre cette peine, Bourrienne; moi, je suis

un véritable janissaire : ce qu'il fera sera bien fait. Pourquoi diable me donnerais-je la peine d'avoir une opinion, de la débattre, de la défendre? C'est bien déjà assez ennuyeux de vivre.

Et le jeune homme appuya cet aphorisme d'un long bâillement; puis il ajouta, avec l'accent d'une profonde insouciance :

— Croyez-vous que l'on se donnera des coups de sabre, Bourrienne?

— C'est probable.

— Eh bien, il y aura une chance de se faire tuer; c'est tout ce qu'il me faut. Où est le général?

— Chez madame Bonaparte; il est descendu il y a un quart d'heure. Lui avez-vous fait dire que vous étiez arrivé?

— Non, je n'étais point fâché de vous voir d'abord. Mais, tenez, j'entends son pas : le voici.

Au même moment, la porte s'ouvrit brusquement, et le même personnage historique que nous avons vu remplir incognito à Avignon un rôle silencieux, apparut sur le seuil de la porte dans son costume pittoresque de général en chef de l'armée d'Égypte.

Seulement, comme il était chez lui, la tête était nue.

Roland lui trouva les yeux plus caves et le teint plus plombé encore que d'habitude.

Cependant, en apercevant le jeune homme, l'œil sombre ou plutôt méditatif de Bonaparte lança un éclair de joie.

— Ah! c'est toi, Roland! dit-il; fidèle comme l'acier; on t'appelle, tu accours. Sois le bienvenu.

Et il tendit la main au jeune homme.

Puis, avec un imperceptible sourire:

— Que fais-tu chez Bourrienne?

— Je vous attends, général.

— Et, en attendant, vous bavardez comme deux vieilles femmes.

— Je vous l'avoue, général; je lui montrais mon ordre d'être ici le 16 brumaire.

— T'ai-je écrit le 16 ou le 17?

— Oh! le 16, général; le 17, c'eût été trop tard.

— Pourquoi trop tard le 17?

— Dame, s'il y a, comme l'a dit Bourrienne, de grands projets pour le 18.

— Bon! murmura Bourrienne, voilà mon écervelé qui va me faire laver la tête.

— Ah! il t'a dit que j'avais de grands projets pour le 18?

Il alla à Bourrienne, et, le prenant par l'oreille :

— Portière! lui dit-il.

Puis, à Roland :

— Eh bien, oui, mon cher, nous avons de grands projets pour le 18: nous dînons, ma femme et moi, chez le président Gohier, un excellent homme, qui a parfaitement reçu Joséphine en mon absence. Tu dîneras avec nous, Roland.

Roland regarda Bonaparte.

— C'est pour cela que vous m'avez fait revenir, général? dit-il en riant.

— Pour cela, oui, et peut-être encore pour autre chose. — Écris, Bourrienne.

Bourrienne reprit vivement la plume.

— Y es-tu?

— Oui, général.

« Mon cher président, je vous préviens que ma femme, moi et un de mes aides de camp, irons vous demander à dîner après-demain 18.

» C'est vous dire que nous nous contenterons du dîner de famille... »

— Après? fit Bourrienne.

— Comment, après?

— Faut-il mettre : « Liberté, égalité, fraternité? »

— Ou la mort! ajouta Roland.

— Non, dit Bonaparte. Donne-moi la plume.

Il prit la plume des mains de Bourrienne et ajouta de la sienne :

« Tout à vous,

» BONAPARTE. »

Puis, repoussant le papier :

— Tiens, mets l'adresse, Bourrienne, et envoie cela par ordonnance.

Bourrienne mit l'adresse, cacheta, sonna.

Un officier de service entra.

— Faites porter cela par ordonnance, dit Bourrienne.

— Il y a réponse, ajouta Bonaparte.

L'officier referma la porte.

— Bourrienne, dit le général en montrant Roland, regarde ton ami.

— Eh bien, général, je le regarde.

— Sais-tu ce qu'il a fait à Avignon?

— J'espère qu'il n'a pas fait un pape.

— Non; il a jeté une assiette à la tête d'un homme.

— Oh! c'est vif.

— Ce n'est pas le tout.

— Je le présume bien.

— Il s'est battu en duel avec cet homme.

— Et tout naturellement il l'a tué, dit Bourrienne.
— Justement; et sais-tu pourquoi?
— Non.
Le général haussa les épaules.
— Parce que cet homme avait dit que j'étais un voleur.
Puis, regardant Roland avec une indéfinissable expression de raillerie et d'amitié :
— Niais! dit-il.
Puis, tout à coup :
— A propos, et l'Anglais?
— Justement, l'Anglais, mon général, j'allais vous en parler.
— Il est toujours en France?
— Oui, et j'ai même cru un instant qu'il y resterait jusqu'au jour où la trompette du jugement dernier sonnera la diane dans la vallée de Josaphat.
— As-tu manqué de tuer celui-là aussi?
— Oh! non, pas moi; nous sommes les meilleurs amis du monde; et, mon général, c'est un si excellent homme, et si original en même temps, que je vous demanderai un tout petit brin de bienveillance pour lui.
— Diable! pour un Anglais?
Bonaparte secoua la tête.
— Je n'aime pas les Anglais.

— Bon! comme peuple; mais les individus.

— Eh bien, que lui est-il arrivé, à ton ami?

— Il a été jugé, condamné et exécuté.

— Que diable me contes-tu là?

— La vérité du bon Dieu, mon général.

— Comment! il a été jugé, condamné et guillotiné?

— Oh! pas tout à fait; jugé, condamné, oui; guillotiné, non; s'il avait été guillotiné, il serait encore plus malade qu'il n'est.

— Voyons, que me rabâches-tu? par quel tribunal a-t-il été jugé et condamné?

— Par le tribunal des compagnons de Jéhu.

— Qu'est-ce que c'est que cela, les compagnons de Jéhu?

— Allons! voilà que vous avez déjà oublié notre ami Morgan, l'homme masqué qui a rapporté au marchand de vin ses deux cents louis.

— Non, fit Bonaparte, je ne l'ai pas oublié. Bourrienne, je t'ai raconté l'audace de ce drôle, n'est-ce pas?

— Oui, général, fit Bourrienne, et je vous ai répondu qu'à votre place j'aurais voulu savoir qui il était.

— Oh! le général le saurait déjà s'il m'avait laissé faire: j'allais lui sauter à la gorge et lui arracher son masque, quand le général m'a dit de ce ton que vous lui connaissez: *Ami Roland!*

— Voyons, reviens à ton Anglais, bavard! fit le général. Ce Morgan l'a-t-il assassiné?

— Non, pas lui... ce sont ses compagnons.

— Mais tu parlais tout à l'heure de tribunal, de jugement.

— Mon général, vous êtes toujours le même, dit Roland avec ce reste de familiarité prise à l'École militaire : vous voulez savoir, et vous ne donnez pas le temps de parler.

— Entre aux Cinq-Cents, et tu parleras tant que tu voudras.

— Bon! aux Cinq-Cents, j'aurai quatre cent quatre-vingt-dix-neuf collègues qui auront tout autant envie de parler que moi, et qui me couperont la parole. J'aime encore mieux être interrompu par vous que par un avocat.

— Parleras-tu?

— Je ne demande pas mieux. Imaginez-vous, général, qu'il y a près de Bourg une chartreuse...

— La chartreuse de Seillon : je connais cela.

— Comment! vous connaissez la chartreuse de Seillon? demanda Roland.

— Est-ce que le général ne connaît pas tout? fit Bourrienne.

— Voyons, ta chartreuse, est-ce qu'il y a encore des chartreux?

— Non ; il n'y a plus que des fantômes.

— Aurais-tu, par hasard, une histoire de revenant à me raconter?

— Et des plus belles.

— Diable! Bourrienne sait que je les adore. Va.

— Eh bien, on est venu nous dire chez ma mère qu'il revenait des fantômes à la chartreuse; vous comprenez que nous avons voulu en avoir le cœur net, sir John et moi, ou plutôt moi et sir John; nous y avons donc passé chacun une nuit.

— Où cela?

— A la chartreuse, donc.

Bonaparte pratiqua avec le pouce un imperceptible signe de croix, habitude corse qu'il ne perdit jamais.

— Ah! ah! fit-il; et as-tu vu des fantômes?

— J'en ai vu un.

— Et qu'en as-tu fait?

— J'ai tiré dessus.

— Alors?

— Alors, il a continué son chemin.

— Et tu t'es tenu pour battu?

— Ah! bon! voilà comme vous me connaissez! Je l'ai poursuivi, et j'ai retiré dessus; mais, comme il connaissait mieux son chemin que moi à travers les ruines, il m'a échappé.

— Diable !

— Le lendemain, c'était le tour de sir John, de notre Anglais.

— Et a-t-il vu ton revenant ?

— Il a vu mieux que cela : il a vu douze moines qui sont entrés dans l'église, qui l'ont jugé comme ayant voulu pénétrer leurs secrets, qui l'ont condamné à mort, et qui l'ont, ma foi ! poignardé.

— Et il ne s'est pas défendu ?

— Comme un lion. Il en a tué deux.

— Et il est mort ?

— Il n'en vaut guère mieux ; mais j'espère cependant qu'il s'en tirera. Imaginez-vous, général, qu'on l'a retrouvé au bord du chemin et qu'on l'a rapporté chez ma mère avec un poignard planté au milieu de la poitrine, comme un échalas dans une vigne.

— Ah çà ! mais c'est une scène de la Sainte-Vehme que tu me racontes là, ni plus ni moins.

— Et sur la lame du poignard, afin qu'on ne doutât point d'où venait le coup, il y avait gravé en creux : *Compagnons de Jéhu.*

— Voyons, il n'est pas possible qu'il se passe de pareilles choses en France, pendant la dernière année du XVIIIe siècle ! C'était bon en Allemagne, au moyen âge, du temps des Henri et des Othon.

— Pas possible, général? Eh bien, voilà le poignard; que dites-vous de la forme? Elle est avenante, n'est-ce pas?

Et le jeune homme tira de dessous son habit un poignard tout en fer, lame et garde.

La garde, ou plutôt la poignée, avait la forme d'une croix, et sur la lame étaient, en effet, gravés ces trois mots : *Compagnons de Jéhu.*

Bonaparte examina l'arme avec soin.

— Et tu dis qu'ils lui ont planté ce joujou-là dans la poitrine, à ton Anglais?

— Jusqu'au manche.

— Et il n'est pas mort?

— Pas encore, du moins.

— Tu as entendu, Bourrienne?

— Avec le plus grand intérêt.

— Il faudra me rappeler cela, Roland.

— Quand, général?

— Quand... quand je serai le maître. Viens dire bonjour à Joséphine; viens, Bourrienne, tu dîneras avec nous; faites attention à ce que vous direz l'un et l'autre : nous avons Moreau à dîner. — Ah! je garde le poignard comme curiosité.

Et il sortit le premier, suivi de Roland, qui bientôt fut suivi lui-même de Bourrienne.

Sur l'escalier, il rencontra l'ordonnance qu'il avait envoyée à Gohier.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Voici la réponse du président.

— Donnez.

Il décacheta la lettre et lut.

« Le président Gohier est enchanté de la bonne fortune que lui promet le général Bonaparte ; il l'attendra après-demain, 18 brumaire, à dîner avec sa charmante femme et l'aide de camp annoncé, quel qu'il soit.

» On se mettra à table à cinq heures.

» Si cette heure ne convenait pas au général Bonaparte, il est prié de faire connaître celle contre laquelle il désirerait qu'elle fût changée.

» Le président,

» GOHIER.

» 16 brumaire an VII. »

Bonaparte mit, avec un indescriptible sourire la lettre dans sa poche.

Puis, se retournant vers Roland :

— Connais-tu le président Gohier? lui demanda-t-il.

— Non, mon général.

— Ah ! tu verras, c'est un bien brave homme.

Et ces paroles furent prononcées avec un accent non moins indescriptible que le sourire.

# X

## — Les convives du général Bonaparte. —

Joséphine, malgré ses trente-quatre ans, et peut-être même à cause de ses trente-quatre ans, — cet âge délicieux de la femme, du sommet duquel elle plane à la fois sur sa jeunesse passée et sur sa vieillesse future, — Joséphine, toujours belle, plus que jamais gracieuse, était la femme charmante que vous savez.

Une confidence imprudente de Junot avait, au moment du retour de son mari, jeté un peu de froid entre celui-ci et elle; mais trois jours avaient suffi pour rendre à l'enchanteresse tout son pouvoir sur le vainqueur de Rivoli et des Pyramides.

Elle faisait les honneurs du salon quand Roland y entra.

Toujours incapable, en véritable créole qu'elle était, de maîtriser ses sensations, elle jeta un cri de joie et lui tendit la main en l'apercevant; elle savait Roland profondément dévoué à son mari;

elle connaissait sa folle bravoure; elle n'ignorait pas que, si le jeune homme avait eu vingt existences, il les eût données toutes pour le général Bonaparte.

Roland prit avec empressement la main qu'elle lui tendait, et la baisa avec respect.

Joséphine avait connu la mère de Roland à la Martinique; jamais, lorsqu'elle voyait Roland, elle ne manquait de lui parler de son grand-père maternel M. de la Clémencière, dans le magnifique jardin duquel, étant enfant, elle allait cueillir ces fruits splendides inconnus à nos froides régions.

Le texte de la conversation était donc tout trouvé; elle s'informa tendrement de la santé de madame de Montrevel, de celle de sa fille et de celle du petit Édouard.

Puis, ces informations prises :

— Mon cher Roland, lui dit-elle, je me dois à tout mon monde; mais tâchez donc, ce soir, de rester après les autres ou de vous trouver demain seul avec moi : j'ai à vous parler de *lui* (elle désignait Bonaparte de l'œil), et j'ai des millions de choses à vous raconter.

Puis, avec un soupir et en serrant la main du jeune homme :

— Quoi qu'il arrive, dit-elle, vous ne le quitterez point, n'est-ce pas?

— Comment! quoi qu'il arrive? demanda Roland étonné.

— Je me comprends, dit Joséphine, et je suis sûre que, quand vous aurez causé dix minutes avec Bonaparte, vous me comprendrez aussi. En attendant, regardez, écoutez et taisez-vous.

Roland salua et se retira à l'écart, résolu, ainsi que le conseil venait de lui en être donné par Joséphine, de se borner au rôle d'observateur.

Il y avait de quoi observer.

Trois groupes principaux occupaient le salon.

Un premier, qui était réuni autour de madame Bonaparte, seule femme qu'il y eût dans l'appartement; — c'était, au reste, plutôt un flux et un reflux qu'un groupe.

Un second, qui était réuni autour de Talma et qui se composait d'Arnault, de Parseval-Grandmaison, de Monge, de Berthollet et de deux ou trois autres membres de l'Institut.

Un troisième, auquel Bonaparte venait de se mêler et dans lequel on remarquait Talleyrand, Barras, Lucien, l'amiral Bruix *, Rœderer, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Fouché, Réal

* Ne pas confondre avec le contre-amiral de Brueys, qui avait été tué à Aboukir, le 1er août 1798. L'amiral Bruix, négociateur du 18 brumaire avec Talleyrand, ne mourut qu'en 1805.

et deux ou trois généraux au milieu desquels on remarquait Lefebvre.

Dans le premier groupe, on parlait modes, musique, spectacle; dans le second, on parlait littérature, sciences, art dramatique; dans le troisième, on parlait de tout, excepté de la chose dont chacun avait envie de parler.

Sans doute, cette retenue ne correspondait point à la pensée qui animait en ce moment Bonaparte; car, après quelques secondes de cette banale conversation, il prit par le bras l'ancien évêque d'Autun et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

Talleyrand regarda Bonaparte avec cet air qui n'appartenait qu'à lui.

— Eh bien, que vous avais-je dit de Sieyès, général?

— Vous m'avez dit : « Cherchez un appui dans les gens qui traitent de jacobins les amis de la République, et soyez convaincu que Sieyès est à la tête de ces gens-là. »

— Je ne m'étais pas trompé.

— Il se rend donc?

— Il fait mieux, il est rendu...

— L'homme qui voulait me faire fusiller pour avoir débarqué à Fréjus sans faire quarantaine!

— Oh! non, ce n'était point pour cela.

— Pourquoi donc?

— Pour ne l'avoir point regardé et pour ne lui avoir point adressé la parole à un dîner chez Gohier.

— Je vous avoue que je l'ai fait exprès; je ne puis pas souffrir ce moine défroqué.

Bonaparte s'aperçut, mais un peu tard, que la parole qu'il venait de lâcher était, comme le glaive de l'archange, à double tranchant : si Sieyès était défroqué, Talleyrand était démitré.

Il jeta un coup d'œil rapide sur le visage de son interlocuteur; l'ex-évêque d'Autun souriait de son plus doux sourire.

— Ainsi je puis compter sur lui?

— J'en répondrais.

— Et Cambacérès, et Lebrun, les avez-vous vus?

— Je m'étais chargé de Sieyès, c'est-à-dire du plus récalcitrant; c'est Bruix qui a vu les deux autres.

L'amiral, du milieu du groupe où il était resté, ne quittait pas des yeux le général et le diplomate; il se doutait que leur conversation avait une certaine importance.

Bonaparte lui fit signe de venir le rejoindre.

Un homme moins habile eût obéi à l'instant même; Bruix s'en garda bien.

Il fit, avec une indifférence affectée, deux ou

trois tours dans le salon; puis, comme s'il apercevait tout à coup Talleyrand et Bonaparte causant ensemble, il alla à eux.

— C'est un homme très-fort que Bruix, dit Bonaparte, qui jugeait les hommes aussi bien d'après les petites choses que d'après les grandes.

— Et très-prudent surtout, général ! dit Talleyrand.

— Eh bien, mais il va falloir un tire-bouchon pour lui tirer les paroles du ventre.

— Oh ! non ; maintenant qu'il nous a rejoints, il va, au contraire, aborder franchement la question.

En effet, à peine Bruix était-il réuni à Bonaparte et à Talleyrand, qu'il entra en matière par ces mots aussi clairs que concis :

— Je les ai vus, ils hésitent !

— Ils hésitent ! Cambacérès et Lebrun hésitent? Lebrun, je le comprends encore : une espèce d'homme de lettres, un modéré, un puritain ; mais Cambacérès...

— C'est comme cela.

— Ne leur avez-vous pas dit que je comptais faire de chacun d'eux un consul?

— Je ne me suis pas avancé jusque-là, répondit Bruix en riant.

— Et pourquoi cela? demanda Bonaparte.

— Mais parce que voilà le premier mot que

vous me dites de vos intentions, citoyen général.

— C'est juste, dit Bonaparte en se mordant les lèvres.

— Faut-il réparer cette omission? demanda Bruix.

— Non, non, fit vivement Bonaparte; ils croiraient que j'ai besoin d'eux; je ne veux pas de tergiversations. Qu'ils se décident aujourd'hui sans autres conditions que celles que vous leur avez offertes, sinon, demain, il sera trop tard; je me sens assez fort pour être seul, et j'ai maintenant Sieyès et Barras.

— Barras? répétèrent les deux négociateurs étonnés.

— Oui, Barras, qui me traite de petit caporal et qui ne me renvoie pas en Italie parce que, dit-il, j'y ai fait ma fortune, et qu'il est inutile que j'y retourne... eh bien, Barras...

— Barras?

— Rien...

Puis, se reprenant :

— Ah! ma foi, au reste, je puis bien vous le dire! Savez-vous ce que Barras a avoué hier à dîner devant moi? qu'il était impossible de marcher plus longtemps avec la constitution de l'an III; qu'il reconnaissait la nécessité d'une dictature; qu'il était décidé à se retirer, à aban-

donner les rênes du gouvernement, ajoutant qu'il était usé dans l'opinion et que la République avait besoin d'hommes nouveaux. Or, devinez sur qui il est disposé à déverser le pouvoir; — je vous le donne, comme madame de Sévigné, en cent, en mille, en dix mille! — sur le général Hédouville, un brave homme... mais je n'ai eu besoin que de le regarder en face pour lui faire baisser les yeux; il est vrai que mon regard devait être foudroyant! Il en est résulté que, ce matin, à huit heures, Barras était auprès de mon lit, s'excusant comme il pouvait de sa bêtise d'hier, reconnaissant que, seul, je pouvais sauver la République, me déclarant qu'il venait se mettre à ma disposition, faire ce que je voudrais, prendre le rôle que je lui donnerais, et me priant de lui promettre que, si je méditais quelque chose, je compterais sur lui... oui, sur lui, qu'il m'attende sous l'orme!

— Cependant, général, dit M. de Talleyrand ne pouvant résister au désir de faire un mot, du moment où l'orme n'est point un arbre de la liberté...

Bonaparte jeta un regard de côté à l'ex-évêque.

— Oui, je sais que Barras est votre ami, celui de Fouché et de Réal; mais il n'est pas le mien et je le lui prouverai. Vous retournerez chez Le-

brun et chez Cambacérès, Bruix, et vous leur mettrez le marché à la main.

Puis, regardant à sa montre et fronçant le sourcil :

— Il me semble que Moreau se fait attendre.

Et il se dirigea vers le groupe où dominait Talma.

Les deux diplomates le regardèrent s'éloigner.

Puis, tout bas :

— Que dites-vous, mon cher Maurice, demanda l'amiral Bruix, de ces sentiments pour l'homme qui l'a distingué au siége de Toulon n'étant que simple officier, qui lui a donné la défense de la Convention au 13 vendémiaire, qui, enfin, l'a fait nommer à vingt-six ans général en chef de l'armée d'Italie?

— Je dis, mon cher amiral, répondit M. de Talleyrand avec son sourire pâle et narquois tout ensemble, qu'il existe des services si grands, qu'ils ne peuvent se payer que par l'ingratitude.

En ce moment, la porte s'ouvrit et l'on annonça le général Moreau.

A cette annonce, qui était plus qu'une nouvelle, qui était un étonnement pour la plupart des assistants, tous les regards se tournèrent vers la porte.

Moreau parut.

Trois hommes occupaient à cette époque les

regards de la France, et Moreau était un de ces trois hommes.

Les deux autres étaient Bonaparte et Pichegru.

Chacun d'eux était devenu une espèce de symbole.

Pichegru, depuis le 18 fructidor, était le symbole de la monarchie.

Moreau, depuis qu'on l'avait surnommé Fabius, était le symbole de la république.

Bonaparte, symbole de la guerre, les dominait tous deux par le côté aventureux de son génie.

Moreau était alors dans toute la force de l'âge, nous dirions dans toute la force de son génie, si un des caractères du génie n'était pas la décision. Or, nul n'était plus indécis que le fameux *cunctateur*.

Il avait alors trente-six ans, était de haute taille, avait à la fois la figure douce, calme et ferme; il devait ressembler à Xénophon.

Bonaparte ne l'avait jamais vu; lui, de son côté, n'avait jamais vu Bonaparte.

Tandis que l'un combattait sur l'Adige et le Mincio, l'autre combattait sur le Danube et sur le Rhin.

Bonaparte, en l'apercevant, alla au-devant de lui.

— Soyez le bienvenu, général! lui dit-il.

Moreau sourit, et, avec une extrême courtoisie :

— Général, répondit-il pendant que chacun faisait cercle autour d'eux pour voir comment cet autre César aborderait cet autre Pompée, vous arrivez d'Égypte victorieux, et, moi, j'arrive d'Italie après une grande défaite.

— Qui n'était pas vôtre et dont vous ne devez pas répondre, général. Cette défaite, c'est la faute de Joubert : s'il s'était rendu à l'armée d'Italie aussitôt qu'il en a été nommé général en chef, il est plus que probable que les Russes et les Autrichiens, avec les seules troupes qu'ils avaient alors, n'eussent pas pu lui résister; mais la lune de miel l'a retenu à Paris! ce mois fatal, que le pauvre Joubert a payé de sa vie, leur a donné le temps de réunir toutes leurs forces; la reddition de Mantoue les a accrues de quinze mille hommes arrivés la veille du combat; il était impossible que notre brave armée ne fût pas accablée par tant de forces réunies!

— Hélas! oui, dit Moreau, c'est toujours le plus grand nombre qui bat le plus petit.

— Grande vérité, général! s'écria Bonaparte, vérité incontestable!

— Cependant, dit Arnault se mêlant à la conversation, avec de petites armées, général, vous en avez battu de grandes.

— Si vous étiez Marius, au lieu d'être l'auteur de *Marius*, vous ne diriez pas cela, monsieur le poëte. Même quand j'ai battu de grandes armées avec de petites, — écoutez bien cela, vous, surtout, jeunes gens qui obéissez aujourd'hui et qui commanderez plus tard, — c'est toujours le plus petit nombre qui a été battu par le grand.

— Je ne comprends pas, dirent ensemble Arnault et Lefebvre.

Mais Moreau fit un signe de tête indiquant qu'il comprenait, lui.

Bonaparte continua :

— Suivez bien ma théorie, c'est tout l'art de la guerre. Lorsque avec de moindres forces j'étais en présence d'une grande armée, groupant avec rapidité la mienne, je tombais comme la foudre sur l'une de ses ailes et je la culbutais; je profitais ensuite du désordre que cette manœuvre ne manquait jamais de mettre dans l'armée ennemie pour l'attaquer dans une autre partie, toujours avec toutes mes forces; je la battais ainsi en détail, et la victoire qui était le résultat était toujours, comme vous le voyez, le triomphe du grand nombre sur le petit.

Au moment où l'habile général venait de donner cette définition de son génie, la porte s'ouvrit et un domestique annonça qu'on était servi.

— Allons, général, dit Bonaparte conduisant

Moreau à Joséphine, donnez le bras à ma femme, et à table!

Et, sur cette invitation, chacun passa du salon dans la salle à manger.

Après le dîner, sous le prétexte de lui montrer un sabre magnifique qu'il avait rapporté d'Égypte, Bonaparte emmena Moreau dans son cabinet.

Là, les deux rivaux restèrent plus d'une heure enfermés.

Que se passa-t-il entre eux? quel fut le pacte signé? quelles furent les promesses faites? Nul ne le sut jamais.

Seulement, Bonaparte, en rentrant seul au salon, répondit à Lucien, qui lui demandait : « Eh bien, Moreau? »

— Comme je l'avais prévu, il préfère le pouvoir militaire au pouvoir politique; je lui ai promis le commandement d'une armée...

En prononçant ces derniers mots, Bonaparte sourit.

— Et, en attendant..., continua-t-il.

— En attendant? demanda Lucien.

— Il aura celui du Luxembourg; je ne suis pas fâché d'en faire le geôlier des directeurs avant d'en faire le vainqueur des Autrichiens.

Le lendemain, on lisait dans le *Moniteur :*

« *Paris,* 17 *brumaire.* — Bonaparte a fait

présent à Moreau d'un damas garni de pierres précieuses qu'il a rapporté d'Égypte, et qui est estimé douze mille francs. »

---

## XI

— Le bilan du Directoire. —

Nous avons dit que Moreau, muni sans doute de ses instructions, était sorti de la petite maison de la rue de la Victoire, tandis que Bonaparte était rentré seul au salon.

Tout était objet de contrôle dans une pareille soirée; aussi remarqua-t-on l'absence de Moreau, la rentrée solitaire de Bonaparte, et la visible bonne humeur qui animait la physionomie de ce dernier.

Les regards qui s'étaient fixés le plus ardemment sur lui étaient ceux de Joséphine et de Roland : Moreau pour Bonaparte ajoutait vingt chances de succès au complot; Moreau contre Bonaparte lui en enlevait cinquante.

L'œil de Joséphine était si suppliant, qu'en

quittant Lucien, Bonaparte poussa son frère du côté de sa femme.

Lucien comprit; il s'approcha de Joséphine.

— Tout va bien, dit-il.

— Moreau?

— Il est avec nous.

— Je le croyais républicain.

— On lui a prouvé que l'on agissait pour le bien de la République.

— Moi, je l'eusse cru ambitieux, dit Roland.

Lucien tressaillit et regarda le jeune homme.

— Vous êtes dans le vrai, vous, dit-il.

— Eh bien, alors, demanda Joséphine, s'il est ambitieux, il ne laissera pas Bonaparte s'emparer du pouvoir.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il le voudra pour lui-même.

— Oui; mais il attendra qu'on le lui apporte tout fait, vu qu'il ne saura pas le créer et qu'il n'osera pas le prendre.

Pendant ce temps, Bonaparte s'approchait du groupe qui s'était formé, comme avant le dîner, autour de Talma; les hommes supérieurs sont toujours au centre.

— Que racontez-vous là, Talma? demanda Bonaparte; il me semble qu'on vous écoute avec bien de l'attention.

— Oui, mais voilà mon règne fini, dit l'artiste.

— Et pourquoi cela?

— Je fais comme le citoyen Barras, j'abdique.

— Le citoyen Barras abdique donc?

— Le bruit en court.

— Et sait-on qui sera nommé à sa place?

— On s'en doute.

— Est-ce un de vos amis, Talma?

— Autrefois, dit Talma en s'inclinant, il m'a fait l'honneur de me dire que j'étais le sien.

— Eh bien, en ce cas, Talma, je vous demande votre protection.

— Elle vous est acquise, dit Talma en riant; maintenant reste à savoir pourquoi faire.

— Pour m'envoyer en Italie, où le citoyen Barras ne veut pas que je retourne.

— Dame, fit Talma, vous connaissez la chanson, général?

Nous n'irons plus au bois;
Les lauriers sont coupés!

— O Roscius! Roscius! dit en souriant Bonaparte, serais-tu devenu flatteur en mon absence?

— Roscius était l'ami de César, général, et, à son retour des Gaules, il dut lui dire à peu près ce que je vous dis.

Bonaparte posa la main sur l'épaule de Talma.

— Lui eût-il dit les mêmes paroles après le passage du Rubicon?

Talma regarda Bonaparte en face.

— Non, répondit-il; il lui eût dit, comme le devin : « César, prends garde aux ides de mars! »

Bonaparte fourra sa main dans sa poitrine comme pour y chercher quelque chose, et, y retrouvant le poignard des compagnons de Jéhu, il l'y serra convulsivement.

Avait-il un pressentiment des conspirations d'Aréna, de Saint-Régent et de Cadoudal?

En ce moment, la porte s'ouvrit et l'on annonça :

— Le général Bernadotte.

— Bernadotte! ne put s'empêcher de murmurer Bonaparte, que vient-il faire ici?

En effet, depuis le retour de Bonaparte, Bernadotte s'était tenu à l'écart, se refusant à toutes les instances que le général en chef lui avait faites ou lui avait fait faire par ses amis.

C'est que, dès longtemps, Bernadotte avait deviné l'homme politique sous la capote du soldat, le dictateur sous le général en chef; c'est que Bernadotte, tout roi qu'il fut depuis, était alors bien autrement républicain que Moreau.

D'ailleurs, Bernadotte croyait avoir à se plaindre de Bonaparte.

Sa carrière militaire avait été non moins bril-

lante que celle du jeune général; sa fortune devait égaler la sienne jusqu'au bout; seulement, plus heureux que lui, il devait mourir sur le trône.

Il est vrai que, ce trône, Bernadotte ne l'avait pas conquis : il y avait été appelé.

Fils d'un avocat de Pau, Bernadotte, né en 1764, c'est-à-dire cinq ans avant Bonaparte, s'était engagé comme simple soldat à l'âge de dix-sept ans. En 1789, il n'était encore que sergent-major; mais c'était l'époque des avancements rapides; en 1794, Kléber l'avait proclamé général de brigade sur le champ de bataille même où il venait de décider de la victoire; devenu général de division, il avait pris une part brillante aux journées de Fleurus et de Juliers, fait capituler Maestricht, pris Altdorf, et protégé, contre une armée une fois plus nombreuse que la sienne, la marche de Jourdan forcé de battre en retraite; en 1797, le Directoire l'avait chargé de conduire dix-sept mille hommes à Bonaparte : ces dix-sept mille hommes, c'étaient ses vieux soldats, les vieux soldats de Kléber, de Marceau, de Hoche, des soldats de Sambre et Meuse, et, alors, il avait oublié la rivalité et secondé Bonaparte de tout son pouvoir, ayant sa part du passage du Tagliamento, prenant Gradiska, Trieste, Laybach, Idria, venant après la campagne rapporter au Directoire les drapeaux

pris à l'ennemi, et acceptant, à contre-cœur peut-être, l'ambassade de Vienne, tandis que Bonaparte se faisait donner le commandement en chef de l'armée d'Égypte.

A Vienne, une émeute suscitée par le drapeau tricolore arboré à la porte de l'ambassade, émeute dont l'ambassadeur ne put obtenir satisfaction, le força de demander ses passe-ports. De retour à Paris, il avait été nommé par le Directoire ministre de la guerre; une subtilité de Sieyès, que le républicanisme de Bernadotte offusquait, avait amené celui-ci à donner sa démission; la démission avait été acceptée, et, lorsque Bonaparte avait débarqué à Fréjus, le démissionnaire était depuis trois mois remplacé par Dubois-Crancé.

Depuis le retour de Bonaparte, quelques amis de Bernadotte avaient voulu le rappeler au ministère; mais Bonaparte s'y était opposé; il en résultait une hostilité, sinon ouverte, du moins réelle, entre les deux généraux.

La présence de Bernadotte dans le salon de Bonaparte était donc un événement presque aussi extraordinaire que celle de Moreau, et l'entrée du vainqueur de Maestricht fit retourner au moins autant de têtes que l'entrée du vainqueur de Rastadt.

Seulement, au lieu d'aller à lui comme il avait

été au-devant de Moreau, Bonaparte, pour le nouveau venu, se contenta de se retourner et d'attendre.

Bernadotte, du seuil de la porte, jeta un regard rapide sur le salon; il divisa et analysa les groupes, et, quoiqu'il eût, au centre du groupe principal, aperçu Bonaparte, il s'approcha de Joséphine, à demi couchée au coin de la cheminée sur une chaise longue, belle et drapée comme la statue d'Agrippine du musée Pitti, et la salua avec toute la courtoisie d'un chevalier, lui adressa quelques compliments, s'informa de sa santé, et, alors seulement, releva la tête pour voir sur quel point il devait aller chercher Bonaparte.

Toute chose avait trop de signification dans un pareil moment pour que chacun ne remarquât point cette affectation de courtoisie de la part de Bernadotte.

Bonaparte, avec son esprit rapide et compréhensif, n'avait point été des derniers à faire cette remarque; aussi l'impatience le prit-elle, et, au lieu d'attendre Bernadotte au milieu du groupe où il se trouvait, se dirigea-t-il vers l'embrasure d'une fenêtre, comme s'il portait à l'ex-ministre de la guerre le défi de l'y suivre.

Bernadotte salua gracieusement à droite et à gauche, et, commandant le calme à sa physiono-

mie d'ordinaire si mobile, il s'avança vers Bonaparte, qui l'attendait comme un lutteur attend son adversaire, le pied droit en avant et les lèvres serrées.

Les deux hommes se saluèrent; seulement, Bonaparte ne fit aucun mouvement pour tendre la main à Bernadotte; celui-ci, de son côté, ne fit aucun mouvement pour la lui prendre.

— C'est vous, dit Bonaparte; je suis bien aise de vous voir.

— Merci, général, répondit Bernadotte; je viens ici parce que je crois avoir à vous donner quelques explications.

— Je ne vous avais pas reconnu d'abord.

— Mais il me semble cependant, général, que mon nom avait été prononcé, par le domestique qui m'a annoncé, d'une voix assez haute et assez claire pour qu'il n'y eût point de doute sur mon identité.

— Oui; mais il avait annoncé le général Bernadotte.

— Eh bien?

— Eh bien, j'ai vu un homme en bourgeois, et, tout en vous reconnaissant, je doutais que ce fût vous.

Depuis quelque temps, en effet, Bernadotte affectait de porter l'habit bourgeois, de préférence à l'uniforme.

— Vous savez, répondit-il en riant, que je ne suis plus militaire qu'à moitié : je suis mis au traitement de réforme par le citoyen Sieyès.

— Il paraît qu'il n'est point malheureux pour moi que vous n'ayez plus été au ministère de la guerre, lors de mon débarquement à Fréjus.

— Pourquoi cela?

— Vous avez dit, à ce que l'on m'assure, que, si vous aviez reçu l'ordre de me faire arrêter pour avoir transgressé les lois sanitaires, vous l'eussiez fait.

— Je l'ai dit et je le répète, général; soldat, j'ai toujours été un fidèle observateur de la discipline; ministre, je devenais un esclave de la loi.

Bonaparte se mordit les lèvres.

— Et vous direz, après cela, que vous n'avez pas une inimitié personnelle contre moi !

— Une inimitié personnelle contre vous, général? répondit Bernadotte; pourquoi cela? nous avons toujours marché à peu près sur le même rang, j'étais même général avant vous; mes campagnes sur le Rhin, pour être moins brillantes que vos campagnes sur l'Adige, n'ont pas été moins profitables à la République, et, quand j'ai eu l'honneur de servir sous vos ordres en Italie, vous avez, je l'espère, trouvé en moi un lieutenant dévoué, sinon à l'homme, du moins

à la patrie. Il est vrai que, depuis votre départ, général, j'ai été plus heureux que vous, n'ayant pas la responsabilité d'une grande armée que, s'il faut en croire les dernières dépêches de Kléber, vous avez laissée dans une fâcheuse position.

— Comment! d'après les dernières dépêches de Kléber? Kléber a écrit?

— L'ignorez-vous, général? Le Directoire ne vous aurait-il pas communiqué les plaintes de votre successeur? Ce serait une grande faiblesse de sa part, et je me félicite alors doublement d'être venu redresser dans votre esprit ce que l'on dit de moi, et vous apprendre ce que l'on dit de vous.

Bonaparte fixa sur Bernadotte un œil sombre comme celui de l'aigle.

— Et que dit-on de moi? demanda-t-il.

— On dit que, puisque vous reveniez, vous auriez dû ramener l'armée avec vous.

— Avais-je une flotte? et ignorez-vous que Brueys a laissé brûler la sienne?

— Alors, on dit, général, que, n'ayant pu ramener l'armée, il eût peut-être été meilleur pour votre renommée de rester avec elle.

— C'est ce que j'eusse fait, monsieur, si les événements ne m'eussent pas rappelé en France.

— Quels événements, général?

— Vos défaites.

— Pardon, général, vous voulez dire les défaites de Schérer.

— Ce sont toujours vos défaites.

— Je ne réponds des généraux qui ont commandé nos armées du Rhin et d'Italie que depuis que je suis ministre de la guerre. Or, depuis ce temps-là, énumérons défaites et victoires, général, et nous verrons de quel côté penchera la balance.

— Ne viendrez vous pas me dire que vos affaires sont-en bon état?

— Non; mais je vous dirai qu'elles ne sont pas dans un état aussi désespéré que vous affectez de le croire.

— Que j'affecte!... En vérité, général, à vous entendre, il semblerait que j'eusse intérêt à ce que la France soit abaissée aux yeux de l'étranger...

— Je ne dis pas cela : je dis que je suis venu pour établir avec vous la balance de nos victoires et de nos défaites depuis trois mois, et, comme je suis venu pour cela, que je suis chez vous, que j'y viens en accusé...

— Ou en accusateur.

— En accusé d'abord... je commence.

— Et, moi, dit Bonaparte visiblement sur les charbons, j'écoute.

— Mon ministère date du 30 prairial, du

8 juin, si vous l'aimez mieux; nous n'aurons jamais de querelle pour les mots.

— Ce qui veut dire que nous en aurons pour les choses.

Bernadotte continua sans répondre :

— J'entrai donc, comme je vous le disais, au ministère le 8 juin, c'est-à-dire quelques jours après la levée du siége de Saint-Jean-d'Acre.

Bonaparte se mordit les lèvres.

— Je n'ai levé le siége de Saint-Jean-d'Acre qu'après avoir ruiné les fortifications, répliqua-t-il.

— Ce n'est pas ce qu'écrit Kléber; mais cela ne me regarde point...

Et, en souriant, il ajouta :

— C'était du temps du ministère de Clarke.

Il y eut un instant de silence pendant lequel Bonaparte essaya de faire baisser les yeux à Bernadotte; mais, voyant qu'il n'y réussissait pas :

— Continuez, lui dit-il.

Bernadotte s'inclina et reprit :

— Jamais ministre de la guerre peut-être, — et les archives du ministère sont là pour en faire foi, — jamais ministre de la guerre ne reçut son portefeuille dans des circonstances plus critiques : la guerre civile à l'intérieur, l'étranger à nos portes, le découragement dans nos vieilles armées, le dénûment le plus absolu de moyens

pour en mettre sur pied de nouvelles; voilà où j'en étais le 8 juin au soir; mais j'étais déjà entré en fonctions... A partir du 8 juin, une correspondance active, établie avec les autorités civiles et militaires, ranimait leur courage et leurs espérances; mes adresses aux armées — c'est un tort peut-être — sont celles, non pas d'un ministre à des soldats, mais d'un camarade à des camarades, de même que mes adresses aux administrateurs sont celles d'un citoyen à ses concitoyens. Je m'adressais au courage de l'armée et au cœur des Français, j'obtins tout ce que je demandais : la garde nationale s'organisa avec un nouveau zèle, des légions se formèrent sur le Rhin, sur la Moselle, des bataillons de vétérans prirent la place d'anciens régiments pour aller renforcer ceux qui défendent nos frontières; aujourd'hui, notre cavalerie se recrute d'une remonte de quarante mille chevaux, cent mille conscrits habillés, armés et équipés, reçoivent au cri de « Vive la République ! » les drapeaux sous lesquels ils vont combattre et vaincre...

— Mais, interrompit amèrement Bonaparte, c'est toute une apologie que vous faites là de vous-même !

— Soit; je diviserai mon discours en deux parties : la première sera une apologie contestable; la seconde sera une exposition de faits

incontestés; laissons de côté l'apologie, je passe aux faits.

» Les 17 et 18 juin, bataille de la Trebbia : Macdonald veut combattre sans Moreau; il franchit la Trebbia, attaque l'ennemi, est battu par lui et se retire sur Modène. Le 20 juin, combat de Tortona : Moreau bat l'Autrichien Bellegarde. Le 22 juillet, reddition de la citadelle d'Alexandrie aux Austro-Russes. — La balance penche pour la défaite. — Le 30, reddition de Mantoue : encore un échec! Le 15 août, bataille de Novi : cette fois, c'est plus qu'un échec, c'est une défaite; enregistrez-la, général, c'est la dernière.

» En même temps que nous nous faisons battre à Novi, Masséna se maintient dans ses positions de Zug et de Lucerne, et s'affermit sur l'Aar et sur le Rhin, tandis que Lecourbe, les 14 et 15 août, prend le Saint-Gothard. Le 19, bataille de Bergen : Brune défait l'armée anglo-russe, forte de quarante-quatre mille hommes et fait prisonnier le général russe Hermann. Les 25, 26 et 27 du même mois, combats de Zurich : Masséna bat les Austro-Russes, commandés par Korsakoff; Hotze et trois autres généraux autrichiens sont pris, trois sont tués; l'ennemi perd douze mille hommes, cent canons, tous ses bagages! les Autrichiens, séparés des Russes, ne peuvent les rejoindre qu'au delà du lac de Con-

stance. — Là s'arrêtent les progrès que l'ennemi faisait depuis le commencement de la campagne; depuis la reprise de Zurich, le territoire de la France est garanti de toute invasion.

» Le 30 août, Molitor bat les généraux autrichiens Jellachich et Linken, et les rejette dans les Grisons. Le 1er septembre, Molitor attaque et bat dans la Muttathal le général Rosemberg. Le 2, Molitor force Souvaroff d'évacuer Glaris, d'abandonner ses blessés, ses canons et seize cents prisonniers. Le 6, le général Brune bat pour la seconde fois les Anglo-Russes, commandés par le duc d'York. Le 7, le général Gazan s'empare de Constance. Le 9, vous abordez près de Fréjus.

» Eh bien, général, continua Bernadotte, puisque la France va probablement passer entre vos mains, il est bon que vous sachiez dans quel état vous la prenez, et qu'à défaut de reçu, un état des lieux fasse foi de la situation dans laquelle nous vous la donnons. Ce que nous faisons à cette heure-ci, général, c'est de l'histoire, et il est important que ceux qui auront intérêt à la falsifier un jour, trouvent sur leur chemin le démenti de Bernadotte!

— Dites-vous cela pour moi, général?

— Je dis cela pour les flatteurs... Vous avez prétendu, assure-t-on, que vous reveniez parce

que nos armées étaient détruites, parce que la France était menacée, la République aux abois. Vous pouvez être parti d'Égypte dans cette crainte; mais, une fois arrivé en France, il faut que cette crainte disparaisse et fasse place à une croyance contraire.

— Je ne demande pas mieux que de me ranger à votre avis, général, répondit Bonaparte avec une suprême dignité, et plus vous me montrerez la France grande et puissante, plus j'en serai reconnaissant à ceux à qui elle devra sa puissance et sa grandeur.

— Oh! le résultat est clair, général! Trois armées battues et disparues, les Russes exterminés, les Autrichiens vaincus et mis en déroute; vingt mille prisonniers, cent pièces de canon, quinze drapeaux, tous les bagages de l'armée en notre pouvoir; neuf généraux pris ou tués, la Suisse libre, nos frontières assurées, le Rhin fier de leur servir de limite; voilà le contingent de Masséna et la situation de l'Helvétie.

» L'armée anglo-russe deux fois vaincue, entièrement découragée, nous abandonnant son artillerie, ses bagages, ses magasins de guerre et de bouche, et jusqu'aux femmes et aux enfants débarqués avec les Anglais, qui se regardaient déjà comme maîtres de la Hollande; huit mille prisonniers français et bataves rendus à la pa-

trie, la Hollande complétement évacuée; voilà le contingent de Brune et la situation de la Hollande.

» L'arrière-garde du général Klenau forcée de mettre bas les armes à Villanova; mille prisonniers, trois pièces de canon tombées entre nos mains et les Autrichiens rejetés derrière la Bormida; en tout, avec les combats de la Stura, de Pignerol, quatre mille prisonniers, seize bouches à feu, la place de Mondovi, l'occupation de tout le pays situé entre la Stura et le Tanaro; voilà le contingent de Championnet et la situation de l'Italie.

» Deux cent mille soldats sous les armes, quarante mille cavaliers montés; voilà mon contingent, à moi, et la situation de la France.

— Mais, demanda Bonaparte d'un air railleur, si vous avez, comme vous le dites, deux cent quarante mille soldats sous les armes, qu'aviez-vous à faire que je vous ramenasse les quinze ou vingt mille hommes que j'avais en Égypte et qui sont utiles là-bas pour coloniser?

— Si je vous les réclame, général, ce n'est pas pour le besoin que nous avons d'eux, c'est dans la crainte qu'il ne leur arrive malheur.

— Et quel malheur voulez-vous qu'il leur arrive, commandés par Kléber?

— Kléber peut être tué, général, et, derrière

Kléber, que reste-t-il? Menou... Kléber et vos vingt mille hommes sont perdus, général!

— Comment, perdus?

— Oui, le sultan enverra des troupes; il a la terre. Les Anglais enverront des flottes; ils ont la mer. Nous, nous n'avons ni la terre ni la mer, et nous serons obligés d'assister d'ici à l'évacuation de l'Égypte et à la capitulation de notre armée.

— Vous voyez les choses en noir, général!

— L'avenir dira qui de nous deux les a vues comme elles étaient.

— Qu'eussiez-vous donc fait à ma place?

— Je ne sais; mais, quand j'aurais dû les ramener par Constantinople, je n'eusse pas abandonné ceux que la France m'avait confiés. Xénophon, sur les rives du Tigre, était dans une situation plus désespérée que vous sur les bords du Nil : il ramena les dix mille jusqu'en Ionie, et ces dix mille, ce n'étaient point des enfants d'Athènes, ce n'étaient pas ses concitoyens, c'étaient des mercenaires!

Depuis que Bernadotte avait prononcé le mot de Constantinople, Bonaparte n'écoutait plus; on eût dit que ce nom avait éveillé en lui une source d'idées nouvelles et qu'il suivait sa propre pensée.

Il posa sa main sur le bras de Bernadotte

étonné, et, les yeux perdus comme un homme qui suit dans l'espace le fantôme d'un grand projet évanoui :

— Oui, dit-il, oui ! j'y ai bien pensé, et voilà pourquoi je m'obstinais à prendre cette bicoque de Saint-Jean-d'Acre. Vous n'avez vu d'ici que mon entêtement, vous, une perte d'hommes inutile, sacrifice à l'amour-propre d'un général médiocre qui craint qu'on ne lui reproche un échec ; que m'eût importé la levée du siége de Saint-Jean-d'Acre, si Saint-Jean-d'Acre n'avait été une barrière placée au-devant du plus immense projet qui ait jamais été conçu !... Des villes ! eh ! mon Dieu, j'en prendrai autant qu'en ont pris Alexandre et César ; mais c'était Saint-Jean-d'Acre qu'il fallait prendre ! si j'avais pris Saint-Jean-d'Acre, savez-vous ce que je faisais ?

Et son regard se fixa, ardent, sur celui de Bernadotte, qui, cette fois, baissa les yeux sous la flamme du génie.

— Ce que je faisais, répéta Bonaparte, et, comme Ajax, il sembla menacer le ciel du poing, si j'avais pris Saint-Jean-d'Acre, je trouvais dans la ville les trésors du pacha et des armes pour trois cent mille hommes ; je soulevais et j'armais toute la Syrie, qu'avait tant indignée la férocité de Djezzar, qu'à chacun de mes assauts,

les populations en prière demandaient sa chute à Dieu; je marchais sur Damas et Alep; je grossissais mon armée de tous les mécontents; à mesure que j'avançais dans le pays, j'annonçais aux peuples l'abolition de la servitude et l'anéantissement du gouvernement tyrannique des pachas. J'arrivais à Constantinople avec des masses armées; je renversais l'empire turc, et je fondais à Constantinople un grand empire qui fixait ma place dans la postérité au-dessus de Constantin et de Mahomet II! Enfin, peut-être revenais-je à Paris par Andrinople ou par Vienne, après avoir anéanti la maison d'Autriche. — Eh bien, mon cher général, voilà le projet que cette bicoque de Saint-Jean-d'Acre a fait avorter!

Et il oubliait si bien à qui il parlait, pour se bercer dans les débris de son rêve évanoui, qu'il appelait Bernadotte *mon cher général.*

Celui-ci, presque épouvanté de la grandeur du projet que venait de lui développer Bonaparte, avait fait un pas en arrière.

— Oui, dit Bernadotte, je vois ce qu'il vous faut, et vous venez de trahir votre pensée : en Orient et en Occident, un trône! — Un trône! soit; pourquoi pas! comptez sur moi pour le conquérir, mais partout ailleurs qu'en France : je suis républicain et je mourrai républicain.

Bonaparte secoua la tête, comme pour

chasser les pensées qui le soutenaient dans les nuages.

— Et moi aussi, je suis républicain, dit-il; mais voyez donc ce qu'est devenue votre république!

— Qu'importe! s'écria Bernadotte, ce n'est ni au mot ni à la forme que je suis fidèle, c'est au principe. Que les directeurs me donnent le pouvoir, et je saurai bien défendre la République de ses ennemis intérieurs comme je l'ai défendue de ses ennemis extérieurs.

Et, en disant ces derniers mots, Bernadotte releva les yeux; son regard se croisa avec celui de Bonaparte.

Deux glaives nus qui se choquent ne jettent pas un éclair plus terrible et plus brûlant.

Depuis longtemps, Joséphine, inquiète, observait les deux hommes avec attention.

Elle vit ce double regard, plein de menaces réciproques.

Elle se leva vivement, et, allant à Bernadotte :

— Général, dit-elle.

Bernadotte s'inclina.

— Vous êtes lié avec Gohier, n'est-ce pas? continua-t-elle.

— C'est un de mes meilleurs amis, madame, dit Bernadotte.

— Eh bien, nous dînons chez lui après-

demain, 18 brumaire; venez donc y dîner aussi, et amenez-nous madame Bernadotte; je serais si heureuse de me lier avec elle.

— Madame, dit Bernadotte, du temps des Grecs, vous eussiez été une des trois Grâces; au moyen âge, vous eussiez été une fée; aujourd'hui, vous êtes la femme la plus adorable que je connaisse.

Et, faisant trois pas en arrière, en saluant, il trouva moyen de se retirer sans que Bonaparte eût la moindre part à son salut.

Joséphine suivit des yeux Bernadotte jusqu'à ce qu'il fût sorti.

Alors, se retournant vers son mari :

— Eh bien, lui demanda-t-elle, il paraît que cela n'a pas été avec Bernadotte comme avec Moreau ?

— Entreprenant, hardi, désintéressé, républicain sincère, inaccessible à la séduction. — C'est un homme obstacle; on le tournera puisqu'on ne peut le renverser.

Et, quittant le salon sans prendre congé de personne, il remonta dans son cabinet, où Roland et Bourrienne le suivirent.

A peine y étaient-ils depuis un quart d'heure, que la clef tourna doucement dans la serrure et que la porte s'ouvrit.

Lucien parut.

## XII

— Un projet de décret. —

Lucien était évidemment attendu. Pas une seule fois Bonaparte, depuis son entrée dans le cabinet, n'avait prononcé son nom; mais, tout en gardant le silence, il avait, avec une impatience croissante, tourné trois ou quatre fois la tête vers la porte, et, lorsque le jeune homme parut, une exclamation d'attente satisfaite s'échappa de la bouche de Bonaparte.

Lucien, frère cadet du général en chef, était né en 1775, ce qui lui donnait vingt-cinq ans à peine : depuis 1797, c'est-à-dire à l'âge de vingt-deux ans et demi, il était entré au conseil des Cinq-Cents, qui, pour faire honneur à Bonaparte, venait de le nommer son président.

Avec les projets qu'il avait conçus, c'était ce que Bonaparte pouvait désirer de plus heureux.

Franc et loyal au reste, républicain de cœur, Lucien, en secondant les projets de son frère,

croyait servir encore plus la République que le futur premier consul.

A ses yeux, nul ne pouvait mieux la sauver une seconde fois que celui qui l'avait déjà sauvée une première.

C'était donc animé de ces sentiments qu'il venait retrouver son frère.

— Te voilà ! lui dit Bonaparte ; je t'attendais avec impatience.

— Je m'en doutais ; mais il me fallait attendre, pour sortir, un moment où personne ne songeait à moi.

— Et tu crois que tu as réussi ?

— Oui ; Talma racontait je ne sais quelle histoire sur Marat et Dumouriez. Tout intéressante qu'elle paraissait être, je me suis privé de l'histoire, et me voilà !

— Je viens d'entendre une voiture qui s'éloignait ; la personne qui sortait ne t'a-t-elle pas vu prendre l'escalier de mon cabinet ?

— La personne qui sortait, c'était moi-même ; la voiture qui s'éloignait, c'était la mienne ; ma voiture absente, tout le monde me croira parti.

Bonaparte respira.

— Eh bien, voyons, demanda-t-il, à quoi as-tu employé ta journée ?

— Oh ! je n'ai pas perdu mon temps, va !

— Aurons-nous le décret du conseil des Anciens?

— Nous l'avons rédigé aujourd'hui, et je te l'apporte, — le brouillon du moins, — pour que tu voies s'il y a quelque chose à en retrancher ou à y ajouter.

— Voyons! dit Bonaparte.

Et, prenant vivement des mains de Lucien le papier que celui-ci lui présentait, il lut :

« Art. 1er. Le corps législatif est transféré dans la commune de Saint-Cloud; les deux Conseils y siégeront dans les deux ailes du palais...»

— C'était l'article important, dit Lucien; je l'ai fait mettre en tête, pour qu'il frappe tout d'abord le peuple.

— Oui, oui, fit Bonaparte.

Et il continua :

« Art. 2. Ils y seront rendus demain, 20 brumaire... »

— Non, non, dit Bonaparte : « Demain 19. » Changez la date, Bourrienne.

Et il passa le papier à son secrétaire.

— Tu crois être en mesure pour le 18?

— Je le serai. Fouché m'a dit avant-hier :

« Pressez-vous ou je ne réponds plus de rien. »

— « 19 brumaire, » dit Bourrienne en rendant le papier au général.

Bonaparte reprit :

« Art. 2. Ils y seront rendus demain, 19 brumaire, à midi. Toute continuation de délibérations est interdite ailleurs et avant ce terme. »

Bonaparte relut cet article.

— C'est bien, dit-il, il n'y a point de double entente.

Et il poursuivit :

« Art. 3. Le général Bonaparte est chargé de l'exécution du présent décret : il prendra toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la représentation nationale. »

Un sourire railleur passa sur les lèvres de pierre du lecteur ; mais, presque aussitôt, continuant :

« Le général commandant la 17e division militaire, la garde du corps législatif, la garde nationale sédentaire, les troupes de ligne qui se trouvent dans la commune de Paris, dans l'arrondissement constitutionnel et dans toute l'étendue de la 17e division, sont mis immédiate-

ment sous ses ordres et tenus de le reconnaître en cette qualité. »

— Ajoute, Bourrienne : « Tous les citoyens lui porteront main-forte à sa première réquisition. » Les bourgeois adorent se mêler des affaires politiques, et, quand ils peuvent nous servir dans nos projets, il faut leur donner cette satisfaction.

Bourrienne obéit; puis il rendit le papier au général, qui continua :

« Art. 4. Le général Bonaparte est appelé dans le sein du Conseil pour y recevoir une expédition du présent décret et prêter serment. Il se concertera avec les commissaires inspecteurs des deux Conseils.

» Art. 5. Le présent décret sera *de suite* transmis par un messager au conseil des Cinq-Cents et au Directoire exécutif.

» Il sera imprimé, affiché, promulgué dans toutes les communes de la République par des courriers extraordinaires.

» Paris, ce... »

— La date est en blanc, dit Lucien.

— Mets : « 18 brumaire, » Bourrienne; il faut que le décret surprenne tout le monde. Rendu à sept heures du matin, il faut qu'en

même temps qu'il sera rendu, auparavant même, il soit affiché sur tous les murs de Paris.

— Mais, si les Anciens allaient refuser de le rendre...?

— Raison de plus pour qu'il soit affiché, niais! dit Bonaparte; nous agirons comme s'il était rendu.

— Faut-il corriger en même temps une faute de français qui se trouve dans le dernier paragraphe? demanda Bourrienne en riant.

— Laquelle? fit Lucien avec l'accent d'un auteur blessé dans son amour-propre.

— *De suite*, reprit Bourrienne; dans ce cas-là, on ne dit pas *de suite,* on dit *tout de suite.*

— Ce n'est point la peine, dit Bonaparte; j'agirai, soyez tranquille, comme s'il y avait *tout de suite*.

Puis, après une seconde de réflexion :

— Quant à ce que tu disais tout à l'heure de la crainte que tu avais que le décret ne passât point, il y a un moyen bien simple pour qu'il passe.

— Lequel?

— C'est de convoquer pour six heures du matin les membres dont nous sommes sûrs, et, pour huit heures, ceux dont nous ne sommes pas sûrs. N'ayant que des hommes à nous, c'est bien le diable si nous manquons la majorité.

— Mais six heures aux uns et huit heures aux autres..., fit Lucien.

— Prends deux secrétaires différents ; il y en aura un qui se sera trompé.

Puis, se tournant vers Bourrienne :

— Écris, lui dit-il.

Et, tout en se promenant, il dicta sans hésiter, comme un homme qui a songé d'avance et longtemps à ce qu'il dicte, mais en s'arrêtant de temps en temps devant Bourrienne, pour voir si la plume du secrétaire suivait sa parole :

« Citoyens !

» Le conseil des Anciens, dépositaire de la sagesse nationale vient de rendre le décret ci-joint : il y est autorisé par les articles 102 et 103 de l'acte constitutionnel.

» Il me charge de prendre des mesures pour la sûreté de la représentation nationale, sa translation nécessaire et momentanée... »

Bourrienne regarda Bonaparte : c'était *instantanée* que celui-ci avait voulu dire; mais, comme le général ne se reprit point, Bourrienne laissa *momentanée.*

Bonaparte continua de dicter.

« Le corps législatif se trouvera à même de tirer la représentation du danger imminent où la désorganisation de toutes les parties de l'administration nous a conduits.

» Il a besoin, dans cette circonstance essentielle, de l'union et de la confiance des patriotes; ralliez-vous autour de lui : c'est le seul moyen d'asseoir la République sur les bases de la liberté civile, du bonheur intérieur, de la victoire et de la paix. »

Bonaparte relut cette espèce de proclamation, et, de la tête, fit signe que c'était bien.

Puis il tira sa montre.

— Onze heures, dit-il; il est temps encore.

Alors, s'asseyant à la place de Bourrienne, il écrivit quelques mots en forme de billet, cacheta et mit sur l'adresse : « Au citoyen Barras. »

— Roland, dit-il quand il eut achevé, tu vas prendre, soit un cheval à l'écurie, soit une voiture sur la place, et tu te rendras chez Barras; je lui demande un rendez-vous pour demain à minuit. Il y a réponse.

Roland sortit.

Un instant après, on entendit dans la cour de l'hôtel le galop d'un cheval qui s'éloignait dans la direction de la rue du Mont-Blanc.

— Maintenant, Bourrienne, dit Bonaparte après avoir prêté l'oreille au bruit, demain à minuit, que je sois à l'hôtel ou que je n'y sois pas, vous ferez atteler, vous monterez dans ma voiture et vous irez à ma place chez Barras.

— A votre place, général?

— Oui; toute la journée, il comptera sur moi pour le soir, et ne fera rien, croyant que je le mets dans ma partie. A minuit, vous serez chez lui, vous lui direz qu'un grand mal de tête m'a forcé de me coucher, mais que je serai chez lui à sept heures du matin sans faute. Il vous croira ou ne vous croira pas; mais, en tout cas, il sera trop tard pour qu'il agisse contre nous: à sept heures du matin, j'aurai dix mille hommes sous mes ordres.

— Bien, général. Avez-vous d'autres ordres à me donner?

— Non, pas pour ce soir, répondit Bonaparte. Soyez demain ici de bonne heure.

— Et moi? demanda Lucien.

— Vois Sieyès; c'est lui qui a dans sa main le conseil des Anciens; prends toutes tes mesures avec lui. Je ne veux pas qu'on le voie chez moi, ni qu'on me voie chez lui; si par hasard nous échouons, c'est un homme à renier. Je veux après-demain être maître de mes actions et n'avoir d'engagement absolu avec personne.

— Crois-tu avoir besoin de moi demain ?

— Viens dans la nuit, et rends-moi compte de tout.

— Rentres-tu au salon?

— Non; je vais attendre Joséphine chez elle. Bourrienne, vous lui direz un mot à l'oreille en passant, afin qu'elle se débarrasse le plus vite possible de tout son monde.

Et, saluant de la main et presque du même geste son frère et Bourrienne, il passa, par un corridor particulier de son cabinet, dans la chambre de Joséphine.

Là, éclairé par la simple lueur d'une lampe d'albâtre, qui faisait le front du conspirateur plus pâle encore que d'habitude, Bonaparte écouta le bruit des voitures qui s'éloignaient les unes après les autres.

Enfin, un dernier roulement se fit entendre, et, cinq minutes après, la porte de la chambre s'ouvrit pour donner passage à Joséphine.

Elle était seule et tenait à la main un candélabre à deux branches.

Son visage, éclairé par la double lumière, exprimait la plus vive angoisse.

— Eh bien, lui demanda Bonaparte, qu'as-tu donc?

— J'ai peur! dit Joséphine.

— Et de quoi? des niais du Directoire ou des

avocats des deux Conseils? Allons donc! aux Anciens, j'ai Sieyès; aux Cinq-Cents, j'ai Lucien.

— Tout va donc bien?

— A merveille!

— C'est que, comme tu m'avais fait dire que tu m'attendais chez moi, je craignais que tu n'eusses de mauvaises nouvelles à me communiquer.

— Bon! si j'avais de mauvaises nouvelles, est-ce que je te le dirais?

— Comme c'est rassurant!

— Mais, sois tranquille, je n'en ai que de bonnes; seulement, je t'ai donné une part dans la conspiration.

— Laquelle?

— Mets-toi là, et écris à Gohier.

— Que nous n'irons pas dîner chez lui?

— Au contraire: qu'il vienne avec sa femme déjeuner chez nous; entre gens qui s'aiment comme nous nous aimons, on ne saurait trop se voir.

Joséphine se mit à un petit secrétaire en bois de rose.

— Dicte, dit-elle, j'écrirai.

— Bon! pour qu'on reconnaisse mon style! allons donc! tu sais bien mieux que moi comment on écrit un de ces billets charmants auxquels il est impossible de résister.

Joséphine sourit du compliment, tendit son front à Bonaparte, qui l'embrassa amoureusement, et écrivit ce billet que nous copions sur l'original.

« Au citoyen Gohier, président du Directoire exécutif de la république française... »

— Est-ce cela? demanda-t-elle.

— Parfait! Comme il n'a pas longtemps à garder ce titre de président, ne le lui marchandons pas.

— N'en ferez-vous donc rien?

— J'en ferai tout ce qu'il voudra, s'il fait tout ce que je veux! — Continue, chère amie.

Joséphine reprit la plume et écrivit :

« Venez, mon cher Gohier et votre femme, déjeuner demain avec moi, à huit heures du matin; n'y manquez pas : j'ai à causer avec vous sur des choses très-intéressantes.

» Adieu, mon cher Gohier! comptez toujours sur ma sincère amitié!

» LA PAGERIE-BONAPARTE. »

— J'ai mis *demain*, fit Joséphine; il faut que je date ma lettre du 17 brumaire.

— Et tu ne mentiras pas, dit Bonaparte : voilà minuit qui sonne.

En effet, un jour de plus venait de tomber dans l'abîme du temps : la pendule tinta douze coups.

Bonaparte les écouta, grave et rêveur; il n'était plus séparé que par vingt-quatre heures du jour solennel qu'il préparait depuis un mois, qu'il rêvait depuis trois ans!

Faisons ce qu'il eût bien voulu faire, sautons par-dessus les vingt-quatre heures qui nous séparent de ce jour que l'histoire n'a pas encore jugé, et voyons ce qui se passait, à sept heures du matin, sur les différents points de Paris où les événements que nous allons raconter devaient produire une suprême sensation.

FIN DU SECOND VOLUME.



# TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

Pages



FIN DE LA TABLE.



